

RICHARD JESSUP

carre
noir



un bruit de chaînes





RICHARD JESSUP

un bruit de chaînes

carre
noir



CARRÉ NOIR

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Juin :

1493 – CRADOQUE’S BAND

(A. D. G.)

1494 – LES EMBROUILLES DE GULLIVER

(ANTHONY FERGUSON)

1495 – BASE-BALL & O.N.U.

(FRANK MCAULIFFE)

1496 – LE CASSE-PATTES

(DICK FRANCIS)

1497 – LE LOUP DANS LA SMALA

(E. RICHARD JOHNSON)

1498 – P.U.T.E.S.

(CARTER BROWN)

1499 – MISSION LOCOMOTIVE

(EDWARD S. AARONS)

1500 – DU SANG SUR LA PLANCHE

(ROSS THOMAS)

RICHARD JESSUP

**Un bruit
de chaînes**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRUNO MARTIN

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE CUNNING AND THE HAUNTED

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Fawcett Publications, Inc. 1955.

© Éditions Gallimard, 1956, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

C'était le 31 juillet. Quarante degrés centigrades. La population de Savannah, la ville aristocratique, à l'accent alangui, s'était égaillée vers les plages, les piscines, et dans les salles de cinéma climatisées. C'était vendredi, aussi les orphelins de Brockton Home étaient-ils venus en ville pour assister à leur séance de cinéma, hebdomadaire et gratuite.

Affalé dans son confortable fauteuil, Leslie regardait un jeune homme un peu trop beau qui pourchassait une capiteuse personne tout au long du film, puéril et absurde. Il regrettait de n'être pas allé au Chelsia, voir *les Tigres en furie*. Evidemment, on était au frais dans la salle climatisée, mais le spectacle ne l'intéressait pas. Il se sentait « refait ».

— Viens, Les, viens, on sort. Ce film-là, y vaut rien.

Jimmy s'agitait impatiemment sur le siège voisin.

— Pour quoi faire ? Pour aller s'asseoir dans le parc et nous faire suer ? Y a encore une heure à attendre, avant que l'camion rapplique. Ici, au moins, on est au frais.

— Mais qu'est-ce qu'il est tartignolle, le film ! Tiens, y m'fiche mal au crâne.

— Y en a plus pour long.

Jimmy s'enfonça dans son fauteuil et contempla l'écran, l'air renfrogné :

— Il te reste des pipes ?

— Oui, trois.

— File-m'en une.

— Pourquoi t'attends pas qu'on soit sortis ?

— Allez, quoi, file-m'en une. J'vais aller la fumer dans les chiottes. J'en ai marre de le r'garder, c'corniaud-là.

— Tu peux pas attendre qu'on soit dehors ?

— Ça va, et merde ! Garde-les tes sèches, et fous-toi-les où je pense !

— Tiens, prends, fit Leslie en lui passant une cigarette.

— Non, j'en veux pas, si ça t'embête à ce point. (La voix de Jimmy

prit un ton geignard.) J'en veux plus.

— Tiens, prends-la, bon Dieu ! Allez ! reprit Leslie, exaspéré.

Il mit de force la cigarette dans la main de Jimmy, qui l'accepta sans rien dire.

Une vague de rire souleva les spectateurs, Jimmy émit lui aussi un rire caverneux, et profita du remous pour s'engager vivement dans la travée.

Le film fini, Leslie remonta lentement vers l'entrée, traînant la jambe pour profiter le plus longtemps possible de la fraîcheur. Jimmy se fraya un passage jusqu'à lui.

— J'en ai gardé, dit-il en tendant le mégot encore chaud. Tiens.

Leslie sentit son haleine âcre.

— Couillon, va ! Tu l'as grillée en la fumant si vite.

Il glissa le mégot dans la poche de sa chemise et franchit les portes de verre. Dans la rue, éblouis par l'éclat du soleil de fin d'après-midi, ils s'arrêtèrent involontairement.

— Cré-nom-de-sort, souffla Leslie. Ça tape !

— Ouais. (Ils firent quelques pas, puis Jimmy demanda d'un ton méfiant.) T'es toujours décidé à payer le coca-cola ?

— Oui, j'suis – toujours-décidé-à-payer-un-coca-cola !

Jimmy parut ne pas remarquer le ton sarcastique de Leslie. Ils poussèrent la porte du soda-bar, au coin de la rue, et se laissèrent tomber, accablés, sur des sièges, dans un renforcement de la salle.

— C'est dix *cents*, les cokes, leur annonça la serveuse. Quand on ne prend rien d'autre, c'est dix *cents*.

— Depuis quand ? demanda Jimmy.

— Depuis toujours ! Vous en voulez, ou vous en voulez pas ?

— Deux cokes, dit Leslie.

Il donna une de ses deux cigarettes à Jimmy, qui reluquait la serveuse.

— Dix *cents* le coke ! Merde alors ! dit-il à Leslie. Une pièce de bon argent pour un fond de sirop avec de la flotte et de la glace par-dessus ! (Comme Leslie ne répondait pas, Jimmy prit un ton de confiance.) T'as toujours l'intention de faire ton raid à la dépense, ce soir ?

— Sais pas.

— Après ce soir, il n'y aura plus mèche.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est Ramhead qu'est de service au réfectoire, à partir de d'main. T'as oublié, mon pote ? Demain, c'est le 1^{er} août ! Les vacances !

— Ah ! oui, j'ai oublié. Il fait si chaud que j'oublie tout. Ça ferait donc un mois déjà que Peters est en charge ?

— Ben oui ! Moi, je voudrais bien qu'il y soit tout le temps, à la dépense. Une sacrée veine pour nous. Je veux dire, s'il y restait pour de bon.

— J'en sais rien. A force de barboter, on finirait par avoir des emmerdements.

— Penses-tu ! S'il roupille pendant qu'on lui fauche ses provisions, c'est pas moi qui vais râler. S'il s'en fait pas, alors moi, j'vais pas me biler non plus.

La serveuse apporta les coca-cola ; Leslie sortit de sa poche ses derniers vingt-cinq *cents* et les lui remit.

— Gardez la monnaie, lui dit-il, sans lever les yeux.

— Ça alors !... Merci, fit-elle surprise.

— T'es sonné, bonhomme ? Tu lui colles cinq *cents* de pourliche, quand elle te fait payer les cokes dix *cents* l'un ! Pour vingt-cinq *cents*, elle pourrait nous faire des tas de papouilles par-dessus le marché.

Il lança un coup d'œil égrillard à la fille.

— C'est jamais que cinq ronds.

— Je t'ai vu des fois, t'aurais bien été content de les avoir, les cinq *cents* !

Jimmy plongea sa paille dans son verre plein de glace pilée et aspira goulûment.

Le raid sur le magasin aux vivres était un événement important. Important et urgent, puisque le lendemain c'était le 1^{er} août, songeait Leslie. Demain, les trois quarts des pensionnaires de Brockton seraient en vacances. La plupart étaient déjà partis le matin même, de bonne heure, d'autres s'en iraient demain. Ceux qui allaient rester jouiraient d'une grande liberté, en dehors des travaux indispensables dans les vastes dépendances de l'orphelinat. Pour Leslie, le mois d'août, c'étaient des week-ends dans l'île solitaire de Warsaw à quinze milles au large, face à l'Atlantique, et, pendant la semaine, des nuits de pêche dans la rivière du Pigeon. C'était le mois d'août qui donnait du prix à la vie. Et un raid dans la dépense, ce soir, leur fournirait les vivres indispensables pour le mois de vacances. Leslie avait la certitude que le directeur, M. Ginn, lui accorderait l'autorisation de faire la traversée jusqu'à l'île.

Il évalua mentalement ce qu'il fallait comme approvisionnement, pour le mois d'août. Deux sacs de farine blanche de vingt-quatre livres, au moins une demi-caisse de grandes boîtes de porc aux haricots et un quartier de lard fumé de vingt-quatre livres. Plus quelques fantaisies. Toutefois les fayots, le bacon et la farine, c'était la

base. Si Ramhead, prenait le service le lendemain, le raid devait avoir lieu dès ce soir. Ça ne lui souriait pas. Il aimait bien préparer soigneusement ses plans de razzia, trois ou quatre jours à l'avance.

Leslie fit la grimace. Ils avaient déjà effectué deux rafles rien qu'en juillet. Bien sûr, ils n'avaient pas pris grand-chose – quelques paquets de spaghetti, de l'ananas en tranches et du lait en poudre pour la réserve de l'île de Warsaw – mais deux raids, c'était quand même pas mal. Fallait pas toujours compter sur la veine. En plus, il aurait bien préféré faire la descente pendant que Ramhead serait de service, mais il savait que ce serait impossible. Ramhead faisait l'inventaire point par point dès le premier jour et il notait en détail tout ce que demandaient les cuistots. En outre, il avait l'habitude de coucher dans les locaux mêmes, sur un lit de camp, avec une batte de base-ball à portée de la main, dans l'espoir de surprendre des pillards. Leslie n'était pas rassuré, mais il n'avait pas le choix. S'il tenait à passer un bon mois d'août il fallait faire un raid dès ce soir.

Jimmy aspira bruyamment le coca à travers la paille et se mit à craquer les morceaux de glace entre ses dents.

— Viens, on s'barre, dit Leslie. On ferait bien d'aller au parc, des fois que le camion arrive. C'est John Clancy le chauffeur, maintenant, et ce fils de pute n'attend jamais personne.

Ils marchaient lentement pour ne pas transpirer et, en approchant du parc, ils aperçurent le premier banc déjà occupé par des pensionnaires de Brockton. Les gars semblaient déplacés dans ce lieu, avec leurs cheveux coupés au bol et leurs figures campagnardes, bien astiquées et luisantes.

A Savannah, un garçon de Brockton faisait aussi incongru dans les rues qu'un touriste en hiver.

— File-moi une sèche, Henderson, demanda un grand des classes secondaires, au visage boutonneux.

C'était Tom Bradley, responsable du groupe envoyé au cinéma, en attendant l'arrivée du camion.

— J'en ai pas, dit Leslie.

— Et toi, Brown ?

— On vient juste de griller les dernières, dit Jimmy.

— Me raconte pas de bobards ! grogna Bradley. Tu t'figures que tu peux me faire marcher ? Allez, file-moi une sèche.

— Tiens, c'est tout ce que j'ai... Tu le veux ?

Leslie lui tendit son mégot. Ses yeux pétillaient de joie. Il n'aimait pas Bradley.

Bradley en avait bien envie, mais il se détourna en ricanant vers son voisin.

— Merde alors, je te demande pas un clope, que tout le monde a bavé dessus.

Leslie haussa les épaules, porta le mégot à ses lèvres et l'alluma.

Les garçons qui s'étaient dispersés dans différents cinés du quartier commençaient à arriver. La plupart des grands étaient allés voir un film policier au Quest ; à présent, ils discutaient de la férocité et de l'habileté du détective privé. Les paquets de tabac « Ripple and Bugle », tachés de sueur, firent leur apparition, passant de main en main. Bradley en chopa un au passage, et, malgré les protestations du propriétaire, se roula une cigarette. Il s'appuya au dossier, aspirant la fumée avec délices, et s'efforçant de dominer la conversation :

— Merde, mon bonhomme, ce gars-là, fallait pas s'y fier ! Moi, je perdrais pas mon temps à foutre des torgnolles à une belle poule comme ça. Pourquoi qu'il l'a pas laissé partir et qu'il a pas gardé le fric ? Moi, c'est ce que j'aurais fait. Et hop, en route pour l'Amérique du Sud...

Il fut interrompu par un concert de hurlements joyeux de bienvenue. Il se tourna et vit un petit garçon à la peau bistrée, aux cheveux noirs et frisés, aux yeux de biche, qui traversait la rue. Bradley était mécontent qu'on ait coupé son discours. Il tenta de le poursuivre, mais sa voix fut couverte par les cris de ses voisins de banc. Bradley prit l'air boudeur et poussa du coude son voisin immédiat.

— Ce petit merdeux d'Espingot ! Attends, on va rigoler. Hé ! Crispy ! Amène-toi !

Crispin Martinez fit semblant de ne pas entendre l'ordre de Bradley et se glissa à l'autre bout du banc, près de Leslie.

— Qu'est-ce que t'as été voir, Les ? demanda Crispy. Moi, j'ai vu *Les Tigres en furie*. Mon vieux ! Quel chouette film !

Il s'appliquait à ne pas regarder du côté de Bradley.

— Et je parie que t'as sué comme un bœuf, pendant toute la séance, répondit Leslie.

— Oh ! ça ne me gêne pas. Je veux bien suer nuit et jour pour voir des films comme ça.

— Tu sais donc pas que les Espingots, ils aiment la chaleur, Henderson ? intervint Bradley, qui s'était planté devant eux. Les Espingots, ils adorent ça. Question d'habitude, pas vrai, Crispy ?

— J'suis pas un Espingot. J'suis Américain.

Bradley posa le pied sur celui de Crispy et pivota, en s'y appuyant de tout son poids. Crispy se recula vivement.

— Oh ! laisse-moi tranquille, Bradley.

— Tu répètes tout le temps que t'es pas espagnol. Moi j'te dis que

t'en es un, d'Espingot. Que tu le veuilles ou non.

Bradley fit un clin d'œil à un gars tout proche et, de nouveau, écrasa le pied de Crispy.

— J'suis pas un Espingot, murmura Crispy, affolé, en retirant une fois de plus le pied.

Il savait par expérience qu'il valait mieux ne pas discuter avec les grands. Pour un oui, pour un non, ils vous tannaient les fesses à coups de balai.

— Tirez-vous de cette pelouse !

Un flic s'approcha rapidement du groupe qui entourait le banc, la main sur la poignée de son bâton, dans la longue poche sur la hanche.

— Qu'est-ce que vous fichez là, tous en bande ? Pourquoi que vous êtes pas chez vous ?

Il les regardait d'un œil soupçonneux.

Bradley se rendit compte au bout d'un moment que les autres lui laissaient la parole. Abandonnant Crispy, il avança d'un pas vers l'agent.

— On est de Brockton, m'sieur l'agent. On attend l'camion qui doit nous ramener. C'est un orphelinat, Brockton.

Il avait adopté ce que Leslie appelait le ton mendigot.

— Des gars de Brockton, hein ? (L'agent les examina.) C'est bon. Attendez votre camion. Mais ne piétinez pas l'herbe, autrement je téléphone à votre boîte.

— D'accord, monsieur, fit Bradley en opinant de la tête.

Le flic s'en retourna lentement vers la voiture de police, embraya à grand bruit et démarra. La porte claqua toute seule quand la voiture eut prit de la vitesse.

Bradley la suivait d'un regard de convoitée.

— Un vrai cow-boy du volant, c'mec-là ! Et il a son calibre 38 pour faire le poids !

— Si j'avais une bagnole, je la maltraiterais pas comme ça, dit un garçon.

— Y s'en fout. S'il la bousille, c'est la municipalité qui la répare, répondit un autre.

— Il doit être nouveau dans le métier, dit Bradley, pour pas savoir que le camion passe tous les vendredis.

Profitant de l'incident, Crispy s'était glissé derrière le banc, hors de vue de Bradley.

— Qu'est-ce que t'as été voir, Les ? demanda-t-il à voix basse.

— Oh ! une connerie de film d'amour. Gngnngn comme tout. (Leslie parlait d'un ton écoeuré.) C'est un mec – ben, il est un peu

sonné, tu piges ? Y s'embringue dans une histoire avec sa secrétaire parce qu'il travaille tard le soir au bureau, et alors sa femme se figure qu'il pieute avec elle, ou quelque chose dans ce goût-là. En tout cas, ils ne sont mariés que depuis quelques jours et... oh ! tu sais bien, un film tout ce qu'il y a de tarte.

Crispy hocha la tête.

— Ça n'a pas l'air bien folichon. T'aurais mieux fait de venir voir *Les Tigres en furie*. Ça, mon vieux, c'est un film !

— En tout cas, il faisait frais au Bradford, fit Jimmy.

— Qu'est-ce que tu fais au mois d'août, Les ? Tu comptes aller à Warsaw ?

— Oui, probablement.

— Pourquoi que tu demandes ça ? demanda sèchement Jimmy.

Il tenait à garder Leslie et le bateau pour lui tout seul. Si Crispy les accompagnait, il y aurait plein de choses qu'ils ne pourraient pas faire.

— Pour savoir, c'est tout, dit Crispy.

— Tu vas pas chez des gens, à Atlanta, pendant le mois d'août ? Avec qui t'étais à Pâques ? s'enquit Leslie.

— Ils ont écrit à M. Ginn qu'ils n'ont plus de place. Mme Suarez a encore eu un bébé.

— Le coup est vache, fit Leslie. Pas pouvoir aller dans une famille en août, c'est drôlement moche.

— Qui c'est que t'emmènes à Warsaw, Les ?

— Rien que moi et Jimmy.

— J'y ai été qu'une fois, à Warsaw. Tu voudrais m'emmener une fois avec Jimmy ? demanda Crispy.

— Tu sais nager ?

— J'ai traversé la rivière pas plus tard qu'hier, affirma sérieusement Crispy. J'ai été avec M. Williams sur la rivière Slideaway pour poser des nasses à crabes. Et M. Williams, y m'a forcé à rev'nir à la nage.

— On n'a pas assez à bouffer. Y en a à peine pour deux, hein, Les ? dit Jimmy.

Leslie ne lui prêta pas d'attention.

— Si tu sais nager, on pourra t'emmener une fois. Mais faudra que tu te démerdes pour la bectance.

— J'ai mes deux poulets, tu sais bien, Les, ceux que j'ai barbotés dans la couveuse au printemps dernier. Ils sont à Arrow Point. Deux poulets, ça devrait suffire pour un petit type comme moi, non ?

— J' croyais qu'tu voulais les élever pour monter une ferme, fit Jimmy. Pour en avoir mille quand tu sortirais de l'orphelinat.

— C'est vrai. Mais manque de pot, c'est deux coqs.

Leslie et Jimmy éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si marrant ? demanda Bradley en contournant le banc.

— Oh ! rien. C'est Crispy qu'a dit quelque chose, répondit Leslie.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? insista Bradley.

— Rien. Rien du tout.

Bradley les regarda fixement, puis il s'adressa à Crispy.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien.

— Laisse-le tranquille, dit Leslie, très calme, en regardant Bradley dans les yeux.

— C'est pas à toi que j'cause, Henderson. (Bradley empoigna Crispy par le bras, le mit debout d'une secousse et approcha son visage de celui de l'enfant.) Qu'est-ce que t'as dit ?

Le bavardage cessa brusquement. Crispy tentait de desserrer les doigts de Bradley.

— Lâche-moi, Bradley, lâche-moi. J'ai rien dit du tout.

— Tu t'es foutu de ma gueule, pas vrai ?

— Non, c'est pas vrai ! J'te le jure !

— Bien sûr que si ! Autrement, tu me l'dirais. (Il lui tordit le bras.) Allez, accouche !

— J'ai rien dit du tout. J'te jure.

— Dis-le, menaça Bradley, ou j'te...

Ses doigts se resserrèrent.

Crispy, hors de lui, lança une droite sèche et dure. Le visage de Bradley exprima d'abord la surprise, puis la douleur, et son nez se mit à saigner. Crispy, qui ne voyait pas d'autre solution, détala à toutes jambes.

— Ce p'tit salaud d'Espingot ! hurla Bradley. Je lui tannerai les fesses, nom de nom ! Il perd rien pour attendre. J'vais drôlement t'botter le cul, putain d'métèque ! Attends que j'te rechope !

— C'est toi qui m'as obligé. C'est toi ! cria Crispy. Moi, je faisais rien, Tom Bradley, faut pas m'en vouloir.

Tout le banc avait pris le parti de Crispy, mais personne n'intervenait. C'était Bradley qui était prévôt au deuxième étage, et il lui était facile d'exercer des représailles. La douche de minuit en plein hiver ; vingt coups de manche à balai sur les fesses ; une poignée de quinine en poudre ou de savon en paillettes enfoncée dans la bouche ; la corvée de balayage d'une chambrée de neuf mètres sur douze, avec une brosse à dents. Les représailles étaient multiples et variées. Crispy

était mal parti.

Il fut finalement rattrapé, après une course folle à travers le parc, puis ramené au banc, hurlant et ruant. Bradley lui remonta un bras derrière le dos et le força à s'asseoir.

— Ta gueule, espèce de métèque à la graisse ! Ta gueule ! Tu veux ameuter le monde, ma parole ! On va croire que je t'assassine !

— Je m'en fiche ! J'm'en fiche pas mal, gémit l'enfant.

Leslie observait la scène, le regard froid, mais le corps pantelant et la paume moite. S'il intervenait, Bradley le rapporterait à Clancy, et on le ferait comparaître devant M. Ginn. Leslie savait bien que Clancy n'aimait pas Bradley. Personne ne l'aimait, d'ailleurs. Mais Leslie ne pouvait pas compter sur la complicité du chauffeur. S'il s'en mêlait, c'était à ses risques et périls. Et puis, il fallait penser au mois d'août.

— Tu vas m'laver ma chemise jusqu'à c'qu'elle soit blanche comme neige, grinça Bradley. Tu m'as entendu, sale métèque ! Blanche comme neige !

Crispy, qui savait ce qui l'attendait, cessa de crier et s'abandonna à une terreur silencieuse.

— J'vendrai mes deux poulets et j't'achèterai une chemise neuve, j'te l'promets.

— Tu vas m'en acheter une neuve, mais tu vas aussi me laver celle-ci.

Il resserra la clé au bras, et Crispy tomba à genoux, sous l'effet de la douleur.

Leslie aspira une longue bouffée d'air.

— Lâche-le, Bradley, dit-il, d'une voix si dure qu'il en fut lui-même étonné.

— De quoi ? fit Bradley en se retournant, l'œil mauvais. C'est toi qui m'dis de le lâcher, Henderson ?

— C'est moi.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, si je l'lâche pas ?

— C'est avec moi qu'il faudra t'expliquer.

— Ici ? Tout de suite ? Devant tous les gens de la ville ?

— Non, quand on sera rentrés.

Bradley regarda du côté du banc et cligna de l'œil.

— T'es copain avec ce p'tit morveux ? Doit y avoir quelque chose entre vous, pour que tu prennes ses crosses, ma parole ! T'as pas été faire un tour avec lui à Arrow Point ? Qu'est-ce que tu lui as fait, à Crispy, quand vous étiez tout seuls là-bas ?

Tout le banc ricanait.

— Y a rien entre Crispy et moi, rien qu'un salaud, à la gueule

pleine de boutons, fit froidement Leslie, et c'est de toi que je parle.

— Je me rappellerai ce que t'as dit, cria Bradley, d'une voix indignée. Je l'oublierai pas ! (D'une poussée, il expédia Crispy vers Leslie.) Allez, va la r'trouver, ta tante, mètèque !

Leslie quitta le banc et se planta au bord du trottoir. Il tremblait et sa bouche était sèche. Sa chemise lui collait à la peau.

— Vingt dieux ! souffla Jimmy, qui s'était approché de lui. Pourquoi que tu t'en mêles ? Y va l'rappporter à Clancy qui va l'rappporter au vieux et, ça fait pas un pli, tu vas paumer une semaine de vacances.

— J'm'en fous. J'peux pas supporter qu'il traite Crispy comme ça. Ce dégueulasse, il raconte que j'ai fait des choses à Crispy, à Arrow Point ! J'lui casserai la tête ! Je l'tuerai !

— D'accord, d'accord. Mais t'avais quand même pas besoin de te mêler de ça *tout d'suite* ? Pourquoi que t'as pas attendu qu'on soit rentrés ? Tu t's'rais expliqué avec lui derrière la grange...

— Parce que c'était tout de suite qu'y f'sait mal à Crispy, bon sang ! Et si t'as peur de lui et que tu préfères un autre copain pour les vacances, t'es libre.

— Oh ! merde alors, Leslie. C'était pas c'que j'voulais dire. L'est pas question que je prenne un aut' copain.

Un gros camion Dodge déboucha soudain dans l'allée et freina brusquement devant le banc, après une embardée inquiétante. Le moteur ronflait plein gaz.

— Allez, embarquez, bon Dieu ! On est déjà en r'tard pour le dîner. Le visage rond et ouvert de Clancy était souriant.

Les gars escaladèrent l'arrière du camion. Quant à Bradley, après avoir refermé la ridelle, il contourna le véhicule pour monter devant, à côte de Clancy.

— Tiens, tiens, fit ce dernier, en lorgnant la chemise de Bradley. Tu t'es battu ? Qu'est-ce qu'il y a eu ?

— C'est Martinez, c'putain d'Espingot, qui m'a arrangé.

— Martinez ? Tu veux dire Crispy ?

— Ben oui, Crispy !

Clancy éclata de rire.

— Avec quoi qu'il t'a frappé ? Avec une brique ?

— Non, d'un coup de poing, sacré nom de nom ! R'garde ma limace ! Faudra qu'y m'la frotte jusqu'à c'qu'il ait les doigts usés !

Il se carra sur le siège.

— Mais, dis donc, il a pas plus d'dix ou onze ans, le môme.

— Y m'a cogné pendant qu'je regardais ailleurs.

Clancy était plié en deux.

— Ça alors !

Il se flanquait des claques sur le genou.

— Qu'est-ce que ça a de si marrant ?

Clancy cessa de rire brusquement.

— Doucement, mon pote. Tu causes à un homme, l'oublie pas. Et j'ai bien le droit de rigoler de ce qui me plaît, à moins que j'en sois empêché par plus costaud que moi.

— Oh ! ça va. Démarre.

Clancy se retourna et cria d'une voix joviale à l'adresse des occupants de l'arrière :

— Cramponnez-vous à vos chaussettes ! On y va !

Ils étaient engagés dans la rue Wheaton prolongée quand Bradley se décida à parler de l'intervention de Leslie.

— Je veux que tu colles à Leslie une corvée bien emmerdante.

— A Henderson ? Pourquoi ?

Bradley lui raconta l'incident. Un long silence s'établit, puis Clancy répondit :

— Si j'en parle tout de suite au vieux, Henderson risque de paumer une semaine de son mois d'août – ou même plus.

— Il le mérite, grogna Bradley. Ce petit con commence à la ramener un peu trop.

— Si t'es tellement en rogne et qu'il est vraiment si con, pourquoi que tu ne l'emmènes, pas derrière la grange pour lui foutre une volée ?

— C'est pas mon boulot, fit Bradley avec hauteur. M. Ginn nous répète tout le temps qu'il faut signaler quand un gars fait le couillon en ville.

— Moi, j crois que tu ferais mieux de ne plus y penser, Bradley. Si le vieux apprenait comment tu t'es conduit avec Crispy, tu pourrais bien y laisser une partie de ton mois d'août, toi aussi.

— Qui c'est qu'irait lui raconter ? (Bradley désigna du pouce l'arrière du camion.) Y en a pas un qu'osera l'ouvrir.

— Non, mais moi, je le ferai, bon Dieu !

— Tu te fous de moi !

— On verra bien.

— Pourquoi t'irais faire ça ?

— Pasque tu m'débectes, bon sang ! J'ai idée qu't'as les foies. Il te fout la trouille, Henderson. Ecoute, Bradley, pour moi, t'es qu'un tas de fumier.

— Tu t’pousses drôlement du col depuis que tu conduis le camion.

— Ouais ! fit Clancy avec un sourire plein d’assurance. Et toi, tu râles, parce que t’y as pas eu droit. Et tu veux savoir pourquoi ?

— Parce que t’as léché les pieds au vieux, voilà pourquoi.

— Non. Mais ça m’étonne pas que tu le penses, parce que toi, c’est c’que t’as fait. Mais voilà – si t’as pas eu l’boulot, c’est que j’conduis mieux que toi. (Clancy se détourna, les yeux rieurs.) Dis-moi, Bradley, t’as vraiment la trouille de Henderson ? Je le répéterai à personne.

— J’veais lui tanner les fesses tous les jours pendant les six mois qui viennent et deux fois l’dimanche, encore ! grommela Bradley en faisant un geste obscène.

— Ouais-ouais... j’voudrais bien voir ça, dit Clancy.

Ils quittaient maintenant la prolongation de la rue Wheaton et Clancy ralentit pour virer sur la route de l’île de l’Espérance. Il laissa passer un groupe de voitures, et ce ne fut qu’en débouchant sur la route, qu’il vit la file des forçats. Ils marchaient en colonne par deux, des blancs et des noirs mélangés, enchaînés les uns aux autres par les chevilles, au moyen de lourdes chaînes. Ils chantaient au rythme de leur pas entravé. Trois gardes bottés les suivaient lentement, des fusils de chasse calibre 12 au creux du bras.

Elle est longue, la route du retour (clic)

Y en a marre de creuser tout le jour (clic)

Elle est longue, la route du retour (clic)

Y en a marre de creuser tout le jour (clic)

Si demain le soleil se barre,

Je serai un sacré veinard (clic).

Clancy actionna l’avertisseur et les files d’hommes se déplacèrent d’un pas, d’un même mouvement, vers le bas-côté. A l’arrière du camion, les gars saluèrent par des cris le groupe de forçats, qui travaillait de temps en temps dans les fossés de drainage aux alentours de Brockton. Les forçats agitèrent la main, puis le camion disparut au virage de la première route neuve.

CHAPITRE II

Leslie avait lu dans une brochure une description de Brockton : « ...Un groupe de bâtisses anciennes et basses, couvertes de lierre, qui évoque une université provinciale – c'est un établissement peu connu dans le pays, mais d'un niveau scolaire élevé et profondément attaché aux traditions ancestrales du Sud... »

Ce passage avait plu à Leslie, et il s'en souvenait chaque fois qu'à bord du camion, il quittait la route Neuve pour le chemin de Brockton. Bordé de hauts talus, couvert d'une fine poussière de coquilles d'huîtres, le chemin de Brockton traversait les bois de pins entourant l'orphelinat, tel un trait de craie sur un tapis de billard. De part et d'autre du chemin, les pins élancés se profilaient sur le bleu du ciel, et des chênes rabougris se tordaient et se nouaient, plus informes encore sous leurs tignasses de mousse d'Espagne.

En janvier, le pays était pluvieux et le froid y était humide et pénétrant. En juillet et août, la région était brûlante et desséchée, calcinée par un soleil impitoyable qui flamboyait quatorze heures par jour.

Brockton était le seul foyer qu'eût jamais connu Leslie. Son plus lointain souvenir, c'était son arrivée à la Grande Maison, un soir, très tard. Il avait sangloté jusqu'à ce que le sommeil le terrasse, tandis qu'autour de lui d'autres petits garçons l'observaient d'un œil blasé. Il ne savait pas qui étaient son père et sa mère, et il y avait déjà longtemps que la question avait cessé de le tourmenter. La solitude était devenue partie intégrante de son être et il n'y réfléchissait jamais. Les dimanches de visite, quand les veuves ou les parents venaient voir leurs fils ou leurs neveux, le petit Leslie s'en allait à l'écart et observait de loin les groupes qu'ils formaient. Mais d'observer les autres exaspérait son sentiment de solitude et il avait pris l'habitude, en grandissant, de s'en aller sur la rivière pour cacher sa jalousie.

Il y avait bien d'autres garçons aussi solitaires que lui, mais Leslie n'y pensait pas. Isolé, à l'écart d'un monde qu'il ne découvrait qu'imparfaitement, en allant à la ville en camion, sa pensée ne dépassait guère les limites de Brockton. C'était maintenant seulement qu'il commençait à songer à l'extérieur, au monde qu'il entrevoyait

lors de ses visites en ville. D'ici quelques années, il quitterait Brockton. Il avait déjà informé M. Ginn de son désir d'obtenir l'unique bourse d'études, attribuée chaque année, au collège technique de Georgie. Il était inquiet, il sentait en lui des courants qu'il était incapable de comprendre, d'où ces élans intempestifs, comme celui qui l'avait poussé à défendre Crispy. Il s'en voulait de ne pas mieux savoir se maîtriser.

Le camion s'arrêta devant la Grande Maison, dans un nuage de poussière ; les gars sautèrent à terre et foncèrent vers le réfectoire. Leslie et Jimmy descendirent les derniers ; ils s'en allaient déjà par la grande allée de ciment qui menait aux doubles portes, lorsque Clancy se pencha pour crier :

— Henderson, viens voir un peu !

Leslie fit demi-tour et Jimmy se prépara à l'accompagner.

— Pas toi, Brown, seulement Henderson.

— A tout à l'heure, dit Jimmy. Sois pas trop long, tu trouverais plus rien à croquer.

— Monte, dit Clancy. On va faire le tour du terre-plein, pour garer le camion. (Leslie hésitait.) Et t'en fais pas pour la jaffe.

Ils contournèrent le terre-plein et se rangèrent derrière l'école. Leslie s'assit sur le perron à l'arrière de la maison de M. Ginn, pendant que Clancy allait rendre les clés. Il entendait la voix rude de M. Ginn qui demandait comment ça avait marché, et les réponses de Clancy qui affirmait que tout s'était bien passé. Leslie commença à respirer, mais il se demandait ce que Clancy exigerait en retour.

Clancy apparut sur la véranda et laissa la porte se refermer en claquant derrière lui.

— Allons-y, dit-il. (Ils traversèrent le terre-plein dans la direction de la Grande Maison.) Je n'ai rien raconté à M. Ginn, alors t'as pas à t'en faire.

— Merci. Et qu'est-ce que ça va m'coûter ?

— Rien. J'ai été à deux doigts de lui parler de Bradley. C'est un fumier, ce type. Je voudrais bien que quelqu'un le prenne derrière la grange pour lui tanner le cuir.

— Pourquoi tu le fais pas ?

— J'vais pas gâcher mes forces pour ça.

Leurs pieds s'enfonçaient dans le sable épais ; ils étaient déjà au milieu du terre-plein quand Leslie reprit :

— Qu'est-ce que ça va me coûter, Clancy ?

— Bon sang, je te l'ai déjà dit : *rien* !

— Tu ne m'aimais pas beaucoup, dans le temps. Comment ça se fait que tu me fasses une fleur, d'un coup ?

Clancy eut un rire sans joie.

— C'est vrai, je t'ai jamais eu à la bonne.

Leslie s'arrêta, lui barrant le chemin. Leslie était un garçon mince, de taille moyenne, fortement charpenté. Dans quelques années, quand il s'étofferait, il aurait un torse puissant. Ses avant-bras et ses mains étaient déjà trop robustes, à force de traire les vaches et de mener la charrue. Il y avait plus d'un an qu'il se rasait régulièrement, et sa barbe sombre faisait ressortir le hâle de ses joues.

— Pourquoi tu m'as jamais blairé ? demanda Leslie. Je ne t'ai jamais rien fait. Et même, on n'a jamais eu affaire ensemble, que je sache.

— Parce que t'es têtue et couillon. Tu l'as toujours été. Quand t'étais petit, tout le monde disait que t'étais lunatique. Mais moi, je t'avais pigé. Ça commence d'ailleurs à se manifester. T'as des idées toutes droites.

— Comment t'as fait pour me piger mieux que les autres ? Et qu'est-ce que t'entends quand tu dis que j'ai des idées toutes droites ?

— T'es comme moi, dit Clancy en faisant un pas de côté et en reprenant sa marche sans s'occuper de voir si Leslie le suivait. T'as des idées, mais elles ne te viennent pas facilement, aussi t'as l'impression qu'elles t'appartiennent en propre. Mais c'est faux. Les idées, ça ne vaut rien, tant qu'on les a pas mis en pratique. Là, elles veulent dire quelque chose. Le seul ennui, c'est que les idées que t'as ne peuvent que te foutre dans la mélasse, à moins que tu saches les dominer... ce que tu ne sais pas faire.

— Mais toi, tu sais ?

— Ouais, parce que je suis plus vieux. Merde ! j'ai presque vingt et un ans. J'ai compris que j'étais pas capable de décrocher la bourse du Technique ; alors j'ai visé juste en dessous, je me suis présenté pour le collège du premier degré, ici, dans le patelin. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi je suis encore ici ?

— Bien sûr que je me le suis demandé. Mais pourquoi tu as dit que je ne savais pas dominer mes idées ? (Il se tut un instant.) De quel genre d'idées, s'agit-il, d'abord ?

— Prends aujourd'hui, par exemple. Tu vois un pauvre con comme Bradley qui emmerde le petit Crispy. D'après tes idées, c'est mal, alors tu suis ton idée et tu menaces Bradley de lui botter le cul. Bon ; c'est une idée ; parfait. C'est une idée directe, une bonne idée. Mais t'as pas su la dominer.

— Et je lui botterai effectivement le cul, s'il recommence.

— Bien sûr. Mais il ne tenait qu'à moi de te faire sauter une semaine ou deux de ton mois d'août, rien qu'en rendant compte de

l'incident à M. Ginn. Par conséquent, ton idée de prendre le parti de Crispy, ça ne t'aurait amené que des ennuis, en définitive, et la perte de deux semaines de vacances.

— Et toi, qu'est-ce que t'aurais fait, à ma place ? Tu serais resté peinard à regarder l'autre salaud lui tordre le bras ?

— Non, fit pensivement Clancy, je ne crois pas que je serais resté peinard. Je pense que j'aurais fait comme toi.

— Alors pourquoi tu m'engueules et que tu m'emmerdes avec tes boniments sur mes idées, puisque t'aurais fait pareil ? fit Leslie en s'échauffant. Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Je vais te le dire ! fit sèchement Clancy. Tu rencontreras un tas de Bradley à l'extérieur, quand tu seras sorti d'ici. Le monde en est bourré. Et faut que t'apprennes à te défendre et à t'occuper de ce qui te regarde !

— Comment faire ?

Ils s'étaient arrêtés en bordure de la terrasse cimentée, devant la Grande Maison, et parlaient à voix basse, pressante.

— Tu te souviens de Herby Scott ? C'est lui qui avait obtenu la bourse de football pour l'université préparatoire de Georgie, et puis il a été obligé de laisser tomber parce qu'il s'était cassé une patte.

Leslie acquiesça d'un signe de tête.

— Eh bien ! poursuivit froidement Clancy, je le détestais, ce mec-là. Lui et sa belle planque de joueur de foot. Ce con-là n'était même pas capable de décrocher une place dans l'équipe du Technique, il n'était pas assez bon. Alors pour pouvoir tirer au flanc pendant quelque temps, en restant à Brockton, il a saisi l'occasion qui s'offrait au Préparatoire. Il savait que je la voulais, cette place-là. A lui, ça n'apportait pas grand-chose, ça lui donnait seulement un sursis pour le travail, alors il l'a prise. Et moi, je lui ai cassé la patte, à ce salaud, une semaine avant que l'entraînement commence, et c'est moi qui ai eu la bourse.

— Vingt dieux ! souffla Leslie. Comment que t'as fait !

— Je vais te le raconter. (Les traits de Clancy se crispèrent.)... Parce que je pense que c'est le meilleur moyen de te faire comprendre. De toute façon, ça ne t'avancerait à rien de le raconter, parce que Scott est dans la Marine et tu ne pourrais rien prouver. (Clancy fit une grimace, découvrant ses grandes dents blanches.) J'ai commencé à chahuter avec Scott un soir, au deuxième étage. Je me suis arrangé pour qu'il me poursuive, et je l'ai entraîné ici, sur le terre-plein. Un peu plus tôt dans la soirée, j'avais creusé un trou, aussi grand qu'un piège à éléphant. J'ai contourné le trou, mais lui, il est rentré dedans au grand galop.

— C'est pas vrai, vieux, s'exclama Leslie, suffoqué, t'as pas fait ça !

— Si, je l'ai fait, bon Dieu ! Même que j'ai obtenu ce que je voulais. De toute façon, Scott serait parti à la fin de la saison de foot et il aurait quand même fini par s'engager dans la Marine. Il est resté dix semaines à l'hosto, sans avoir à boulonner, et moi j'ai eu ma bourse. J'avais eu ce que je voulais et, jusqu'à présent, personne n'en sait rien, en dehors de toi. Personne ne m'a jamais soupçonné parce que j'ai gardé mes idées pour moi tout seul. Faut dire que quelqu'un m'avait enseigné – tout comme je le fais avec toi – à dominer mes idées et à penser droit.

— Ben... balbutia Leslie, écrasé par cette soudaine confiance. Dis-moi maintenant pourquoi tu ne m'as jamais eu à la bonne, puisqu'à ton avis, on se ressemble tellement ?

— Parce que t'es pas malin ! fit Clancy d'une voix amère. Tu prends bien l'attitude qu'il faut, mais t'es pas assez malin pour en tirer profit. Chaque fois que tu ouvriras ta grande gueule, tout le monde te sautera dessus.

Ils avaient atteint le palier de ciment, et Leslie allait ouvrir la porte, quand Clancy le tira en arrière.

— Et si tu ne trouves pas le moyen de tirer profit de tes idées, tâche au moins de pas en baver. Comme aujourd'hui, avec Bradley.

— Autrement dit, si je veux déroutier Bradley, faut que j'attende le moment propice pour pas me faire coincer ?

Clancy se contenta d'un signe de tête.

— Allez, viens bouffer, dit-il.

— Minute ! Qu'est-ce qui me dit que t'es pas en train de me monter le bourrichon ? Tu voudrais, peut-être, que je fasse quelque chose à Bradley, pour ton compte ?

— Tu peux pas savoir. Mais si tu te mets à avoir des doutes à mon sujet, c'est que tu deviens malin !

Le vaste réfectoire était désert quand ils y entrèrent, mais il restait assez à manger pour eux, car Clancy était chauffeur et Leslie l'accompagnait. Ils s'installèrent devant un plat de choux frisés, de petit salé maigre, de maïs, de pommes de terre et de petit-lait.

*

Il était près de sept heures quand Leslie grimpa au dortoir du deuxième étage. La grande salle où dormaient les petits, bruisante en temps ordinaire de cris et de rires, était, ce soir, plongée dans un silence insolite. Ceux qui n'étaient pas encore partis en vacances avaient déménagé au deuxième étage, objet de toutes les convoitises, pour dormir dans les lits des grands. Dans le gymnase, en face de cette

aille du bâtiment, quelques gars jouaient mollement au basket. Leslie se demanda où ils pouvaient bien puiser tant d'énergie, par cette chaleur. Ses vêtements lui collaient au corps, aussi commença-t-il à ôter sa chemise avant même de parvenir à l'étage supérieur.

Il se rendit tout droit à son placard et acheva de se dévêtir. Il prit une serviette propre, et, tout nu, entra dans la salle des douches. Il fut heureux de n'y trouver personne, préférant être seul pour méditer. Le raid sur la dépense, pour cette nuit, l'amitié et la confiance inattendues de Clancy – tout cela méritait réflexion. Il fit couler l'eau, jouissant de sa fraîcheur, puis s'assit pour se savonner les pieds. Il tournait le dos à la porte, aussi ne vit-il pas Bradley entrer furtivement et tourner le robinet d'eau chaude. Leslie se retourna vivement. Il s'écorcha les genoux sur le ciment, en cherchant à échapper au jet brûlant. Bradley, qui portait encore sa chemise tachée de sang, s'appuya au montant de la porte avec un large sourire.

— Espèce d'enfant de salaud ! gronda Leslie, en lui balançant la barre de savon.

Le lourd pain jaune fit un bruit sourd en touchant le front de Bradley, puis rebondit sous la douche. Bradley pivota pour s'en saisir, pendant que Leslie s'élançait vers la porte ; Bradley, croyant qu'il cherchait à sortir, fit demi-tour pour le poursuivre. Mais Leslie, qui avait claqué la porte, lui fit face. La pièce s'emplissait de vapeur.

— Ouvre cette putain de porte ! rugit Bradley. J'peux pas respirer. Ouvre la porte !

— Ouvre-la, toi-même, fit Leslie entre ses dents. (On y voyait à peine à travers les tourbillons de vapeur. Il recula vers la porte et se planta devant la clenche.) Si tu veux qu'la porte soit ouverte, t'as qu'à te débrouiller pour l'ouvrir, espèce de dégonflé !

— Si tu cherches la bagarre, tu l'auras, mais pas ici. Viens derrière la grange ! hurla Bradley.

— Y a quelqu'un qui va s'faire abîmer le portrait, ici même, et pas plus tard que maintenant. Ce sera toi ou moi.

— Bon. Parfait ! (Bradley ôta sa chemise et la jeta dans un coin.) Si c'est ça que tu veux, j'suis ton homme !

— J't'attends.

Bradley, chargeant comme un taureau, faillit surprendre Leslie, celui-ci réussit néanmoins à esquiver de justesse, et Bradley dérapa sur le ciment, battant des bras. Il tomba lourdement contre la porte et se mit à hurler de douleur. Comme il se retournait, cherchant à écarter le dense rideau de vapeur, Leslie le frappa à la tempe. L'oreille de Bradley se mit à saigner. Il y porta les deux mains et se remit à brailler de plus belle.

— Tu m'as défoncé le tympan ! Tu m'as défoncé le tympan ! J'veis t'tuer ! J'veis t'tuer ! J'veis te crever le ventre à coups de pied.

Il pivota, tâtonnant dans la buée, cherchant Leslie, l'injure à la bouche.

Leslie était pieds nus, et le bruit de la douche étouffait ses pas. Il se glissa le long du mur, à l'abri de l'écran de vapeur, et attendit que Bradley fût à portée. Il perçut le crissement de ses chaussures sur sa droite et s'avança précautionneusement. Bradley l'aperçut et lui décocha un swing. Leslie rompit juste à temps et attaqua aussitôt. Il fit une feinte à l'estomac de Bradley, qui se baissa pour se protéger, alors il le frappa de toutes ses forces, en effaçant l'épaule gauche, en pivotant sur les pointes, en appuyant le coup de tout son poids. Il sentit les cartilages qui cédaient. Bradley virevolta et s'abattit sur le ciment.

Leslie cherchait à tâtons le bouton de porte visqueux. Il finit par sortir en titubant.

Appuyé au mur, haletant, il examina son poing : les deux premières phalanges commençaient déjà à enfler. Il revint à la porte en trébuchant et scruta les tourbillons de vapeur qui se dissipaient. Bradley s'efforçait de se relever, le visage couvert de sang, le nez légèrement dévié. Leslie éprouva un soulagement en voyant qu'il ne saignait plus de l'oreille. Il ne quittait pas des yeux Bradley qui se relevait et marchait d'un pas incertain vers la porte. Leslie lui barra le passage.

— Tu vas me foutre la paix maintenant, Tom Bradley, lui dit-il, sans colère. Et si tu t'avisés d'aller cafarder au vieux Ginn, j'te descends.

Bradley leva sur lui un regard vitreux et acquiesça. Leslie s'effaça pour le laisser passer. Bradley s'en alla en zigzaguant le long du couloir, puis, soudain, sous les yeux de Leslie, s'abattit sur le plancher.

*

A l'infirmerie, il fut établi que Bradley était légèrement contusionné, qu'il avait le nez cassé et qu'il souffrait d'une commotion. L'infirmière le mit au lit pour trois jours, puis elle fit un rapport à M. Ginn. Leslie n'avait pas encore achevé de s'habiller quand Ginn le convoqua dans son bureau.

Jimmy l'accompagna jusqu'au perron, les mains enfoncées dans les poches, se mordillant la lèvre. Jimmy avait vite fait de comprendre la portée de cette bagarre et était empli d'un nouveau et profond respect pour Leslie. Un type capable d'en immobiliser un autre pour trois jours était un ami précieux. Quand les autres accoururent pour

réclamer d'une voix impatiente des détails sur le combat dans la salle de douches, Jimmy assumait le rôle du copain discret.

— Allez, fichez-lui la paix. Il faut qu'il aille chez Ginn. Bon Dieu, vous n'avez donc jamais vu de bagarres ?

Debout sur les marches du perron, la tête douloureuse, Leslie contemplait, de l'autre côté du terre-plein, les lumières de la maison de M. Ginn, en se demandant ce que cela allait lui coûter. Il espérait s'en tirer avec une dérouillée. Mais il était déjà grand. C'était rare que M. Ginn frappe un garçon de seize ans. S'il ne recevait pas de volée, il perdrait sûrement une partie de ses vacances.

— Eh bien ! autant en finir rapidement...

— Ouais, dit Jimmy, mais je crois que notre raid de ce soir est dans l'eau.

Leslie réfléchit un instant.

— Non, je ne pense pas. Au contraire, ça va nous faciliter la besogne. On ne croira jamais que j'ai eu le culot de faire une chose pareille après mon entretien avec M. Ginn.

— Mais si tu te fais choper, ils te foutront peut-être à la porte ! objecta Jimmy, inquiet.

— Je ne me ferai pas choper, affirma Leslie. Prépare-toi pour la razzia. A tout à l'heure.

Il descendit les marches.

— Bonne chance ! lui cria Jimmy, en le regardant disparaître dans les ténèbres.

Comme il s'approchait de la Grande Maison, Clancy descendit l'escalier.

— Qu'est-ce qui s'est passé aux douches ? demanda-t-il.

Jimmy lui raconta l'incident.

— Quel foutu con ! éclata Clancy. Je venais pourtant de lui dire !

— De lui dire quoi ?

— Occupe-toi de tes oignons, Brown, fit sèchement Clancy, qui entra dans la bibliothèque et claqua la porte.

*

Leslie sonna à la porte de M. Ginn. Ce fut Mme Ginn qui vint lui ouvrir. C'était une femme ratatinée, aux cheveux gris, qui détestait l'orphelinat et les jeunes garçons, et qui partageait ses journées entre l'audition matinale des mélodrames de la radio, et, l'après-midi, la lecture de romans historiques et de magazines féminins.

— Bonsoir, madame Ginn, dit Leslie en inclinant la tête. M. Ginn veut me voir, madame.

— Je sais, fit-elle d'un ton indifférent.

Leslie s'essuya soigneusement les pieds et entra dans le hall.

— Eh bien ! entrez, lui dit-elle. Il vous attend dans son bureau.

Elle passa dans le living-room dont elle referma la porte, sans un coup d'œil en arrière.

Leslie franchit le hall et s'arrêta devant la porte du bureau. Il y avait près de huit mois qu'il n'y était venu, tout seul et le cœur battant. Il aspira une longue goulée et frappa légèrement.

— Entrez, Leslie, fit Ginn.

Leslie ouvrit et entra. Il fit deux pas et s'immobilisa devant le bureau, les nerfs tendus, les paumes moites. Ses jambes se mirent à trembler. Cela le mit en colère, car il n'avait pas peur. Il n'avait pas peur du tout.

Washington Ginn était un homme de haute taille. Très mince, les cheveux gris de fer, la barbe grise et mal rasée. Il passait souvent toute une semaine sans se raser, ce qui contrariait vivement Mme Ginn. Un lorgnon chevauchait son nez fin et long ; il regardait les gens de haut en bas sans plier le cou, ce qui lui donnait l'air d'un cheval qui renâcle.

Washington Ginn avait consacré trente années de sa vie à mettre au point le statut de l'orphelinat. Il était simpliste : travail dur, jeux violents, discipline de fer, bonne nourriture et pas de favoritisme. Tout en se balançant mollement dans son fauteuil, il fit signe à Leslie de s'asseoir. Il bourra lentement sa pipe et examina le jeune garçon de haut en bas.

— Je suis un peu surpris de vous voir ici, Leslie.

— Je suis moi-même un peu surpris de me trouver ici, monsieur.

— Hum. Après notre petite explication d'il y a quelques mois, à la suite de votre impertinence avec M. Williams, je pensais que vous auriez pris une meilleure voie.

Leslie ne répondit pas.

— Alors, que s'est-il passé ? (Ginn alluma sa pipe.) Je désire savoir toute la vérité, Leslie.

— Bien, monsieur.

Leslie s'éclaircit la gorge et raconta au directeur que depuis longtemps déjà, il ne s'entendait pas avec Bradley. Il ne parla pas de Crispy.

— Vous l'avez frappé très fort. Vous auriez pu lui crever le tympan.

— J'en suis navré, monsieur.

— C'est avant de frapper que vous auriez dû éprouver des

scrupules, fit sèchement Ginn.

— Oui, monsieur.

— Vous avez seize ans, n'est-ce pas, Leslie ?

— Oui, monsieur, depuis mars dernier.

— Et quel âge a Bradley ? Dix-huit ? Dix-neuf ans ?

— A peu près, monsieur.

— Vous plaisez-vous ici, mon ami ? demanda Ginn en observant attentivement Leslie.

— Oui, monsieur.

— C'est ici votre foyer, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

« Bon Dieu ! jura Leslie intérieurement. Tu ne peux pas être plus fortiche que lui ? Dans un instant, tu vas te traîner à genoux pour lui demander pardon, sans même savoir ce qui t'arrive ! »

Washington Ginn comprenait bien les jeunes garçons. Il se leva et se mit à arpenter son petit bureau :

— Vous savez, Leslie, j'éprouve un attachement et une tendresse tout à fait spéciale pour ceux d'entre vous qui n'ont plus de famille. Pour vous, pour Crispy, pour Clancy, pour Alexander, pour Dexter et pour quelques autres. Vous sortiez à peine des langes quand on vous a amené ici. C'est ici votre foyer. Votre *seul* foyer. Et quand je vois un garçon comme Clancy, par exemple, qui lutte pour arriver, je me sens plus heureux, plus fier, et parfois même plus content de moi que si j'étais votre propre père. C'est quelque chose que d'être le père d'une centaine de gars.

Leslie baissa les yeux et se perdit dans la contemplation des lames grossières du parquet.

— C'est une chaîne sans fin. Mme Ginn et moi, nous avons vu des centaines de bébés en barboteuse grandir, devenir des hommes et se marier, pour, à leur tour, avoir des enfants. Là notre rôle est fini... (Il suça sa pipe.) Mais quand l'un est casé, il y en a toujours un autre qui monte, comme vous. Clancy est sur le point de partir. Dans quelques années, vous nous quitterez, aussi. Mais pour Crispy et le petit Dexter, ça ne fait que commencer. Nous ne verrons jamais le bout de notre tâche de père et de mère. Et vous pouvez me croire, Leslie, nous avons le sentiment d'être vos parents. Et, en tant que votre père, j'ai le devoir de me montrer aussi dur que je peux être indulgent. Vous le comprenez, fils ? Vous comprenez ma position ?

— Oui, monsieur, murmura Leslie.

Ginn se tut et se rassit à son bureau. Il se balançait plusieurs fois, puis se pencha brusquement en avant.

« Bon, songea Leslie, fini le laïus. Maintenant, ça va tomber. »

— Vous êtes trop grand pour que je vous administre une correction. Quand un garçon atteint l'âge où il encaisse les coups comme on avale un remède amer, cela ne signifie plus rien. Je dois avoir recours à d'autres mesures. Je vous consigne à l'orphelinat pour deux semaines. Et si vous vous trouvez encore mêlé à des batailles ou à des querelles, je vous supprime votre mois d'août en entier.

Ayant prononcé sa condamnation, Ginn, selon sa coutume, demanda si l'accusé avait quelque chose à dire.

Leslie se leva et regarda l'homme droit dans les yeux. Il se rendait compte que c'était la première fois qu'il osait le faire.

— Oui, monsieur. J'ai quelque chose à dire. Je pense que vous êtes correct. (Il hésita.) C'est-à-dire, monsieur...

Une lueur apparut dans les yeux de Ginn.

— Que voulez-vous dire, mon enfant ?

— Eh bien ! Monsieur, je crois que vous avez agi dans mon intérêt.

— Vous êtes donc d'accord pour que je vous supprime deux semaines de vacances.

Leslie hésita encore.

— Non, monsieur. Si je vous disais que je suis d'accord, je mentirais. Mais je pense que vous êtes mieux placé pour savoir.

— Merci de cette motion de confiance, Leslie. Je m'en souviendrai. (Ginn sourit et lui désigna la porte du geste.) Bonne nuit, fils.

— Bonne nuit, monsieur.

Washington resta un moment immobile à écouter le bruit des pas qui s'éloignaient dans le hall. Une fois la porte refermée, il se leva et se rendit dans le living-room. Assise sur le divan, les pieds ramenés sous elle, Mme Ginn lisait. Elle ne leva pas la tête.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Tu sais, Martha, fit Ginn en se laissant tomber dans l'énorme fauteuil, près de la radio, il y a des jours où ce travail me désespère. Il m'arrive de penser que j'ai gâché ma vie.

— En tout cas, tu as sûrement gâché la mienne !

— Mais quand je pense à tous les feignants, les bons à rien que j'ai vus défiler – Herby Scott, par exemple – c'est une satisfaction particulière d'en découvrir un, un seul, qui ait quelque chose dans le ventre.

— Tu parles de Leslie Henderson ?

— Oui, fit Ginn, les yeux brillants, et si tu veux savoir, il s'en est fallu de peu qu'il défonce le tympan de Bradley. Ce gars-là, il va être fort comme un bœuf.

Couché sur son lit, Leslie contemplait le plafond lorsque Jimmy entra dans la pièce.

— T'es paré pour la razzia ?

Jimmy s'assit au bord du lit et se roula une cigarette.

— Quelle heure est-il ?

— Presque neuf heures et demie. Peters vient de sortir de la Grande Maison. Il ne va pas tarder à rentrer et à se mettre au pieu. J'ai le tournevis, les pinces et le sac. Si on y va, mieux vaut attendre le retour de Peters. Je vais le surveiller et je reviens te dire quand tout sera au poil.

— D'accord.

Leslie n'avait pas bougé. Il ferma les yeux. Maintenant qu'il était un grand, Jimmy, son copain, allait franchir la ligne dorée en même temps que lui. Une vague de satisfaction chaleureuse l'envahit... Deux grands sur le point de faire un raid...

Leslie avait bien pesé les risques que comportait la razzia sur la dépense. En dehors de l'effervescence causée par la bagarre, c'était la veille du 1^{er} août, et, tout comme à Noël, la maison ne retrouverait son calme que longtemps après minuit. Quelques gars faisaient leurs valises, pour partir par le camion, dès l'aube, et leurs bavardages, coupés de rires, éveillaient les échos des vastes couloirs. Les petits se promenaient nu-pieds de lit en lit dans les dortoirs sombres, en dressant des plans pour leur première journée de liberté depuis onze mois.

Sous les draps, on entendait le tintement des pièces de monnaie amassées une à une pendant des semaines. Chaque *cent* était compté et recompté, puis affecté à des achats chez Mme Junthey, sur la seconde nouvelle route, à Shadyside. On discutait aux douches, parmi les grands, de voyages à l'île de Warsaw et à l'île du Pigeon. Ceux-là avaient des bateaux.

Une vingtaine de bateaux de formes, de dimensions et de couleurs diverses, avaient été ramenés sur l'herbe grasse, dans l'anse de la rivière. Il y avait là des monoplaces d'un mètre vingt et même un bateau de chêne de sept mètres qui appartenait à Leslie. Réparée, calfatée, fabriquée de bric et de broc, peinte et repeinte cinquante fois, la flottille de Brockton ressemblait davantage à un tas d'épaves aux couleurs vives, qu'à des bateaux tendrement aimés.

Un bateau, ça vous permettait d'aller à la baignade en rivière chaque fois qu'on n'était pas de corvée, de patauger dans la boue et

l'eau glaciale pour ramasser les huîtres qui se vendaient cinquante *cents* le boisseau, triées, et quarante *cents* en vrac. C'était le plaisir de la voile, les samedis et les dimanches, ou de l'aviron. Mais surtout, un bateau, c'était la possibilité d'aller passer la nuit à l'île du Pigeon, ou le week-end à Warsaw.

Warsaw, c'était le Paradis des enfants de Brockton. Isolée de la côte par un profond chenal et par de vastes marécages couverts d'herbes, l'île solitaire constituait un asile tranquille et inviolé. Une splendide plage blanche s'étendait face à l'océan, où de vieilles tortues placides sortaient de la mer, pour gratter le sable et y pondre leurs œufs, qui parfois se comptaient par centaines.

Leslie pensait à son bateau et à Warsaw en attendant le retour de Jimmy et le raid sur la dépense. Ce n'était guère raisonnable de prendre part à un raid, alors qu'il ne lui restait plus que deux semaines de vacances. Il avait presque pris la décision de tout laisser tomber quand Jimmy, pieds nus, se glissa dans la pièce et lui annonça que Peters dormait déjà depuis une heure.

— T'as tout c'qu'il faut ? lui demanda Leslie.

Jimmy acquiesça d'un signe de tête.

Leslie se leva et ils descendirent furtivement l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Les grands couloirs demeurèrent silencieux tandis qu'ils avançaient dans les ténèbres vers la façade de la Grande Maison. Ils se glissèrent vivement dans les buissons, sous la fenêtre de l'économat.

Les odeurs de la dépense – fruits secs en barils, pruneaux, jambons fumés et bacon – emplissaient Leslie d'une joyeuse exaltation.

Il se déplaçait avec assurance dans les ténèbres, le long des étagères. Il commença par prendre deux sacs de farine de vingt-quatre livres, et retourna sans bruit à la fenêtre. Il posa les sacs sur l'appui, puis resta aux écoutes, tandis que les mains invisibles de Jimmy les tiraient au-dehors. Revenu dans le fond de la salle, il choisit le plus gros morceau de bacon et, d'une légère secousse, brisa la cordelette à laquelle il était suspendu. Il le porta sur la fenêtre, attendit qu'il eût disparu, puis retourna au fond de la salle, à la recherche des haricots. Il dut frotter une allumette pour les trouver : à sa lumière, il remarqua les caisses pleines de boîtes de fruits. Tout au bout, au ras du plancher, il découvrit les grandes boîtes de haricots au lard. Il en prit deux et revint à la fenêtre.

— VI'à les fayots, murmura-t-il, en faisant rouler les boîtes l'une après l'autre.

Il fit six voyages au fond du magasin, ramenant chaque fois deux boîtes. L'approvisionnement était achevé. Toutefois, au dernier voyage, il hésita. Il y avait devant lui d'énormes boîtes d'ananas en tranches. Il décida pourtant de ne pas s'en charger. On ne

remarquerait, sans doute, pas la disparition des haricots, de la farine ou du bacon, mais les ananas, c'était un article de luxe. Mieux valait ne pas y toucher. Il retourna vers la fenêtre, raflant au passage une poignée d'abricots secs.

Il y eut un déclic bref et brutal, Leslie étouffa un cri et retira la main. Un piège à rats, de vingt centimètres de long, lui pendait au bout des doigts. Il se mordit la lèvre pour ne pas crier, écarta les mâchoires du piège et dégagea ses doigts. Il regagna la fenêtre. Toute sa main lui faisait mal à présent. Il était déjà presque sorti quand il se rappela qu'il lui fallait retendre la trappe ; il fit donc demi-tour. Enfin, il se hissa sur l'appui de la fenêtre et se laissa tomber sur le sol. Il oscillait d'avant en arrière, sa main serrée contre sa poitrine, tout en racontant sa mésaventure à Jimmy.

— J'ai tellement mal que tu vas être obligé de boucler la fenêtre tout seul, lui dit-il.

— O. K. T'as pas d'pot aujourd'hui, pour sûr !

— Va falloir aussi qu'tu fermes le loquet. S'il est ouvert demain, ils sauront qu'on a fait une razzia.

*

Il leur fallut une heure pour arriver à leur « cache », une petite clairière dans les pins, tout près du marécage, et encore une vingtaine de minutes avant que Jimmy retrouve, dans une bande de terrain sec, la vieille cantine d'acier qui leur servait de garde-manger. La cantine déterrée, il entreprit son premier voyage avec une partie du butin. Leslie s'était éloigné à quelques centaines de mètres et, accroupi au bord d'un petit fossé d'eau saumâtre, trempait la main dans le liquide tiède.

Il entendit Jimmy qui se frayait passage dans le bois et alla à sa rencontre.

— T'as toujours mal aux doigts ?

— C't'inferral. T'as planqué la camelote ?

— Ouais. On va rentrer. J'suis tellement vidé qu'un peu plus je m'endormirais ici.

Ils repartirent vers la Grande Maison et les rayons grisâtres de l'aube filtraient déjà sur le marécage quand ils gravirent péniblement l'escalier du deuxième étage.

CHAPITRE III

Depuis trois ans que Rudy Krist tirait sa chaîne, il avait entendu dire mainte et mainte fois que les choses avaient changé, qu'elles avaient changé pour le mieux. Par exemple, il y avait récréation le dimanche après-midi. Et une fois par mois, une séance de ciné, avec l'inévitable film de cow-boys ; les autres dimanches, il y avait des matches de base-ball contre des équipes de l'extérieur. La nourriture s'était également améliorée.

Doosy, un nègre aux mollets maigres et aux cheveux gris qui était à la chaîne depuis 1919 pour avoir tué un flic de race blanche qui venait l'arrêter, était assis par terre à suivre les ébats des jeunes forçats sur le terrain sablonneux. Il fermait à demi ses yeux chassieux.

— Ouais, Rudy, c'étaient des belles peaux de vaches, les gardes dans l'temps. Mauvais ! Mauvais comme des teignes ! Y t'bousillaient un bonhomme à coups d'matraque pour un oui, pour un non. Vous aut', les jeunes, vous avez du pot.

Il y eut le claquement d'une balle frappée sec par la batte, et les joueurs de l'équipe adverse avancèrent d'une base.

— Ça pourrait guère être pire que maintenant, fit Rudy en suivant des yeux la trajectoire de la balle.

— Foutre si, qu'ça pourrait ! Et c'était bien pire ! Moi, j'suis bien placé pour le savoir, pasque moi, j'y étais !

— Y a pas plus charogne que Plug, dit Rudy, d'une voix égale. (Trois années de bagne l'avaient vidé de toute colère.) Personne peut être aussi vache que lui.

Le vieux Noir éclata de rire.

— Bon Dieu, Rudy, je m'appelle les samedis soir quand tous les gardiens se saoulaient avec de la gnôle, qu'y fabriquaient ici même, dans cet apprentis, et quand y s'étaient bien cognés entre eux, y allaient sortir un pauvre con de forçat de son trou pour le passer à tabac ! Moi, j'sais, parce que, j'te l'jure, y m'ont drôlement tabassé dans mon temps ! Ça a changé, et M. Plug, il est aussi doux qu'un agneau, comparé à quelques autres.

— Ouais, t'as probablement raison, convint Rudy.

Il se releva en époussetant machinalement le fond de son pantalon

à rayures et s'éloigna sans un mot. Pas besoin de se dire « à tout à l'heure ».

Il le reverrait, Doosy. Tous les jours et toutes les nuits, pour le restant de ses jours, ou tout au moins pour le restant des jours de Doosy. Ils dormaient côte à côte, mangeaient côte à côte, se rasaient, se lavaient, travaillaient en équipe et allaient à l'église ensemble.

Rudy s'approcha lentement de la pompe, au milieu du terrain de rassemblement et but longuement de l'eau fraîche. Il s'essuya la bouche, fit demi-tour, et repéra machinalement les gardes, armés de fusils de chasse. Il n'avait pas la moindre idée d'évasion. S'il repérait les gardes, c'était pour être sûr qu'on pouvait le voir lui-même sans difficulté.

Il tenait à ce qu'on le voie. Il jeta un coup d'œil vers le bureau de Plug, où Whittaker, dit « Chapeau », était renversé sur une chaise, surveillant le terrain d'entre ses paupières mi-closes, son fusil en travers des genoux. Rudy porta alors les yeux vers la grille où le jeune Billy était planté comme un soldat, l'arme au creux du bras, puis sur le mirador où était posté Smitty, avec son fusil de guerre à visée télescopique qui vous abattait un moineau en plein vol, à deux cents mètres. Rudy vit les gardes, et les gardes le virent. Il agita la main dans la direction de Smitty, qui lui adressa en retour un signe de tête presque imperceptible. Puis, lentement, marchant délibérément en ligne droite, pour qu'aucun de ses mouvements ne soit mal interprété, il retourna près de Doosy et s'assit.

— Tu veux que j'te dise une chose, Rudy ? Les blancs, et surtout les blancs *intelligents* comme toi, y deviennent quèque fois trop malins.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit Rudy, sans trahir son appréhension.

— Je parle de ton plan pour te débîner d'ici, dit Doosy, d'une voix détachée.

Rudy éclata de rire.

— T'es devenu cinglé, Doosy ? J'suis ici pour de bon.

— Non, j'pense que j'ai encore assez de jugeote pour repérer un blanc intelligent. T'es un blanc, et t'es malin, Rudy, et tu tires des plans pour passer la clôture.

Rudy rit de nouveau, mais d'un rire forcé.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'veux m'débîner ?

— J'pourrais bien te l'dire, mais j'préfère la boucler. Pourtant, j'vais te donner un conseil. Quand tu seras prêt pour la cavale, y a une chose qu'il faut avoir planquée de l'aut' côté. Faut qu'ça soye en lieu sûr. Planqué dans un coin peïnard où qu'tu puisses la trouver sans délai.

Rudy songeait : « Merde, alors, pas besoin de me confier à Doosy. Il ne sait rien. Je n'ai rien fait qui puisse éveiller les soupçons. Rien. Et ce soir, je suis sûr de passer « prévôt ». J'ai mis trois ans à démontrer que j'étais docile et soumis. Mais Doosy, il est à la chaîne depuis 1919, trente-trois ans ! Il doit en avoir vu des forçats qui cherchaient à s'évader. »

— Je n'me débinerai jamais tant que Smitty s'ra là-haut sur sa tour avec son Ml, fit-il en riant. Mais supposons que j'cherche à m'tirer, qu'est-ce qu'il faudrait que j'planque de l'autre côté de la palissade ?

— Des fringues, dit simplement Doosy. Depuis que j'suis ici, y a que quatre types qu'ont cherché à s'cavaler et qu'ont réussi. Y en a des tas qu'ont essayé sans réussir, mais y en a quatre qui s'sont tirés pour de bon. Tous ceux qu'on a rattrapés, ils portaient encore leurs fringues à rayures. Et pourtant, ils avaient des plans qui tenaient debout, mon petit. Mais voilà – ça n'a pas marché. Alors, moi, je m'suis dit que les quatre qu'avaient réussi devaient avoir un truc à eux. J'ai réfléchi, et j'ai compris que c'était une question de frusques. (Doosy changea de position et se cala plus confortablement contre le mur de l'appentis.) T'as des fringues ? murmura-t-il.

Rudy ne répondit pas. Il n'avait pas de vêtements civils. Il n'en était pas encore à ce stade. Néanmoins, il se demandait s'il pouvait faire confiance à Doosy. Les tuyaux de Doosy étaient, sans doute, intéressants. De plus, les deux hommes avaient pas mal de secrets en commun, et, jusque-là, Doosy s'était toujours montré loyal... mais le risque semblait trop grand...

Comme il ne répondait pas, Doosy reprit :

— J'sais où tu peux trouver des frusques. Autant que tu voudras.

Rudy garda le silence.

— J'te dis pas ça pour le plaisir. Mais si jamais tu veux te cavaler, tu m'le dis et moi j'te dis où tu trouveras des fringues. Et p't'être bien un bateau pour te tirer.

La partie s'acheva avant que Rudy eût pris une décision. Un coup de sifflet déchira l'air et les forçats s'alignèrent pour le souper. Ils étaient déjà en rang, quand apparut Chapeau. Il se planta devant la double rangée d'hommes et, dès qu'il se tourna vers eux, ils se turent.

— Bon, dit Chapeau. La fête est finie. Mangez, prenez votre douche et soyez couchés au premier coup de sifflet. Demain, au boulot.

Il recula et, à ce geste, les hommes firent automatiquement un « à droite ». Le garde se mit en marche et la double file lui emboîta le pas avec un ensemble qui aurait étonné un bataillon de chasseurs. Ils franchirent la double porte du réfectoire en planches et, en file indienne, défilèrent devant la table où on leur servit des navets, des

tranches de porc, des patates douces et de l'eau glacée. Une fois le repas achevé, et qu'il n'y eut plus de restes dans les assiettes, ils se tournèrent, les bras croisés, vers la table de service, en attendant que Plug leur fasse son discours hebdomadaire.

Terence Plough, qui avait les lèvres minces, des fausses dents longues, jaunies de tabac, et la peau tannée, s'avança vers le fond de la salle, le fusil au creux du bras droit, une planchette à pince à la main gauche. Il pivota sur ses talons et promena le regard sur le visage fermé des hommes.

— Vous avez tous fait du bon boulot à l'arrachage des souches, la semaine dernière. (Il consulta sa planchette, puis releva les yeux.) Pourquoi tu m'as pas dit que tu savais conduire un bulldozer, Peewe ? Ce sera ton boulot régulier, maintenant.

Un nègre à peau jaunâtre, petit et ratatiné, leva la main et attendit patiemment que Plug veuille bien l'apercevoir.

Plug le remarqua enfin et fit un signe de tête.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Peewe ? T'espères tout d'même pas que je te donnerai un coussin pour t'asseoir ?

Les hommes éclatèrent d'un rire obséquieux.

Peewe se leva, mit les mains derrière le dos, et avala plusieurs fois sa salive.

— Non, m'sieur, c'est pas ça, m'sieur. Mais vous savez ce que c'est, m'sieur Plug, y a les reins qui m'font mal. Alors, à chaque secousse, ça m'fait souffrir, m'sieur.

Un lourd silence s'établit. Les forçats attendaient.

L'humour et la jovialité s'effacèrent du visage de Plug. Rudy fit la grimace et ferma les yeux. Il avait déjà vu des hommes tomber dans le piège. Il était imprudent de profiter de la bonne humeur de Plug pour demander un passe-droit.

— Ça te fait souffrir, hein ? dit froidement Plug. Bon, on va te donner un autre job. Tu vas te remettre au pic et à la pelle avec les nouveaux. Tu pourras leur montrer comment on fait. Et tes reins ne seront plus secoués.

Peewe faisait une tête comme s'il venait d'avalier un rat.

— Mais, m'sieur, y a presque trois ans que je travaille dans l'fossé. J'prends l'bulldozer, oui, m'sieur ! Tant pis pour mes reins !

— Non. T'en as pas voulu, du bulldozer, eh bien ! tu l'auras pas. (Plug fit une note sur sa planchette.) Tu retournes dans le fossé. Présente-toi à M. Whittaker demain matin à l'appel.

Peewe s'assit. Plug examina la pièce et fixa les yeux sur un colosse noir qui tirait vingt ans pour vol.

— Toi, Big Mo, tu sais conduire un bulldozer ?

Le nègre se leva ; il dominait les hommes assis de sa haute taille. Il avait déjà tiré cinq ans, et, en raison de sa carrure et de sa force, on l'avait nommé chef de chantier. Big Mo exerçait une autorité brutale sur certains forçats, que les gardes voulaient mater, mais auxquels ils n'osaient s'attaquer, de peur d'être repérés par les organisations charitables de l'extérieur et le district attorney. Rudy avait vu le grand nègre frapper sans pitié des forçats indociles, tandis que les gardes tournaient le dos. Pour le récompenser de ses services, on affectait Big Mo à la corvée de ramassage des papiers le lendemain, ce qui ne l'empêchait pas de retourner dans le fossé le jour suivant, une fois la dette acquittée.

— Eh bien ! voilà, m'sieur Plug. J'peux pas dire que j'sais, et j'veis pas dire que j'sais pas. Mais j'peux toujours essayer. J'suis trois fois plus grand qu'Peewe et j'devrais faire trois fois plus d'boulot que lui, et du meilleur.

Mo parlait si sérieusement que Plug se mit à sourire et que l'atmosphère se détendit. Les hommes émirent un tout petit rire, à la mesure du sourire de Plug.

— Bon. Tu te présenteras au garage demain.

— Oui, m'sieu, dit Big Mo, qui se rassit.

Plug promena le regard autour de la pièce, consulta sa planchette, puis se tourna de nouveau vers les hommes.

— J'pense que vous êtes tous impatients de savoir qui seront les nouveaux prévôts. Mais je vais d'abord donner quelques explications pour l'édification des nouveaux forçats.

Plug recula et s'appuya au comptoir. Les hommes toussotaient.

— Bon. Vous, les nouveaux, écoutez-moi bien. Devenir prévôt, ce n'est pas un droit. C'est une faveur que je vous accorde, moi. Et la seule façon de l'obtenir, c'est de figurer au tableau d'honneur hebdomadaire toutes les semaines, et ceci pendant trois ans consécutifs. Après ça, on inscrit votre nom sur une liste de candidats. Donc, les noms (il tapota sa planchette) que je vais appeler dans un instant sont ceux de vos camarades qui ont eu une conduite exemplaire pendant trois ans, sans causer le moindre ennui aux gardes, sans avoir reçu une seule mauvaise note. Comme prévôts, vous travaillez tout autant que les autres, sauf peut-être que le boulot est un peu moins dur, mais l'avantage principal c'est que vous ne risquez pas de recevoir une décharge de plomb dans les fesses si on vous aperçoit de l'autre côté de la clôture. (Il s'interrompt pour chausser des lunettes à monture d'écaille et leva la planchette pour mieux voir. L'atmosphère se tendit de nouveau.) Warren, Samson, Noah, Eustace et Krist sont candidats.

Il ôta ses lunettes et s'éloigna lourdement, suivant la travée

centrale, sans un regard à droite ou à gauche. Rudy serra les poings et ferma les yeux. Maintenant, il avait toutes les chances de devenir prévôt.

— Attention ! hurla un gardien. A l'appel !

Les hommes se retournèrent vers leurs tables, se levèrent et attendirent le coup de sifflet avant de quitter le réfectoire, de leur pas lourd et cadencé. Ils se mirent en colonne sur le carré d'appel. Au second coup de sifflet, ils se mirent à annoncer leurs noms que le jeune Billy pointait sur une planchette.

— Aaron, Adams, Alan, Amos Un, Amos Deux...

— Maintenant, *j'sais* que tu vas t'faire la paire, Rudy, lui dit Doosy du coin des lèvres. Rappelle-toi c'que j't'ai dit, pour les frusques.

— Graham, Grant, Grand Henry, Petit Henry...

— Qu'est-ce qui t'fait croire ça ?

— Je sais. J'ai du nez, moi.

— Marshall, Mason, Philips, Rufus, Simon, Victor...

Un coup de sifflet. Un « à gauche ». Et les hommes se séparèrent en trois files pour entrer, traînant la semelle, dans les baraquements. A l'intérieur, Rudy attendit devant son lit que la porte se referme et que retombe la lourde barre de fer. Il y eut un silence pendant qu'on bouclait la serrure, puis des coups sur le battant leur firent savoir qu'ils pouvaient rompre les rangs. Il y eut une bousculade vers les toilettes.

Rudy s'assit au bord de sa couchette pour délayer ses chaussures. A l'autre bout de la chambrée, un jeu de cartes apparut comme par enchantement et une demi-douzaine de forçats entamèrent un poker à un *cent* la relance. Rudy se mit tout nu, se laissa rouler sur le lit et prit un bouquin sous son matelas. On lui accordait un livre par mois, aussi avait-il lu tout Thomas Wolfe, tout Shakespeare et tout Tolstoï – de gros bouquins qui lui duraient tout un mois. Il ferait encore jour pendant une heure. Rudy tourna les pages et s'installa confortablement. Il en était à la moitié de sa première page quand Doosy, de la couchette voisine, lui tapa sur l'épaule. Le nègre était couché sur le ventre, la tête tournée vers Rudy.

— T'as peur de moi, Rudy ? Pourquoi ?

— Comment ça, peur ?

— Mon vieux, t'as la frousse ! J'veais pas t'vendre, voyons ! Dis... comment qu'tu comptes te débiter ?

Rudy le regarda, puis se replongea dans son livre.

— T'es cinglé... C'est la prison qui veut ça...

— T'as peur que l'vieux Doosy aille te moucharder auprès de ses bourreaux ? J'sais plus haïr, Rudy, mais les salauds avec leurs flingues,

je leur ai pas pardonné.

— T'as plus ta tête, ma parole.

— Et toi, tu vas la perdre, ta tête, si tu fais pas gaffe quand tu te tireras. (Doosy frotta l'une contre l'autre ses jambes grises.) J'voudrais bien m'cavaler avec toi, si ça peut t'aider.

— Bon Dieu, boucle-la, Doosy. J'bouge pas d'ici, moi. Et toi non plus. Et tâche de fermer ta gueule, parce qu'il se trouvera bien un salaud pour surprendre ce que tu dis et alors on sera bons pour le trou, tous les deux !

— Ça s'rait moche. Salement moche. Si t'es nommé prévôt, ils vont t'avoir à l'œil, des fois que tu chercherais à monter un coup. Mais t'es un blanc, t'es malin. T'as un plan. Et moi, j'veux en être.

Rudy reposa son livre et se couvrit la figure d'un bras, sans cesser de surveiller les mouvements dans la chambrée. C'était la meilleure position pour parler. Il pouvait voir si quelqu'un l'écoutait, et en même temps, sa posture n'éveillait pas les soupçons.

— Et même si j'ai un plan, pourquoi veux-tu que j'emmène un vieux schnock décati comme toi ? Tu saurais pas te débrouiller de l'autre côté, depuis l'temps qu't'es à la chaîne.

— J'y ai pensé. J'ai réfléchi justement à tout ça. Mais j'ai envie de faire la belle, voilà tout. C'est pas juste qu'un homme reste en prison toute sa vie. Si j'me tire pas, Rudy, c'est ici que j'crèverai. J'ai même compté tous les forçats plus vieux qu'moi et qui ont une chance de crever avant moi. J'sais même où on va les enterrer. D'après mes calculs, j'serai, sans doute, le troisième à y passer, et on m'enterrera avec les autres. J'ai été voir le coin et j'ai pensé à mes os qui allaient pourrir sous le vieil orme et le nourrir par ses racines.

— Qu'est-ce que tu f'rais si tu passais la clôture ?

Un forçat, encore tout ruisselant de la douche, passa dans l'allée et s'arrêta devant la partie de poker pour voir la donne, avant d'aller se coucher. Rudy et Doosy se turent. Quand le forçat se fut éloigné, Doosy reprit d'une voix douce et ensommeillée.

— J'essayerais d'aller dans l'Nord. On m'a dit qu'les nègres, ils sont bien là-haut. Y a des hommes de couleur à Washington – dans l'gouvernement. Joe Louis, il a fait du bon boulot pour les gens de couleur. Il a sonné les plus forts parmi les blancs, et ça l'a pas empêché de se conduire toujours comme un gentleman. On l'respecte, lui. Presque tout l'monde aime bien les noirs dans l'Nord. J'irai à New York et j'me trouverai du boulot, laveur d'vaisselle, ou aut' chose, dans un p'tit coin. Et j'me promènerai dans les rues.

La partie de poker s'arrêta quand un gardien frappa aux barreaux de la fenêtre voisine. Rudy et Doosy purent parler un peu plus

librement. Le bruit que faisaient les hommes en s'installant pour la nuit couvrait leurs voix assourdies.

— Rappelle-toi simplement c'que j'tai dit pour les frusques, fit Doosy avant de se retourner.

Rudy Krist se coucha sur le côté, le dos tourné à Doosy. Il ferma les yeux. C'était trop brutal. Était-il donc possible que ce vieux nègre qui avait passé plus de la moitié de sa vie à la chaîne puisse deviner ses intentions ? Dès la première semaine de bagne, il n'avait entrevu qu'un seul moyen de s'évader : devenir prévôt. Et devenir prévôt, cela signifiait vivre trois ans, tel un esclave abject. Tout encaisser sans rien dire, saluer d'une main ferme et traîner le pied. Il avait rapidement appris que le seul fait de regarder un gardien en face était considéré comme un défi. Il avait appris cette façon de marcher, dos voûté, pied veule, œil apeuré, qui plaisait aux gardiens. A parler comme un nègre. A détourner les yeux quand éclatait une scène de violence, à marcher lentement, en se tenant constamment à la portée des calibres. Il avait appris à tirer sa peine de jour en jour, de livre en livre, de dimanche en dimanche, à donner de l'importance aux petites choses, à les grandir dans sa pensée, jusqu'à éprouver un véritable enthousiasme, une impatience réelle d'achever un livre, de boire le café du matin, de voir un film. Il avait appris à se tenir à l'écart des durs, des psychopathes et des invertis ; à repérer le comportement d'un type en passe de devenir fou, à force de misère ; à deviner les intentions de ceux qui méditaient une cavale et à les éviter. Il avait appris tout cela, et bien davantage. Il l'avait appris vite, à ses propres dépens. Ses erreurs lui avaient valu des coups de pied au visage, dans le dos, dans les côtes, au bas du ventre. Parfois il pigeait trop vite, parfois trop lentement. Et il payait aussi cher ses retards que ses avances. Il était devenu un automate, qui observait froidement ses geôliers, accumulant sa science pour le jour « J ».

En tant que condamné à vie, Rudy avait été l'objet d'une surveillance spéciale dès le début. On attendait l'heure de la révolte. C'était bien rare qu'un prisonnier à vie ne fasse au moins une tentative désespérée, insensée, furieuse, pour recouvrer sa liberté. On attendait cette réaction sauvage et souvent, trop souvent, on la provoquait. Comme Rudy ne s'était pas rebellé au cours des premiers six mois, les gardiens avaient resserré leur surveillance. Rudy n'était pas comme les autres. C'était un malin. Il devait préparer un plan. Rudy avait compris la chose après avoir constaté que les gardes relâchaient leur attention, une fois qu'un prisonnier avait fait un premier séjour au cachot. Il avait compris que sa bonne conduite était suspecte et qu'il était indispensable de faire l'expérience du cachot au moins une fois. Après avoir mûri un plan, Rudy s'était attaqué à un gardien détesté de toute la chaîne et l'avait à moitié tué. On l'assomma à coups de crosse

et on le jeta au trou pour quinze jours. Quand il en était sorti, on ne s'était plus intéressé à lui. Il était admis dans la société. Depuis ce jour, Rudy avait été le forçat idéal.

Il y avait longtemps qu'il ne pensait plus au monde extérieur. C'était une des premières leçons qu'il avait assimilées. Il s'était complètement adapté à l'endroit, à sa condition, à ce que la vie lui réservait. Et il avait la terrible conviction que si sa tentative d'évasion avortait, il en mourrait. Il s'arrangerait pour se faire tuer. Son intelligence analytique et froide lui donnait la conviction qu'il n'aurait jamais plus assez de courage, d'ardeur et d'espoir pour bâtir un nouveau plan d'évasion. Il savait qu'il n'aurait de forces que pour une seule tentative. Une fois ses forces dépensées, s'il échouait, on le ramènerait définitivement vaincu. Il préférerait mourir. Avec de la chance, il mourrait vite et sans douleur. Plutôt que de vivre comme Doosy et les autres, il forcerait ses poursuivants à le descendre.

Son voisin de lit poussa un grognement, s'assit sur son lit, les yeux vitreux, dit : Maman ! » puis retomba. Quelqu'un avait laissé ouverte la porte des toilettes et l'odeur du désinfectant irritait les narines de Rudy.

*

La nomination au rang de prévôt impliquait une entrevue matinale avec Plug. On appela les cinq éligibles au rapport, après le petit déjeuner. Le directeur du camp les reçut ensuite séparément. Rudy s'assit sur la véranda de bois, devant le bureau de Plug ; il fumait une cigarette, mais il avait encore dans la bouche le goût doux-amer du sirop qu'il avait absorbé quelques minutes auparavant. Le soleil n'avait pas commencé son ascension dans le ciel sans nuages, et la matinée était encore fraîche. Rudy s'était arrangé pour être le dernier appelé dans le bureau de Plug en se plaçant le plus loin de la porte ; il se disait que Plug en aurait assez de faire des discours et qu'il l'expédierait en vitesse. Il savait, pour l'avoir entendu raconter ce que serait son entrevue avec Plug. Mais il n'avait pas l'esprit tranquille... Si Doosy était parvenu à deviner son projet, alors Plug, le malin, le rusé, le cruel, l'avait peut-être découvert également.

Trois hommes avaient été appelés et étaient ressortis avec le sourire. Ils avaient réussi. Le quatrième entra, laissant Rudy seul sur la véranda en compagnie du jeune Billy, le fils du vieux Billy, gardien en retraite.

— Tu dois te sentir heureux comme un clebs qu'a échappé à sa laisse, hein, Rudy ? fit le jeune Billy d'un ton indifférent.

— Oui, m'sieur Billy.

Rudy se leva, laissa tomber sa cigarette, fit face au gardien.

— Assieds-toi, assieds-toi. Tu vas pas faire des conneries alors que t'es sur le point de devenir prévôt.

— Merci, m'sieur Billy, dit Rudy en ramassant son mégot.

— Tu sais, mon père disait toujours qu'il ne ferait jamais confiance à un forçat. Il n'avait confiance que quand il visait avec son fusil. Si c'était moi le gardien chef ici, y aurait pas de prévôts.

— Oui, m'sieur, oui, m'sieur Billy.

— Qu'est-ce que t'as fait comme études, Rudy ? demanda soudain Billy.

— J'ai mon diplôme d'enseignement secondaire, m'sieur Billy.

— On a tous les deux vingt-quatre ans, et j'ai jamais dépassé la sixième. Je me demande ce que ça te donne en plus ?

Rudy réfléchit. Est-ce que Billy cherchait à le provoquer ? Il décida de ne pas répondre.

— C'est un putain d'boulot, d'garder des hommes, comme si c'était du bétail, reprit Billy.

— Oui, m'sieur, m'sieur Billy.

— Seulement voilà, moi, j'me dis qu'les hommes qui sont ici, ils sont bien pareils à du bétail. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Oui, m'sieur, m'sieur Billy.

— Alors, si c'est comme ça, t'es un bestiau instruit, hein ? fit Billy avec un rire aigu.

— Oui, m'sieur, m'sieur Billy.

La conversation commençait à irriter Rudy. Depuis plus d'un an, c'était la plus longue conversation qu'il ait eue avec un gardien. Avait-il commis une erreur quelconque ? S'était-il trahi ? Il n'arrivait pas à croire que ce garde-chiourme ignorant et sadique ait pu lire en lui. A moins que Doosy n'ait mouchardé ? « S'il a fait ça, songea Rudy, je le crève. » Il eut un frisson de peur.

Billy lui lança un coup d'œil perçant.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— J'crois qu'j'ai la colique, mentit Rudy. Ça fait plusieurs jours que j'ai mal au ventre.

Billy se décontracta.

— Quand on a l'espoir de devenir prévôt, ça doit suffire à foutre la courante à n'importe qui. Mais j'te conseille de t'nir le coup jusqu'à c'que Plug en ait fini avec toi.

— J'tiendrai l'coup, fit Rudy, qui ajouta rapidement : m'sieur Billy.

Le quatrième prisonnier sortit du bureau et traversa d'un pas saccadé l'esplanade du rassemblement. Rudy l'observa et conclut,

d'après sa démarche, qu'il n'avait pas été nommé prévôt. Il sentit le canon du fusil de Billy qui le poussait dans le dos. Il se leva, déchira son mégot, laissant le tabac s'effriter et roula le papier en une boulette tassée.

Le jeune Billy eut un maigre sourire.

— Au numéro suivant ! Le bestiau humain qu'a son diplôme d'école secondaire !

Rudy frappa à la porte.

— Entrez !

Rudy ouvrit et entra. Sans quitter des yeux le cou de Plug, juste au-dessous de la pomme d'Adam, Rudy enregistra mentalement la disposition des lieux. Un bureau, deux classeurs métalliques, un calendrier orné d'une fille dévêtue et deux petites fenêtres s'ouvrant sur l'esplanade. Le drapeau américain était piqué dans un coin, sur un support. Rudy le reconnut ; c'était celui qui servait aux prédicateurs, le dimanche matin ; tous les sermons débutaient par un salut au drapeau. Il s'était souvent demandé pourquoi, puisque pas un seul des forçats du camp ne serait autorisé à combattre pour le drapeau, le cas échéant. De l'autre côté du bureau, le canon double d'acier bleuté d'un fusil de chasse était braqué sur le ventre de Rudy, à portée des doigts de Plug. Rudy osa jeter un coup d'œil à l'arme et vit que le cran de sûreté n'était pas mis. Plug était un homme prudent.

Il leva les yeux sur Rudy et ajusta ses lunettes. Il prit la fiche de Rudy ; le forçat vit les deux photos, face et profil, de son jeune visage osseux. Un garçon à la peau lisse, les yeux enfoncés, la bouche grande. Rudy se rappela le jour où cette photo avait été prise. Il y avait longtemps de cela, et le jeune garçon photographié là n'existait plus. Cette idée le surprit.

— Alors, Rudy, vous voilà candidat prévôt...

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug.

— Vous pouvez m'avancer une raison valable pour que je vous nomme prévôt ? demanda doucement Plug.

Rudy réfléchit et s'éclaircit la gorge.

— Je m'suis bien conduit pendant trois ans, m'sieur Plug. J'veus ai jamais causé d'ennuis. J'ai été un bon forçat.

— Parce que j'ai *fait* de vous un bon forçat, rugit Plug. (Il posa la main sur son fusil en un geste affectueux.) Ce n'est pas une raison suffisante.

Rudy se mordit les lèvres.

— Alors je n'ai pas de raison valable à avancer, m'sieur Plug.

— Moi non plus. Je ne vois pas la moindre différence entre vous et les autres, dans la cour.

— Oui, m'sieur.

— Vous êtes tous des bons à rien ! Vous êtes tous des criminels, puisqu'on vous a enfermés ici. C'est un juge et un jury de douze hommes intègres qui vous ont condamnés au bagne, parce que vous êtes incapables de vous conduire correctement parmi les honnêtes gens. Et moi, je suis payé pour vous apprendre à vivre, même si j'dois vous arracher les tripes pour y arriver !

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug.

— Vous n'avez aucun droit à faire valoir. Rien. Et il n'y a pas de raison pour que je vous nomme prévôt.

— C'est vrai, oui, m'sieur, m'sieur Plug.

Plug se leva et prit son fusil. Il contourna le bureau, et, lentement, d'un geste délibéré, il lui appuya le double canon contre le ventre. Ses yeux gris, petits et fixes, ne quittaient pas ceux de Rudy.

— J'n'ai qu'une chose à faire : appuyer sur la détente, et vous n'aurez plus besoin de chercher de raisons.

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug, fit Rudy en se retenant d'avaler sa salive. (Il ne fallait pas qu'il paraisse effrayé à ce point. Pas encore.) Mais j'vous en prie, m'sieur, n'appuyez pas sur la détente, dit-il d'une voix soumise avec un rien de geignard dans le ton, j'vous en prie, m'sieur.

— Même si j'vous envoyais au fossé sous les ordres du Grand Mo, vous tiendriez quand même à la vie, hein ?

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug.

— Vous savez... (Plug regarda ses doigts posés sur les détentes.) Je n'aurais qu'à appuyer sur ces petits machins, et tout serait fini. Vous n'aurez plus à vous tourmenter. Vous ne penserez plus à caramboler des jolies filles bien propres, avec des culottes en dentelle. Vous ne rêverez plus de me tuer et vous n'aurez plus envie de me maudire à voix basse. Vous n'aurez plus à avaler les saletés qu'on vous donne au réfectoire, vous ne vivrez plus comme un chien. Y aura plus jamais rien. Si seulement j'appuyais sur cette détente et que je vous faisais voler les tripes ! Ensuite j'n'aurais qu'à dire que vous avez voulu vous évader parce que je n'ai pas voulu vous nommer prévôt. (Plug avait fermé à demi les yeux et sa voix n'était plus qu'un murmure monotone.) Vous n'avez qu'une chose à faire, un mot à dire. Même pas besoin de parler : faites un petit signe de tête, j'appuie sur les détentes, on vous traîne jusqu'au cimetière, et on vous fourre dans l'trou. (Son regard se durcit, il poussa les canons dans le ventre de Rudy. Les muscles de son cou se gonflèrent.) Et fini les rêves et les projets de cavale !

Le moment était venu de manifester de la frayeur.

Rudy ferma les yeux en secouant violemment la tête.

— Non, m'sieur, m'sieur Plug, j'vous en prie, m'sieur ! S'il vous plaît, m'sieur ! N'appuyez pas !

Les yeux de Plug étaient comme deux pointes d'acier froid. Il abaissa son arme et tourna délibérément le dos à Rudy. C'était la première fois qu'il faisait ça. Plug se rassit à son bureau.

— Vous êtes nommé prévôt à l'eau à l'équipe du fossé n° 4. Vous vous présentez à Whittaker. Filez !

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug ! Merci, m'sieur ! Merci, m'sieur !

— Et ne me remerciez pas, espèce de dégonflé ! Filez, et plus vite que ça !

De l'autre côté de la porte, Rudy respira profondément et se força à sourire au jeune Billy qui le regardait d'un air curieux.

— Alors, j'vois qu't'as passé, dit Billy. Quelle équipe ?

— Numéro 4, celle de m'sieur Whittaker. Au fossé.

— Eh bien ! magne-toi. Ils sont justement en train de passer la grille.

— J'peux courir, m'sieur ?

— Ouais, tu peux courir, vas-y.

Rudy sauta de la véranda et commença ; traverser l'esplanade au trot. Il observait Smitty, sur le mirador ; il le vit élever son fusil automatique. Rudy s'immobilisa, dérapant sur ses semelles, et montra du doigt Billy qui était toujours sous la véranda.

— C'est d'accord, Smitty, cria Billy.

Toutefois il attendit que Smitty eût abaissé son arme pour se remettre à courir.

Il rattrapa le camion au moment où il allait franchir la porte principale, et se hissa à l'arrière. Les autres le regardèrent, virent son visage souriant, ses jambes désentravées ; ils devinèrent la promotion.

— Dites donc, les gars ! V'là c'vieux Rudy qu'est prévôt ! J'vous d'mande un peu ! Ce putain de Plug il se fait vieux, ma parole, pour nommer prévôt à l'eau un salopard comme Rudy ! hurlait Anderson, un condamné à temps, qui n'avait plus que quelques années à tirer.

Rudy s'assit en face de Chapeau en souriant au gardien, qui l'observait de sous les bords de son Stetson.

— Pas la peine que j'te fasse un dessin, hein, Rudy ? demanda-t-il en tapotant la crosse de son fusil.

— Non, m'sieur, m'sieur Whittaker. Je sais ce que vous voulez dire.

— Parfait ! fit Chapeau. Mais oublie pas, les chevrotines, ça va toujours plus vite qu'un type qui s'tire !

— Oui, m'sieur.

Le camion cahotait dans les ornières du chemin qui rejoignait la grand'route. Le soleil était maintenant au-dessus de l'horizon et Rudy se sentait plus à l'aise qu'il ne l'avait été depuis des années... depuis trois ans, ou plutôt quatre. Il avait passé un an en prison en attendant son jugement. Mais c'était la première fois depuis trois ans qu'il se trouvait hors des grilles sans fers aux pieds. Les yeux fermés, il prêta l'oreille au bavardage des hommes. Il avait fait son dernier pas vers la liberté.

Le camion s'engagea brusquement sur la surface unie de la route de l'île de l'Espérance. Rudy ouvrit les yeux pour voir de quel côté ils se dirigeaient. Il rencontra le regard de Doosy. Le vieux noir lui sourit et cligna de l'œil, sous la paupière alourdie. Rudy cligna de l'œil en réponse. Doosy était au courant. Pas de doute, il savait.

Rudy referma les yeux et savoura la caresse du soleil sur sa figure, tout en écoutant le chant des pneus sur le macadam. Le camion prit un deuxième virage et Rudy comprit qu'ils allaient aux grands fossés de drainage, non loin de l'orphelinat.

CHAPITRE IV

La première chose à faire, ce serait de changer le mât. Le vieux mât était fendu et s'ils décidaient de s'aventurer au large, sur l'océan, de l'autre côté de Warsaw, il leur fallait un mât neuf. Un bon mât. Le lundi, après déjeuner, Leslie et Jimmy empruntèrent une hachette et se dirigèrent vers les bois, au-delà d'Arrow Point, à la recherche d'un arbre qui répondrait à leurs besoins. Après avoir erré dans les bois pendant près d'une heure, tout en examinant soigneusement les arbres, ils découvrirent un jeune sapin de trente pieds, droit comme un « I », et se mirent en devoir de l'abattre.

Le lendemain après-midi, après leurs corvées, Jimmy et Leslie renforcèrent l'emplanture du mât. Ils dépouillèrent le vieux mât de son unique poulie, de sa voile et de ses cordages, les grèèrent sur le nouveau mât, puis, lentement, avec précaution, ils le dressèrent. Enfin, ayant reculé de quelques pas, ils admirèrent leur travail.

*

Un peu plus tard, ayant traversé le terre-plein et contourné l'école, ils pénétrèrent dans un champ de maïs récemment mis en culture. En quelques minutes, ils parvinrent à un sentier défoncé qui conduisait à la seconde route neuve. Ils se trouvaient au milieu des bois, y cherchant des serpents à sonnettes dans le creux d'une ravine quand ils entendirent des chants rythmés et le choc régulier des pioches.

— Y a de nouveau des forçats dans le coin ? demanda Leslie.

— Faut croire. Pourtant, depuis plusieurs semaines, ils travaillaient de l'autre côté du terre-plein.

— C'est l'équipe de M. Whittaker ?

— Peut-être bien.

— On va voir.

Ils tournèrent à droite, longeant le fond de la ravine, les yeux aux aguets pour déceler le moindre mouvement dans la broussaille, prêtant l'oreille, à l'affût du *brr ! brr !* d'un crotale.

De sa place, à l'arrière du camion, Whittaker les vit arriver. Il suivit des yeux leur progression le long de la poudrière, et eut un grognement admiratif en remarquant avec quelle agilité ils se

faufilaient dans les bois. Il observait avec complaisance le mouvement vif de leur tête, leur regard attentif, guettant l'apparition d'un serpent à sonnettes, mais sans manifester d'inquiétude ni de crainte, contrairement à la plupart des gens, dans une région infestée de crotales. « On en fait des hommes, des vrais, à Brockton », songea Whittaker. Il était heureux de voir les garçons. Cela rompait la monotonie de la journée et remontait le moral des prisonniers. Un nouveau visage de temps à autre, c'était bon pour les hommes. Il salua en agitant le bras quand Leslie et Jimmy débouchèrent près dit trou, et après avoir craché un jet de jus de tabac, il leur adressa un sourire édenté :

— Salut, les gars !

— Salut, m'sieur Whittaker, dit Jimmy.

Leslie se contenta d'un signe de tête et détourna les yeux. Le gardien lui rappelait Bradley, dans une certaine mesure. Il n'aurait su dire en quoi, mais, pour lui, ils se ressemblaient beaucoup.

— Qu'est-ce que vous fabriquez par ici ? demanda Whittaker.

— On va à Shadyside, dit Jimmy en le regardant, les paupières mi-closes. Vous avez chopé des serpents à sonnettes ce matin ?

Whittaker sourit et frappa sur la ridelle du camion. Les deux garçons découvrirent trois peaux de serpents clouées sur le bois. L'une avait près de deux mètres, les autres étaient d'une taille plus ordinaire, mesurant un mètre vingt environ.

— Vingt dieux ! s'exclama Jimmy. Celui du milieu, c'est un sacré morceau !

— Ouais, répondit Whittaker. Il a même failli choper un de mes hommes. Il prenait le soleil, près d'une souche. Un des gars a voulu déplacer la souche qu'était dans le chemin, et ce vieux salaud n'a pas mis une seconde à s'enrouler sur lui-même. J'ai tout vu.

— Le forçat a été mordu ? demanda Jimmy, tout excité. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Non. Il a pas été mordu. Mais il a fait un bond et il s'est mis à gueuler comme un perdu. Quand j'y suis arrivé, Rudy – c'est le prévôt à l'eau – avait déjà fait le boulot. Il lui a coupé la tête, au serpent, avec une bêche, juste au moment où il allait mordre. Faut être drôlement fortiche pour faire plus vite qu'un crotales.

Leslie, pris malgré lui par l'histoire, inspecta l'équipe au travail, cherchant du regard le prévôt à l'eau, tueur de serpents. Il vit un homme accroupi à l'autre bout du fossé, près d'un vaste récipient galvanisé. L'homme aussi regardait Leslie par-dessus la tête des hommes dans le fossé. Leurs regards se croisèrent. Leslie vit deux yeux ronds et vides dans une figure maigre, brune, musclée. Ces yeux ne

communiquèrent aucun message, ne posèrent pas de questions. Il y eut cet échange de regards, un point, c'est tout. Leslie eut soudain honte de sa liberté. Sans la moindre raison, il se sentit irrité et son visage s'empourpra. Il tourna le dos à l'homme, lentement, ostensiblement, pour lui manifester son mépris. « Merde ! se dit-il, ce n'est jamais qu'un forçat ! » Il leva les yeux sur Whittaker.

— Faut être cinglé pour s'attaquer à un serpent comme çui-là, dit Leslie.

Il cherchait à rabaisser l'homme qui lui avait fait éprouver de la honte. « C't'espèce de salaud qui est tout content de lui ! »

— Ben, j'vois que tu t'y connais pas en crotales, fiston, reprit Whittaker en crachant de nouveau. C'est quand ils sont lovés qu'ils sont dangereux. Dès qu'ils sont déroulés, on les a facilement. Le truc, c'est de les exciter pour qu'ils attaquent pendant qu'on est encore assez loin pour être hors de danger. Et là, sans leur donner le temps de se lover de nouveau, faut leur sauter dessus et leur écrabouiller la tête. Rudy, là-bas, c'est le mec le plus vite que j'aie jamais vu. En tout cas il a été foutrement plus vite que l'serpent. Pasque j'l'ai vu balancer sa bêche au moment même que c'te vermine lançait la tête pour frapper. Il était là, penché comme un lutteur, la bêche levée à hauteur de la hanche, à fixer l'serpent dans les yeux. L'serpent a frappé, mais Rudy a abattu la bêche un poil avant. Vlan !... La tête a volé d'un côté et l'corps est r'tombé aux pieds de Rudy, et il s'trémoissait comme une danseuse. La tête coupée net, nom de Dieu ! J'te jure, on aurait dit que Rudy, il le provoquait, ce serpent. Ma parole, on aurait dit qu'il le provoquait à l'attaquer. Jamais rien vu d'pareil dans toute ma vie !

— Dieu tout-puissant ! murmura Jimmy, saisi d'admiration.

Leslie se retourna vers Rudy, toujours accroupi à côté de son seau. Leurs regards se rencontrèrent de nouveau.

— Probable qu'il s'prend pas pour une merde, maintenant, dit Leslie. Probable qu'il s'prend pour quelqu'un, maint'nant qu'il a tué un serpent comme ça.

— J'sais pas c'qu'il pense, dit Whittaker, mais j'sais qu'Doosy – çui qu'il a sauvé – il est rudement soulagé.

— A monter ! cria un homme dans le fossé.

— Allez, monte ! brailla Whittaker.

Leslie regardait les hommes dans le fossé. Un nègre escaladait péniblement le flanc de la tranchée, gêné par ses fers. Rudy se leva et se hâta vers lui. Il lui tendit une grande écuelle d'eau. L'homme but longuement, versa les dernières gouttes par terre, et dit quelque chose à Rudy. Ils ricanèrent. Le nègre se tourna vers Whittaker.

— A descendre !

— Allez, descends ! dit Whittaker.

L'homme redescendit lourdement au fond de la tranchée et reprit sa pioche. Il se cracha dans les mains, s'immobilisa, cherchant à rattraper le rythme des autres, leva la pioche très haut au-dessus de sa tête, et l'abattit sans effort apparent ; pourtant l'acier s'enfonça dans le sol jusqu'au manche. Deux forçats s'approchèrent vivement et se mirent à tirer sur la pioche, engagée dans un fouillis de racines ; ils finirent par la dégager.

— Je t'la lève ! hurla le piocheur de tête.

— Je t'la lève ! reprirent les hommes en chœur.

— Je t'l'enfonce !

— Je t'l'enfonce ! répétèrent-ils.

Les pioches pénétraient dans le sol en même temps, avec un choc sourd et régulier.

Rudy retourna au bout du fossé et s'accroupit, examinant les deux jeunes garçons d'un œil froid. Il y avait chez le plus grand quelque chose qui lui plaisait. Il aimait la façon dont il soutenait son regard. Rudy eut vite fait de juger Leslie : « Un malin, je parie. Pas bête. Rien qu'à sa manière de regarder Whittaker, je vois qu'il a déjà jaugé ce vieux Chapeau. Et en plus, il est têtue et fier, le petit salaud... » Rudy ne s'intéressait pas à Jimmy qui s'extasiait sur les peaux de serpents et prenait des poses à l'arrière du camion, tandis que Leslie restait en bas. « Il n'a peur de rien, non plus, songeait Rudy. Peut-être que Whittaker est en train de leur raconter que je suis un assassin, pour les épater... Alors, quel effet ça fait, les gars ? Voilà comment c'est fait, un meurtrier ! Qu'est-ce que vous en dites ? J'ai cogné sur un type si fort que je lui ai fracassé la mâchoire. Là-dessus, il attrape le tétanos, et il meurt de faim, les mâchoires paralysées ! Du coup, je suis son assassin. Mais il se trouve que ma victime était le fils d'un avocat rond et rose. Il est mort, et moi je suis au pénitencier pour la vie.

— A monter ! cria un homme dans le fossé.

Rudy s'approcha en vitesse.

— Allez, monte ! vociféra Whittaker.

Le forçat était à l'autre bout du fossé, près du camion. Jimmy était en train de raconter une histoire grivoise à Whittaker. Le gardien en rigolait déjà avant d'entendre la fin. Pendant que le forçat se désaltérait, Rudy leva la tête et aperçut Leslie qui le regardait. Rudy sourit.

Le sourire du forçat fit rougir Leslie. L'homme avait des dents fortes et blanches, ce qui le surprit. Il s'était attendu à des chicots pourris. Les dents fortes et blanches, ça ne collait pas avec sa conception de forçat. Il adressa un méchant regard à Rudy, qui

soulevait le seau d'eau, puis, délibérément, il cracha à terre, dans la direction du prévôt et lui tourna le dos. Le forçat acheva de boire et redescendit dans la tranchée. Rudy retourna à son poste, traînant la semelle. Il ne regardait plus Leslie. Il observait les hommes dans le fossé. Il avait réfléchi à la proposition de Doosy au sujet des vêtements et s'était presque décidé à lui faire part de son plan, mais maintenant, ce n'était plus nécessaire. Il savait où trouver des vêtements.

— A monter !

— Allez, monte !

Rudy se hâta, suivant le bord du fossé.

Leslie et Jimmy partirent quelques minutes plus tard, mais Leslie se retourna encore pour dévisager le forçat accroupi. Il remarqua la puissance de ses épaules, les poils épais et collés par la sueur qu'on entrevoyait dans l'entrebâillement de sa veste rayée. « Je me demande bien ce qu'il a fait », songea Leslie. Il repensa à l'incident du serpent et admit à regret que le forçat avait réalisé un exploit. Et même un exploit exceptionnel.

Sans quitter le couvert des bois, au retour, Jimmy et Leslie longèrent les champs et le terre-plein. La cloche du dîner se mit à tinter et Crispy accourut à leur rencontre jusqu'à la rivière. Il était tout rouge et il se mit à crier de loin :

— Les ! Jimmy ! On m'a adopté ! On m'a adopté ! (Il rejoignit Leslie, bondissant de joie.) On m'a adopté ! On m'a adopté !

— Minute, même, minute, dit Leslie. (Il saisit Crispy par le bras.) Comment ça se fait. Qui t'a adopté ?

— La dame d'Atlanta ! Chez qui je suis allé aux vacances de Pâques ! Celle qu'a eu un bébé et qu'a pas pu me reprendre !

— Ouais ?

— Eh bien ! ce salaud de bébé, il a claboté la semaine dernière, alors elle va m'adopter ! M. Ginn a reçu la lettre ce matin !

— Ça alors ! s'écria Leslie. Mon gars, c'est une chouette nouvelle, bon sang !

Jimmy sourit, assena une tape sur la nuque de Crispy.

— Sacré petit veinard !

Hors d'haleine, marchant à reculons pour leur faire face, Crispy leur raconta tous les détails.

— Elle a envoyé une lettre ce matin. Ou plutôt, la lettre est arrivée ce matin et puis elle a téléphoné à M. Ginn – depuis Atlanta – et elle a dit qu'elle venait me chercher et qu'elle ferait les démarches nécessaires pour m'adopter ! Et M. Ginn m'a dit aussi que si j'étais gentil, elle m'adopterait sûrement, cré nom de nom !

— Personne voudra t'adopter si tu jures comme ça, dit Jimmy.

— Oh ! merde, mon vieux, elle m'a pas encore, dit Crispy. J'vends pas la peau de l'ours avant qu'y soye tué. Tu t'appelles de Georgia Lemon ? Il est parti avec des gens dans le Nebraska, il y est resté presque deux mois, et puis on l'a renvoyé.

— Ils vont pas te renvoyer, dit Leslie. T'es mon bon petit Crispy.

CHAPITRE V

Mon Sauveu' va v'ni' me che'cher !

Mon Sauveu' va v'ni' me che'cher !

Je se'ai p'ête, Seigneu', quand

Mon Sauveu' viend'a me che'cher.

Philomena English chantait à pleine voix, la bouche grande ouverte, tout en allant et venant autour du petit poêle à bois ventru et en jetant du poisson enfariné dans la friture. Sur sa tête, elle portait, en turban, une manche de chemise déchirée. Son front saillait au-dessus de ses yeux ronds, aux blancs luisants, et la sueur brillait sur ses joues lisses, d'un noir brunâtre et sur son nez épaté aux narines ourlées. Sa robe de coton, usée par les lavages, tombait en ligne droite de ses épaules à ses genoux, et, sauf à la hauteur de la poitrine où l'on voyait se tendre l'étoffe, elle y était aussi à l'aise pour se mouvoir que sous une tente.

Philomena vivait seule, sur un arpent de terre, entre Brockton et Shadyside ; elle l'avait acheté de ses propres deniers, gagnés à faire des lessives pendant sept ans. Elle avait bâti elle-même sa cabane d'une seule pièce, en bois de pin. Méthodiquement, sans aucune aide, elle avait abattu les arbres, les avait fendus, jointoyés et mis en place, cimentant les interstices avec de la poix. Le toit n'était qu'un échiquier de morceaux de fer-blanc ramassés çà et là. L'unique fenêtre était fermée par des pointes solidement enfoncées, et en dehors de la porte, épaisse de dix centimètres et barrée, la nuit, par une poutre tout aussi massive, il n'y avait aucun système d'aération. Philomena n'avait fait appel qu'au maçon pour l'aider à achever sa résidence. Il lui avait bâti sa cheminée, moyennant vingt dollars par jour, et le repas de midi. Elle gâchait elle-même le ciment et lui passait les pierres pour éviter de payer l'apprenti. Et pendant tout ce temps-là, elle n'avait pas arrêté de chanter.

Si Philomena avait accompli cet exploit, c'est parce qu'elle avait été touchée par la grâce. A l'âge de vingt ans, après avoir mené une vie turbulente, elle avait fait la connaissance d'un évangéliste à l'éloquence enflammée. Alors, elle s'était agenouillée dans la sciure de bois, et elle avait été sauvée.

Philomena n'aurait su expliquer le rapport entre son salut et la possession de sa propre maison et d'un arpent de terre. Mais son expérience avec l'évangéliste sauveur d'âmes l'avait exaltée. Elle voulait accomplir quelque chose de constructif.

Seulement Philomena avait eu des rechutes. Ses soucis de propriétaire l'absorbaient de plus en plus et elle ne fréquentait plus aussi assidûment l'église. Pour compenser, elle y passait toute la journée du dimanche, emportant dans ce but son déjeuner dans un panier. Puis les visites dominicales s'étaient espacées et finalement elle cessa d'y aller. Le bruit courut alors que Philomena était non seulement retombée dans le péché, mais qu'elle s'était mise à boire. C'était exact. Vivant seule, sans mari (elle avait refusé de nombreuses demandes, persuadée qu'on voulait l'épouser pour son argent), Philomena avait fabriqué un petit alambic et s'était mise à distiller de la pure rosée de Georgie. Elle commença à prendre une cuite par semaine, puis deux, puis trois, et parfois davantage. Et chaque fois, le lendemain matin, elle dégringolait de son matelas de coton avec un mal de tête épouvantable, pour jurer en chantant que c'était la dernière fois. Mais ça recommençait toujours. On la voyait pêcher au pont de Shadyside, avec un bocal plein d'alcool bien limpide, discrètement enveloppé de papier brun, ne s'occupant que de ses propres affaires, chantonnant, et attrapant plus de poisson que n'importe qui.

Personne ne savait au juste quand Philomena avait commencé à recevoir des « visites » clandestines, mais la rumeur s'en était vite répandue dans Brockton.

Philomena avait ses idées. Philomena faisait un choix. Philomena était discrète. Elle ne parlait jamais de ses aventures, et si par hasard un des garçons de l'orphelinat lui paraissait trop jeune, elle l'envoyait promener, refusant son boisseau de maïs. Et chose étrange, les enfants ne lui en voulaient pas, mais l'admiraient unanimement. Sa personnalité était chaleureuse. Souvent, sans autre intention que de lui faire une visite amicale, les garçons lui apportaient un panier de poisson, un bidon de cinq gallons de pétrole pour ses lampes, un sac gonflé d'huîtres, de maïs ou de toute autre céréale de saison. Ils s'asseyaient en cercle pour bavarder, pendant qu'elle leur faisait frire le poisson ou griller les huîtres. Il riaient, chantaient et plaisantaient dans la pénombre fluide d'un bleu-noir, faisant passer les huîtres brûlantes de main en main, pour les refroidir avant de les ouvrir et de déguster la chair délicieuse, à demi séchée.

Lors de ces visites, Philomena ne permettait à aucun d'eux de prendre des libertés. Si un jeune garçon se montrait insistant, elle le jetait dehors, avec des paroles courroucées, et le garçon se sauvait comme un enfant puni. Dans sa vie stérile, emplie de solitude et de

peurs obsédantes, déchirée et torturée par la violence de ses désirs et par son ardeur spontanée, Philomena se sentait très proche de ces garçons qui n'avaient pas eu de mère. Elle leur donnait des conseils, elle priait pour eux, elle écoutait leurs doléances, elle les nourrissait et buvait en leur compagnie. Et elle couchait avec eux, sans scrupules de conscience, pour leur faire connaître l'univers sexuel ; elle était si affranchie, si passionnée et généreuse que les garçons qui l'avaient connue n'étaient plus capables de s'adapter aux exigences des femmes froides et refoulées qu'il leur serait donné de rencontrer.

Leslie perçut la faible lueur de la lampe à pétrole par les fissures et dans l'encadrement de la porte. Il poussa un soupir de soulagement. Il avait craint de ne pas la trouver chez elle, car elle allait souvent à la pêche, les nuits d'été, par la route de Skiterhill, où l'ancienne voie de l'île de l'Espérance traversait la deuxième route neuve. Il traversa sans bruit la clairière et s'arrêta devant la porte, prêtant l'oreille aux bruits de la maison. Philomena faisait la cuisine. Du poisson frit. Leslie frappa légèrement :

— Philomena ?

— Qui est là ? demanda Philomena à travers la porte.

— Un de l'orphelinat, dit Leslie.

— De l'o'phelinat ? Qu'est-ce tu fab'iques pa' ici à c't'heu'e de la nuit ?

— Ouvre-moi, fit Leslie.

— J'ouv' pas ma po'te pou' pe'sonne ce soi'. Va-t'en. Philomena n'a pas l'temps pou' toi ce soi'.

Leslie poussa un juron étouffé.

— Allons, Philomena, ouvre !

La voix chaude et douce, un peu plus forte, lui parvint à travers le battant :

— J'te dis, j'veux pas d'compagnie c'soi'. Tu fe'ais mieux d'pa'ti', pasque moi, j'ouv' pas ma po'te !

Leslie hésita. Il aurait voulu hausser les épaules et s'en aller, mais il ne pouvait pas. L'odeur du poisson frit lui parvenait et il se rendit soudain compte qu'il avait faim, une faim dévorante.

Il fit une nouvelle tentative :

— Si c'est du poisson qu'tu fais frire, Philomena, moi j'ai du maïs tout frais. Ça va bien ensemble.

Il attendit, contracté. Il entendit les pas traînants de Philomena qui se rapprochaient.

— T'es toujou' là ? demanda-t-elle.

Elle éclata d'un rire profond et mélodieux qui franchit le toit pour se perdre dans le murmure des pins.

— T'as 'udement envie de la voi', Philomena, hein, mon ga's ?

Elle s'était arrêtée devant le seuil. Il attendit qu'elle tire la barre, mais elle n'en fit rien.

— Qui c'est qu'est là ? Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

— Leslie.

— Oh ! Les ! Pou'quoi qu'tu l'as pas dit tout d'suite, m'ami ?

La barre glissa et Leslie entra, clignant des paupières sous la lumière crue de la lampe sans abat-jour. Philomena maintenait la porte d'une main, et de l'autre elle brandissait un couteau long et acéré. Elle avait les deux mains couvertes de farine. Leslie posa son paquet de maïs sur le plancher près de la petite table couverte de toile cirée et s'assit, épuisé.

Philomena referma la porte, remit la barre en place et retourna piquer le poisson du bout de son couteau. Elle en souleva un morceau et le mit à égoutter sur une feuille de papier brun. Puis elle lança un bref coup d'œil à Leslie.

— T'as faim ?

— Ouais, fit Leslie en se forçant à bouger. Tu veux que j'prépare du maïs ?

— J'en veux pas, mais tu peux t'en fai'e cui'e, si tu veux.

Elle laissa tomber un morceau de poisson enfariné dans la friture grésillante. Comme Leslie ne bougeait pas, Philomena se retourna et le regarda de nouveau :

— T'en veux pas, du maïs ?

— J'crois pas. (Il faisait très chaud dans la pièce et il transpirait.) Si on ouvrait un tout petit peu la porte, Philomena ? Il fait chaud, chez toi.

— Pas ce soi', mon chou. Ce soi', moi, j'ai envie d'êt' bouclée dans ma maison comme dans une boîte.

— T'as peur ?

Elle éclata de rire.

— J'ai peu' de 'ien que du Jug'ment de'nier.

— Alors pourquoi t'ouvres pas la porte ?

Leslie se pencha, dénoua les manches de la chemise qui lui avait tenu lieu de sac, et fit glisser le maïs sur le plancher près du coffre à bois. Il s'épongea la figure. Philomena l'observait avec attention.

— Qu'est-ce que t'es v'nu che'cher ici, Leslie, m'ami ? demanda-t-elle soudain d'une voix doucement accusatrice.

Leslie rougit et sourit sottement.

— Qu'est-ce que tu crois ?

Philomena se remit à piquer le poisson. Elle pencha la tête de côté

pour l'examiner, l'œil en coin.

— J'sais pas, moi. P'têt' bien qu' t'as senti l'poisson de la vieille Philomena en passant su' la 'oute ?

Leslie allongea les jambes sans rien dire. Il la regardait se mouvoir sous sa robe informe, et distinguait la silhouette sombre, souple et musclée, quand elle passait entre lui et la lampe. Il désirait effectivement Philomena quand il s'était mis en route, mais à présent il n'en avait plus envie. Quand il s'en rendit compte, il voulut partir. Il avait honte.

Philomena s'approcha avec huit morceaux de poisson, dorés, chauds, croustillants, et les posa devant lui.

— Vas-y, mange, dit-elle.

Penchés sur la table, voraces, ils mangèrent du poisson brûlant et du pain de seigle, mordirent dans des poivrons qui leur tiraient des larmes, et arrosèrent le tout de grands gobelets d'eau froide. Ils mangeaient avec leurs doigts, disposant les arêtes en petits tas ordonnés, plantant les tiges de poivrons au bord de la table, comme des soldats de plomb. La sueur coulait en petits ruisseaux dans le dos et sur le ventre de Leslie, mais Philomena ne semblait nullement affectée par l'atmosphère étouffante de la pièce. Ils avaient mangé quatre morceaux de poisson chacun et tout le pain. Enfin Philomena se pencha en avant, et de son long index couleur chocolat, se mit à compter lentement les tiges de poivrons, plantées dans la fissure de la table, à côté de Leslie.

— Dix-sept, dix-huit, *dix-neuf* ! Bon sang, Les, tu les aimes p'esque autant que moi, les poiv'ons ! fit-elle avec un large sourire.

Leslie sourit en retour et s'essuya le front, les lèvres et les doigts à sa chemise. Philomena ramassa les arêtes, balaya les miettes de pain et les tiges de poivrons dans le papier brun, dont elle fit une boule. Elle la jeta au hasard dans un coin et s'installa plus confortablement. Leslie avait roulé deux cigarettes ; il lui en offrit une.

— J'vais plutôt fumer une pipe, Les. Et p'is, j'vais fai'e chauffer le pot. Du café, c'est p'têt' juste c'qu'y nous faut ap'ès tout c'poisson et c'pain. Et j'cois que j'vais m'off'i' une p'tit' tasse d'au' chose, aussi.

— Pourquoi que tu vis toute seule ? lui demanda Leslie quand elle revint s'asseoir. Tu ne te marieras jamais ?

— J'ai pas enco' t'ouvé l'homme qui m'au'a. Tous les hommes, y sont bons qu'à une chose. Faut qu'on me mé'ite. J'vais pas m'donner à un homme, comme ça, pou' l'plaisi'. Pasque l'homme, alo' y s'imaginer qu'y va jouer au g'and pat'on.

— Mais combien de temps comptes-tu vivre seule ici ? Tu n'as jamais envie d'aller en ville ?

— J'ai mes amis. Jésus, c'est mon ami. Jésus, il a déjà sauvé mon âme une fois, Les, c'est v'ai. Y m'a sauvée et j'ai 'echuté. 'echuté ! Un de ces jou', j'veais inte'di' mon lit à tous ces p'tits ga'çons blancs à cul maig', j'veais pus boi'e, j'veais pus 'echuter et j'veais p'end'e le ch'min d' gloi'e ! Amen !

Elle se leva lourdement, se comprima les seins des deux mains et se mit à gémir. Elle se balançait lentement d'avant en arrière, les yeux clos, la tête renversée, son front noir creusé d'un sillon, puis elle chanta. Elle tira sur le col de sa robe comme s'il la comprimait, déchirant le vêtement jusqu'à la taille, dévoilant son ventre brun et lisse. Leslie avala sa salive et resta fasciné à la vue des deux globes superbes de ses seins.

Elle chanta. En un contralto puissant et naturel, qui montait des profondeurs de son corps jusqu'à sa gorge, elle implorait Dieu de donner la paix à son âme tourmentée, de pardonner tous ses péchés.

Leslie se glissa par la porte. Il franchit rapidement la clairière et se planta au milieu de la route, tourné vers la cabane, où Philomena chantait toujours. Il écouta un moment, puis il se mit soudain en marche, d'un pas régulier. Il l'entendait encore quand il prit le raccourci par le sous-bois qui conduisait derrière la maison de M. Ginn. Il s'élança à travers la futaie, l'œil farouche, bondissant, les bras en mouvement.

Il ne pensait plus du tout aux serpents à sonnettes. Sans s'en rendre compte, il savourait le parfum, l'exaltation rare de sa première expérience spirituelle.

CHAPITRE VI

Rudy avait dressé son plan.

Les détails n'étaient pas encore au point, mais la ligne générale était adoptée. Il tourna distraitemment la page du livre posé sur sa poitrine, sans comprendre ce qu'il lisait, car il s'interrogeait encore, ne sachant s'il devait mettre Doosy au courant, ou non.

La partie de poker s'acheva, de l'autre côté de la chambrée. Big Mo avait encore gagné. Cela faisait quatre nuits de suite qu'il gagnait, et qu'il gagnait gros, aussi riait-il à gorge déployée, en se vantant de son adresse aux cartes. Les autres, les perdants, se préparaient en silence à se coucher, lorgnant de temps à autre Big Mo, puis s'entre-regardant. Brusquement quelque chose avait changé dans la chambrée. Une étrange tension s'établissait. Rudy le sentit immédiatement. Une bagarre se préparait.

Sur la couchette voisine, Doosy dormait paisiblement. Mais, à travers son sommeil, il perçut la tension de la salle, ouvrit les yeux, se leva et s'en alla nu-pieds à la salle de douches. Rudy laissa passer quelques minutes, puis il enfouit son livre sous son matelas, prit son tabac, et le suivit. Déjà plusieurs détenus prenaient d'inutiles douches, ou s'installaient sur le ciment délavé. Quand on était sous la douche, on ne pouvait rien voir. On ne pouvait pas raconter à Plug ce qu'il s'était passé, ni lui dire qui avait frappé le premier.

Rudy s'assit près de Doosy.

— Big Mo va se faire arranger par Martin et sa bande ?

— A cause des ca'tes. Il a t'iché.

— Ils veulent le supprimer ?

— Je c'ois. S'ils le tuent pas, y se'a si abîmé qu'il p'éfê'e'a êt' mo'.
Il a gagné beaucoup d'a'gent

— p'esque qua'ante dolla's.

Rudy eut un frisson. Trois ans plus tôt, il aurait couru avertir la victime désignée, sans tenir compte de ses fautes. Ou il aurait alerté les gardiens. Maintenant, il s'en fichait. Il ne pouvait pas se permettre de savoir ou de voir quoi que ce soit. Il était prévôt et il fallait qu'il garde sa charge.

D'autres hommes se glissèrent dans les douches, en échangeant des

regards inquiets, et s'assirent par terre. Ils parlaient tous à voix basse. Chaque fois que la porte s'ouvrait, les conversations cessaient et les yeux se portaient sur le nouveau venu ; un soupir collectif de soulagement s'échappait, quand ils constataient que ce n'était qu'un forçat de plus. L'homme une fois installé, les conversations reprenaient.

Profitant du brouhaha, Rudy pensa qu'il pouvait parler à Doosy sans risques.

— Je vais faire le mur, Doosy.

Doosy ne broncha pas.

— J'suis b'en content d'l'app'end'e, Rudy. J'en ai ma'e d'attend'. T'as un plan d'évasion ?

— Reste encore quelques détails à régler, mais l'idée générale est là.

— Pa' où qu'tu veux passer ?

— Par l'orphelinat, jusqu'aux marais. Je trouve un bateau, un bon, et j' prends la mer.

— Dieu tout-puissant ! Mais c'est pas un plan, mon ga's. Tu t'fais 'epé'er su' l'océan dans un bateau, et alo' où tu vas ?

— Je n'ai pas l'intention de me faire repérer.

— Comment qu't'empêche'ras le bateau de police de te voi', en plein milieu de l'eau ? Y a pas d'a'b's pou' t'cacher, là-bas.

— Je resterai planqué jusqu'à la fin de la battue, jusqu'à ce qu'on ait rentré les chiens.

— Où ?

— Dans le marécage.

— Qu'est-ce que tu manges'as ?

— J'en sais rien encore. Je boufferai pas, s'il le faut. J'y penserai plus tard. Mais c'est comme ça que je m'en irai.

Doosy laissa pendre la tête très bas, presque entre ses genoux.

— T'es un blanc intelligent, Rudy. Si tu dis qu'la meilleu' manié' c'est en bateau sur la me', j'veux bien te c'roi'. T'emmènes le vieux Doosy avec toi ?

Rudy hésita.

— J'sais pas, Doosy. Tout seul, je peux rester longtemps dans le marais. Un homme tout seul risque moins.

— Faut v'aiment que j' pa'te, Rudy. J'ai jamais d'mandé à pa'ti' avec d'aut' avant. Mais j'sais que tu vas 'éussi'. Je le sais et j'veux pa'ti'.

— Ça prendra du temps, Doosy. Des semaines, des mois peut-être. Je n'en sais rien.

— J'ai l'temps. J'ai tout l'temps.

La porte s'ouvrit et Big Mo entra dans la salle de douches. Les murmures s'éteignirent. Un silence mortel s'établit, la pièce se chargea d'électricité.

Mo sourit et jeta un coup d'œil circulaire.

— Qu'est-ce qu'y a ? C't'une veillée mo'tuai'e ?

Personne ne répondit et le sourire du grand noir s'effaça. Ses traits lourds se figèrent et son regard s'embruma :

— Y s'passe quèque chose ici.

Personne ne dit mot, pas un regard ne se leva sur lui. Alors, ce sens mystérieux et primitif qui guidait son être l'avertit. Ses mouvements devinrent lents, menaçants. Rudy se demanda si Martin et les autres étaient très avisés en s'attaquant au géant.

Mo s'approcha du robinet qui coulait et s'abreuva longuement, puis il se redressa et examina de nouveau les hommes. Il s'en prit à Doosy :

— Qu'est-ce qu'tu fiches ici, Doosy ?

Doosy leva la tête et laissa un soupçon de sourire errer sur ses lèvres :

— J'fais 'ien, Mo. J'm'suis assis là, un moment.

— Tu mens ! T'es pas ici pou 'ien ! Qu'est-ce tu fiches ici ?

— J'te dis, j'm'suis assis là un moment.

Big Mo retrouva sa superbe. Il arracha sa veste de ses épaules et la jeta parmi les hommes, enfla la poitrine, puis exhala l'air longuement.

— Eh bien, 'este là ! Me'de alo' ! Vous avez tous peu' qu'il a'ive quèque chose à Big Mo ? Y va 'ien m'a'iver du tout ! Pou'ait p't'êt ben a'iver quèque chose à quèques blancs, mais à moi, y va 'ien m'a'iver du tout ! (Il s'en alla vers la porte avec la grâce d'une panthère et franchit le seuil d'un pas assuré, plein de défi.) J'vais do'mi.

Il referma la porte.

Rudy entendit le bruit écoeurant du métal frappant une masse de chair et d'os, il entendit le cri de Mo. Les dents serrées, il s'efforçait de ne penser qu'à son plan d'évasion, de fermer ses oreilles aux cris qui s'élevaient dans la chambrée. Quelque chose de lourd et de dur vint heurter la porte des douches avec une violence terrifiante. Le bois de la porte fut ébranlé, mais elle tint bon. Tous les yeux, fixes, angoissés, affolés, restaient braqués sur le panneau. Alors Rudy entendit un bruit différent. Dehors, dans la cour, des sifflets retentirent, des pas martelèrent le sol. Le jeune Billy poussa un cri aigu. La barre de la porte d'entrée tomba au moment même où le tumulte cessait dans la chambrée. Et la voix dure de Plug couvrit tous les autres bruits, même le lourd piétinement des gardiens.

La porte des douches s'ouvrit brusquement et Plug apparut, fusil en main, le 45 à la ceinture. Il balaya la pièce et les hommes de son regard glacé, alerte, méfiant. Il avait les cheveux en broussaille et Rudy songea qu'il devait faire sa sieste après le dîner, quand l'alerte avait sonné. Young Billy se tenait derrière lui, tout souriant :

— Alignement !

Les hommes se levèrent vivement, se tournèrent face au mur et s'alignèrent, les bras croisés sur la tête. Plug braquait toujours son fusil ; Young Billy s'avança et les fouilla rapidement. Il ne trouva rien.

— Y z'ont rien sur eux, annonça-t-il à Plug.

Il ramassa son propre fusil et prit place à côté du patron.

— C'est bon, demi-tour, commanda Plug.

Rudy regarda par la porte ouverte et vit Whittaker qui couvrait de son fusil quatre forçats qui emportaient un corps enveloppé d'une couverture. A les voir peiner, Rudy devina que c'était Big Mo. Il y avait du sang dans toute la chambrée, mais pas trace de Martin ou des autres.

— Ainsi vous saviez tous qu'il se préparait quelque chose et vous vous êtes tous dégonflés, hein ? aboya Plug.

Silence, Young Billy souriait.

— Bon. J'peux pas dire que j'vous le reproche. Les hommes qui ont participé à la bagarre vont écoper dur.

Il s'interrompit pour examiner chaque visage tour à tour, d'un œil scrutateur. Pas un regard ne croisa le sien. Il était dangereux d'exprimer un sentiment quelconque, à ce moment-là. Plug inspecta les hommes, sans dire un mot, pendant une bonne minute. Puis il tourna lentement la tête et dit à Young Billy, d'une voix douce et trompeusement détachée :

— Va falloir qu'on trouve un chanteur bougnoule pour remplacer Big Mo, Billy, mon gars.

— Hé oui, fit Billy.

— Et c'est pas un de ces dégonflés qui profitera de ce qu'il a plus de fers aux pieds pour faire le mariolle, hein ?

— Plus souvent ! (Billy ricanait toujours.) Pas d'danger m'sieur.

— Vous avez un candidat à me proposer ?

— Vous les connaissez tous mieux que moi, monsieur Plug. J'pense que c'est à vous de choisir.

— Vous avez raison, Billy. Je les connais. Et j'ai davantage d'estime pour Martin et ses potes qui se sont attaqués à Big Mo, que pour ce tas de flubards qui se débinent dans les douches.

Young Billy sourit de plus belle.

Les yeux de Plug glissèrent sur Rudy, puis s'immobilisèrent.

— Doosy, ça fait combien de temps que vous êtes à la chaîne ?

— Ça fait t'ente-t'ois ans c'mois-ci, m'sieur Plug. Oui, m'sieur, tout juste.

— Vous n'avez jamais essayé de vous évader ?

— Oh, non, m'sieur ! Jamais j'ai fait une bêtise comme ça. Jamais, non, m'sieur.

— Pas de mensonges, bougnoule !

La voix de Plug avait une intonation meurtrière. On avait déjà défié son autorité une fois, ce soir. Il allait être obligé de faire son rapport sur ce meurtre et, du coup, son petit univers privé serait envahi par des enquêteurs prétentieux, des universitaires à la noix, venus de Savannah, et peut-être même d'Atlanta.

— M'sieur Plug, devant l'bon Dieu qui me voit, j'ai jamais dit d'mensonge à un blanc de toute ma vie ! Non, m'sieur. C'est la vérité !

— Vous avez tué un blanc autrefois. Un représentant de la Loi. Et celui qu'a tué, il n'a pas de mal à mentir.

— J'ai app'is ma leçon, m'sieur Plug. J'ai app'is, oui, m'sieur. Y a pas d'doute, j'ai app'is ce qu'ils veulent, les blancs avec leurs fusils. Oui, m'sieur. Y veulent qu'on s'fasse bien comp'end'. Et quand vous causez, m'sieur Plug, vous vous faites bien comp'end'. Le vieux Doosy, il voit clai', m'sieur.

— Espèce de sale nègre, tâchez moyen que tout soit clair !

— Oui, m'sieur ! Ce s'a clai'. Tout c'qu'y a d'clai'.

Plug avait fini son numéro.

— Bon. Vous vous présenterez à M. Whittaker demain matin, comme chanteur.

Doosy osa sourire en inclinant la tête.

— Oui, m'sieur, m'sieur Plug. Me'ci, m'sieur. Dieu vous bénisse, m'sieur. Dieu vous bénisse !

— Billy, mon garçon, envoyez-moi ces dégonflés dans la chambre avec des serpillières et de la flotte, qu'ils nettoient le plancher et ramassent la cervelle à Big Mo.

Il fit demi-tour et sortit.

Young Billy dirigea les hommes vers le placard aux ustensiles ; et tout le monde se mit à parler. C'était fini. Ils avaient échappé au danger. Rudy était penché sur le placard sombre, d'où il sortait des chiffons et des seaux quand Doosy vint s'accroupir près de lui pour l'aider. Le vieux forçat sourit et murmura :

— J'ai l'imp'ession qu'on a tiré le g'os lot, hein, Rudy ?

— Je l'crois, Doosy.

— Si l'vieux Plug savait c'qu'y vient d'fai'e, y tombe'ait 'aide mo't et y se 'etou'ne'ait quat' fois dans sa tombe.

Rudy sourit.

*

En ce même instant, Terence Plough ne songeait nullement à mourir. Il arpentait lentement le terrain d'exercice devant la grille et le sentier bordé d'azalées qui menait à sa maison. La nuit tombait déjà quand il monta les six marches du perron et ouvrit la porte treillissée de la véranda. Le prévôt de maison avait disposé une carafe de thé glacé sur la table près du divan, mais il n'y avait pas de verre. Plug hurla pour appeler le prévôt et le tança quand il arriva en courant, présentant le verre oublié, avec forces courbettes et l'air terrifié.

De nouveau Plug se trouva seul, écoutant le chant du vent dans les chênes et dans les pins. Il y avait quatre ans qu'il était seul, quatre ans qu'Agnès était morte. Huit ans que Terry était tombé sous les balles allemandes à la bataille de Bastogne. Sur la table, devant lui, dans un cadre médiocre, il y avait la photo d'une femme empâtée, approchant de la cinquantaine, qui souriait de ses dents fausses, et celle d'un garçon aux yeux tristes, au menton faible, souriant lui aussi. La dédicace, tracée d'une grande écriture puérile disait : *Au type le plus formidable au monde, son fils affectueux, Terry.*

Terence but une gorgée de thé glacé, tout en pensant à sa femme. Son visage avait toujours exprimé la même ardeur et le même affolement quand l'alerte sonnait dans le camp. Elle s'agenouillait, à la lumière de la lampe, et lui lançait une botte pendant qu'il lançait l'autre. Sur la véranda, elle l'embrassait et lui soufflait dans l'oreille : « Dieu te protège, Terence », et il pressait contre lui son corps tendre, puis il partait en courant vers le camp, armé de son fusil et de son pistolet. Il s'habillait toujours de pied en cap quand sonnait l'alerte. On ne savait jamais si une chasse à l'homme à travers bois n'allait pas être organisée, ni combien de temps elle durerait.

La nuit était profonde maintenant, au-delà de la véranda. Il entendait la vibration des moustiques contre la toile métallique, et le cantique que chantaient les nègres dans la chambrée n° 2.

Son fils lui manquait. Il se rappelait les hurlements de peur que poussait l'enfant quand l'alerte sonnait, ses cris qui déchiraient la nuit. (Cela se passait toujours de nuit.) Plus tard, Terry adolescent accompagnait son père dans ses équipées, tout excité, nerveux, fonçant derrière les chiens. Plough évoqua avec nostalgie les retours à la maison après la poursuite, une fois l'affaire réglée, soit que le forçat ait été tué, soit qu'on l'ait traîné, fou de frayeur, dans le cachot. Agnès les attendait dans la cuisine, avec deux pots de thé glacé et d'épais

sandwiches. Elle ne le quittait pas des yeux, tandis qu'il ôtait sa chemise et, nu jusqu'à la ceinture, se lavait à la pompe, tout en lui racontant les péripéties de la poursuite. Elle le bombardait de questions en claquant de la langue et en répétant sans cesse : « Oh, Terence ! Oh, Seigneur ! » mais ne l'interrompait jamais.

Pourquoi n'avait-il pas démissionné après la mort de son fils ? Ou après la mort d'Agnès ? Il en avait eu envie, et avait même écrit une lettre de démission guindée et maladroite, mais n'avait jamais trouvé le courage de la poster. Pourquoi ? se demandait-il. Mais il avait une réponse toute prête. Terence Plough était un meneur d'hommes. Un chef né.

Pas une évasion n'avait réussi depuis que Terence Plough avait été nommé directeur du camp. Il y avait là de quoi être fier. Et les autres directeurs de pénitenciers ne pouvaient pas en dire autant. On le connaissait bien à Atlanta. On se tapait sur la cuisse en disant que le vieux Plug, c'était le plus fort de tous.

*

Le chanteur avait un rôle important. C'était l'homme du rythme, la pioche d'attaque qui donnait la cadence aux travailleurs dans le fossé. Et quand il savait donner à ses mélopées une saveur d'actualité, c'était mieux encore. Les hommes en sueur, au fond du fossé, reprenaient alors la strophe tout naturellement. Et Doosy était un maître du genre :

Vieux Mo, c'était un vilain g'and nèg' ! Vlan !

Vilain g'and nèg' ! Vlan !

Vieux Mo, c'était un vilain g'and nèg' ! Vlan !

Ma'tin l'blanc lui a fai' c'acher son foie ! Vlan !

Lui fai' c'acher sa vie, ses t'ïpes et son foie ! Vlan !

L'histoire se développait sans fin, ponctuée par les répons. Histoires de gloire, de bonheur, de honte, tragiques, libératrices, humoristiques.

Doosy était heureux. Avec un humour subtil, en accord avec l'humeur des hommes, il passait d'une histoire à une autre, contes heureux pour le matin, récits tragiques, longs et détaillés par les chauds après-midi. On lui réclamait souvent les classiques favoris. Les récits bibliques étaient très appréciés, David et Goliath, la sagesse de Salomon, Jonas et la baleine.

Les hommes travaillaient bien avec Doosy. Il connaissait toutes les histoires et tous les cantiques, après avoir passé tant d'années dans le fossé. Whittaker avait immédiatement remarqué la différence de

rendement.

De son côté, Rudy aimait bien les chansons de Doosy. Il était heureux qu'on ait enfin sorti le vieux prisonnier de la tranchée. Cela rendrait l'évasion plus facile. Rudy avait longtemps hésité à communiquer à Doosy ses plans. Et ceci pour deux raisons. D'abord il avait l'intention de tenter sa chance juste avant la fin du travail, alors que ses camarades étaient encore dans le fossé, de façon à profiter de la nuit tombante. Il fallait donc agir vite. Avec des fers aux pieds, Doosy n'aurait jamais pu le suivre. De plus, Rudy avait réfléchi au fait qu'un blanc voyageant avec un vieux nègre serait vite repéré. Mais à présent Doosy n'avait plus de fers aux pieds. Rudy avait donc décidé de le faire participer à l'évasion proprement dite. Ensuite, chacun se débrouillerait pour soi. Doosy lui serait utile au début, pour distraire l'attention de Whittaker. Rudy aimait Doosy autant qu'il était capable d'aimer quelqu'un, mais il n'allait pas compromettre ses chances, en aidant Doosy au-delà de la limite qu'il s'était fixée.

*

L'après-midi du jeudi tirait à sa fin. Philomena rentrait de la rivière Shadyside avec trois poissons-chats pour son souper quand elle entendit la voix profonde de Doosy et les répons des hommes du fossé. Elle s'arrêta au milieu de la route pour écouter, tout en répétant les couplets qu'elle connaissait.

Puis, sans réfléchir, elle pénétra dans le bois et se dirigea vers les hommes. Elle était complètement saoule.

Whittaker aperçut sa silhouette à travers les arbres et se redressa, relevant son fusil. Doosy était en train de terminer une courte plainte où il était question d'un homme qui avait volé le tronc des pauvres à l'église, damnant ainsi son âme. Philomena, encore cachée par les arbres, acheva le refrain.

Elle adressa un signe au gardien, puis, sur un geste de lui, s'avança prudemment vers le fossé, sans le quitter du regard et sans cesser de chanter. Les hommes s'arrêtèrent de travailler et tendirent le cou pour voir par-dessus le bord du fossé. En l'apercevant, leurs visages s'éclairèrent et ils se remirent à piocher, entonnant tous le refrain, et laissant à Philomena le soin de chanter le couplet. Attirée vers le fossé presque contre sa volonté, Philomena enchaîna sur une seconde chanson, puis sur une troisième. Assise sur une souche, elle rejetait la tête en arrière, laissant couler sa voix, pure et claire.

Leslie avait oublié les forçats depuis sa première visite à la tranchée, mais, en traversant le terre-plein, il entendit les chœurs. Il rapportait à son propriétaire un pot de peinture qu'il avait emprunté pour retoucher les bordés, mais surpris par le chant, il s'arrêta,

l'oreille tendue. C'était Philomena qui chantait avec les forçats !

Il déposa hâtivement le seau derrière la maison de M. Ginn et s'enfonça dans les bois. La musique l'emplit d'une étrange exaltation, aussi se mit-il à courir dans le sentier.

En approchant, les sons lui parvenaient plus clairement et il distinguait plusieurs voix – les basses qui roulaient comme des cornes de brume, des ténors qui fusaient en plaintes déchirantes, et le puissant contralto de Philomena soutenu par le bourdonnement sourd et régulier des hommes.

Ce soir-là, avant de s'endormir, il pensa aux forçats.

Et le lendemain, il retourna au bord du fossé, après avoir semé Jimmy.

Quand arriva le camion qui apportait aux forçats leur repas de midi, Leslie se leva et se fraya un chemin dans la broussaille jusqu'à la tranchée. Par groupes de deux ou trois, les hommes étaient étendus par terre, en train de manger du riz, des haricots et du pain de maïs dans des écuelles de fer. D'autres forçats faisaient la queue pour le café à l'arrière du camion, où Whittaker, le fusil sur l'épaule, mangeait d'une seule main.

Dès que Leslie fut sorti dans la clairière, il s'immobilisa pour laisser à Whittaker le temps de le reconnaître, puis il s'avança, en lui faisant signe. Whittaker était en conversation avec le chauffeur et Leslie ne voulait pas le déranger. Il allait s'en aller quand il aperçut le prévôt à l'eau, en compagnie du chanteur, à l'ombre d'un chêne. Il hésita. Il se rappelait l'incident du serpent, mais surtout il revoyait ce regard sans expression fixé sur lui. Il avait envie de parler au forçat, mais il lui répugnait de faire le premier pas.

Rudy leva les yeux de son assiette et une fois de plus leurs regards se croisèrent. Celui du prévôt était froid, vide, décourageant, aussi Leslie voulut-il s'éloigner. C'est alors que Rudy lui sourit. Son visage se décontracta, ses yeux s'adoucirent. Il avança légèrement la tête vers Leslie, qui sourit à son tour et s'approcha lentement des deux hommes.

— Salut. C'était chouette, quand vous avez chanté. J'ai entendu ça depuis la Maison. C'était vraiment épatant.

— Me'ci, p'tit ga' blanc, dit Doosy. Pas d'dout', c'est une v'aie cho'ale qu'on a eue avec c'te belle femme du bout de la 'oute.

Rudy sourit et se poussa un peu pour laisser de la place à Leslie. Du coin de l'œil, il remarqua que Whittaker les surveillait.

Leslie s'accroupit.

— Elle s'appelle Philomena English. C'est une de mes amies.

— Ell' chante qu'on di'ait une 'iviè'e p'ofonde. (Doosy sourit.) Comment qu'tu t'appelles ?

— Leslie.

— C'est un beau nom. Moi, c'est Doosy. Et lui, c'g'and mo'ceau d'viande blanche, c'est Rudy.

Rudy sourit.

— Salut, Les. J't'ai déjà vu. T'étais ici avec un ami.

— Ouais. Il s'appelle Jimmy. C'est ce jour-là que M. Whittaker nous a raconté comment vous avez tué le gros crotale à coups de bêche.

— T'as donc entendu pa'ler d'ça ? demanda Doosy.

— Et comment ! Toute la boîte est au courant. (Il se tourna vers Rudy.) C'est vrai, c'qu'il dit, m'sieur Whittaker, que vous avez provoqué le serpent pour qu'il se déroule ?

— Pas tout à fait, Les. J'ai simplement attendu qu'il soit prêt à l'attaque, et j'ai fait plus vite que lui.

Rudy parlait d'une voix calme, chaleureuse.

— Mais comment avez-vous su qu'il était prêt à l'attaque ?

— C'est difficile à expliquer. C'est une espèce d'intuition. On regarde cette sale bête enroulée comme un ressort, et qui ne pense qu'à vous planter ses crochets dans le mollet, alors on ne pense qu'à une chose : à lui couper la tête. On sait que si on le rate, il ne vous ratera pas. A ce moment-là, y a quelque chose qui vous prévient, et on frappe.

— T'as déjà tué des se'pents à sonnettes ? s'enquit Doosy.

— Bien sûr. Des tas, surtout en labourant. Mais pas comme Rudy. Moi, j'attends qu'ils frappent, et je saute dessus avant qu'ils aient eu le temps de se renrouler.

— C'est la meilleu' façon d'fai'e. (Doosy avala le reste de son riz aux haricots.) C'blanc-là, y c'oit qu'c'est une 'igolade. Tiens ! Mais l'vieux Doosy, il sait bien qu'un se'pent à sonnettes, c'est pas d'la 'igolade, sauf quand il est mo't.

Rudy posa son assiette et se mit à rouler une cigarette.

— Tu fumes, Les ?

Il lui lança son sachet de Bull Durham, et Leslie roula adroitement le tabac floconneux. Doosy sortit une pipe de maïs, noire et culottée. Il la bourra de tabac. Ils se passèrent la même allumette et fumèrent sans mot dire. Le silence semblait les rapprocher.

— Comment c'est, l'orphelinat, Les ? demanda Rudy.

— C'est pour les garçons. Rien que des garçons.

— T'es un o'phelin sans p'pa ni m'man ? demanda Doosy.

— Ouais.

Doosy claqua de la langue sur le mode apitoyé.

— C'est moche.

— Pas tellement. J'connais des tas d'gars qu'ont même pas c'que j'ai ici.

— C'est-à-dire ? demanda Rudy.

— Oh ! des tas de choses. Un endroit pour dormir, des vêtements pour s'habiller, de la bonne bouffe. En plus, on s'instruit.

— On vous fait bosser dur ?

— Non. On bosse, bien sûr, on bosse pas mal. Mais c'est pas tuant. Vous voyez c'que j'veux dire ? On a du temps de libre, et pendant le mois d'août, on peut aller à peu près où on veut.

— Vous allez en ville des fois ?

— Non, à moins de faire le mur. Et alors, ça ne marche pas toujours, l'auto-stop. Seulement, quand on a un bateau, on peut aller sur la rivière. Jusqu'à Warsaw, c'est une île, tout près, et le long des canaux aussi. Quelquefois, même, on sort en plein océan.

D'instinct, Rudy tourna les yeux vers Whittaker. Il baissa la voix et dit d'un ton négligent :

— On est au mois d'août. Alors t'es en vacances ?

— Ouais. Mais j'ai paumé deux semaines pour une histoire de bagarre. Si j'avais été plus jeune, M. Ginn m'aurait dérouillé et j'aurais eu tout le mois. J'aurais pu aller à Warsaw dans mon bateau.

— Oh ! t'as un bateau ?

Rudy s'efforça de refouler le flot de questions qu'il voulait poser au jeune garçon.

— Ouais, j viens même de le remettre en état. J'y ai mis des plats-bords pour qu'il tienne mieux l'coup. Comme ça on peut aller dans le chenal de Warsaw... J'y ai planté un mât aussi, un mât de huit mètres !

— Un grand mât comme ça, ça porte de la toile ! Qu'est-ce qu'il a comme pontage ?

— Avec les plats-bords, y a toute la place voulue pour le mât. (Il lança un regard perçant à Rudy.) Vous vous y connaissez en bateaux ?

— J'aimais beaucoup ça quand j'étais gosse.

Il détourna les yeux et se força à regarder Whittaker. Le gardien était sur le point de donner le coup de sifflet. Rudy se leva et jeta son écuelle dans le fond du seau vide.

— On r'prend l'boulot. (Il adressa un sourire chaleureux à Leslie.) Tu reviendras nous voir quelquefois ? C'est pas souvent qu'on voit une nouvelle tête.

Doosy s'en alla d'un pas lent vers le bout de la tranchée et Leslie se trouva seul avec le prévôt à l'eau.

— Pour sûr, j'aime entendre chanter, dit-il, sans s'engager.

— Alors, viens bavarder avec nous un de ces jours, insista doucement Rudy.

— Peut-être bien, si M. Whittaker n'y voit pas d'inconvénient.

— Faudra lui demander, bien sûr. Mais il n'a encore rien dit.

Le coup de sifflet retentit et les hommes redescendirent dans le fossé. Doosy entama une plainte sur la marche inéluctable du temps. En quelques instants, les hommes avaient retrouvé leur rythme. Leslie resta à l'écart, observant Rudy, qui parcourait la clairière, ramassant les assiettes vides, les tasses, les cuillers, et les laissant tomber dans un seau. Whittaker était remonté sur le camion ; il se suçait une dent creuse et l'agaçait avec un copeau de pin.

— Comment va, monsieur Whittaker ?

— Comment va, Les ? (Il examina curieusement le jeune garçon.) T'as donc rien d'mieux à faire, que tu viens tourner autour de ces salauds de forçats ? T'apprendras rien d'bon avec eux.

— Oui, m'sieur, mais j'peux pas quitter le terrain. J'suis consigné.

— Pourquoi ?

— Je m'suis bagarré. J'ai perdu deux semaines de vacances.

Whittaker suça sa dent.

— Tu causais à Doosy et à Rudy ? De quoi vous parliez ?

— Rien de spécial. J'ai posé des questions au sujet du serpent qu'il a tué l'autre jour et je lui ai raconté la vie à l'orphelinat. C'est tout. Y a pas d'mal ?

Il leva les yeux vers le gardien.

— J'pense pas. Quand même, fais gaffe à ces deux-là. C'est des tuteurs.

— J'ferai gaffe. (« Voilà pourquoi il est là, songea Leslie, en cherchant Rudy des yeux. C'est un assassin ».) Si je suis venu aujourd'hui, c'est à cause des chœurs. Je les ai entendus hier, et j'pensais qu'il y en aurait peut-être aujourd'hui.

— Oui. C'était rudement bien. Cette putain de négresse a un sacré gosier.

Leslie allait dire au gardien qu'il connaissait Philomena, mais le mot « putain » lui déplut.

— Depuis combien d'temps que vous êtes gardien, m'sieur Whittaker ? demanda-t-il.

— Dix-neuf ans.

— Une paye !

— Ouais. Une paye. J'en ai vu défiler des forçats, depuis le temps.

— Ils sont tous salauds ? Ils n'en ont pas l'air, à les voir.

— Tous. Il n'y en a pas un seul dans toute cette tranchée qui ne t'ouvrirait pas l'crâne d'un coup d'pioche s'il en avait l'occasion !

Leslie regarda Rudy. Le prévôt avait fini de ramasser les écuelles vides et les rapportait au camion. Il sourit à Leslie et à Whittaker. Leslie ne parvenait pas à s'imaginer Rudy balançant sa pioche comme un dément.

— Salut, m'sieur Whittaker, dit Rudy. Pas d'erreur, il fait chaud.

— J'ai vu plus chaud, fit sèchement le gardien, sans regarder le prisonnier. Anderson va arriver. Dépêche-toi de retourner à ton baquet.

Rudy fit demi-tour et se hâta vers le fossé, après avoir ramassé le seau au passage.

— A monter ! brailla un forçat.

— Allez, monte ! hurla Whittaker.

Leslie observa l'homme qui, ayant bu dans un gobelet, se tournait vers le camion :

— A descendre !

— Allez descends !

Leslie avait écouté cet échange de cris, l'air intrigué.

— Pourquoi vous annoncent-ils qu'ils vont monter, m'sieur Whittaker ?

— Il doit pas y avoir plus de deux hommes hors de la tranchée. Y a le prévôt à l'eau, le piocheur-chanteur et quelquefois un troisième qui conduit la grue pour arracher les souches. C'est tout. Si j'en vois un qu'est sorti de la tranchée, je lui envoie une giclée de chevrotines dans les fesses. Ils ne sont pas forcés de demander la permission de monter. Mais s'il y a une tête qui dépasse, moi, je la fais sauter.

— Ah ! bon, fit Leslie à voix basse.

Rudy s'était accroupi au bout de la tranchée, près du seau ; il observait du coin de l'œil Leslie et Whittaker.

Serpent !

Le cri d'alarme retentit dans la torpeur de l'après-midi. D'un bout à l'autre du fosse, les hommes reprirent l'appel !

— Serpent ! Serpent ! Serpent !

Vers le milieu de la tranchée, des hommes commencèrent à reculer en se bousculant, embarrassés par leurs fers. Rudy s'approcha vivement du groupe qui criait et jurait, puis il s'arrêta, figé. Le spectacle le fit frissonner de peur et de joie. Ce n'était pas la première fois qu'il y assistait, mais il n'y avait jamais prêté attention ; Whittaker avait sauté en bas du camion et s'approchait d'un pas lourd !

— Où qu'il est ? Où qu'il est ? hurla Whittaker.

— Là !

— Là-bas !

— P'ès d'la b'anche !

Whittaker repéra le serpent, leva son fusil et visa avec soin. Il tira. La détonation roula dans le silence des bois.

Rudy attendait.

« Encore ! implora-t-il silencieusement. Tire encore une fois, comme d'habitude, bougre de salaud ! »

Whittaker tira une seconde fois. Son arme était déchargée.

Rudy, anéanti, se laissa choir sur le sol. Il regarda le gardien qui éjectait les douilles et rechargeait en hâte. Jamais un gardien ne quitte son poste d'observation sur le camion, si ce n'est pour tuer un serpent. Et jamais son fusil de chasse à deux canons est vide, sauf s'il a été déchargé sur un serpent.

Les hommes s'attroupèrent.

— Sept pieds qu'y m'sure, la vache !

— Sa peau, c'est plus qu'des trous !

— Ça doit êt' le pè'e des aut' qu'on a chopés. J'savais bien qu'y avait tout' un' famille de ces ve'mines, pa' ici ! Je l'savais !

Rudy ne quittait pas Whittaker des yeux. Il observait le moindre geste du gardien en essayant de se rappeler s'il avait toujours procédé de même, il s'efforçait de découvrir ses habitudes. Il remarqua qu'il n'avait pas perdu de temps pour recharger. Pourtant, il lui avait fallu quelques secondes. Et ces quelques secondes devaient suffire. Aucun gardien n'était capable de tirer avec un fusil vide.

Pour la première fois en trois ans, Rudy entrevit un moyen de retrouver la liberté. Ce serait difficile, mais c'était quand même une voie. Avec de la chance, il réussirait peut-être. Il était prévôt d'une équipe travaillant à l'extérieur. Il avait en Doosy un complice sûr. Il savait qu'il y avait un bateau quelque part et que la mer n'était pas loin. Et voilà qu'il découvrait que le gardien pouvait se trouver désarmé pendant un court instant.

Encore deux choses à faire : se renseigner auprès de Leslie sur le bateau, les canaux et les vents, et attraper deux serpents à sonnettes vivants, les cacher à portée de la main pour la minute décisive. Deux crotales, pour être sûr que Whittaker déchargerait les deux canons de son arme.

Rudy ferma les yeux et écouta Doosy célébrer la victoire sur le serpent. Il éprouvait une telle peur à la pensée que Plug pourrait deviner ses plans, et le renvoyer à la chaîne, qu'en comparaison, la capture de deux serpents à sonnettes vivants n'était qu'un jeu.

CHAPITRE VII

La pluie avait fait de la tranchée principale une mare de boue où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, rendant tout travail impossible. L'équipe de Whittaker passa donc la matinée à creuser des rigoles d'écoulement pour évacuer l'eau dans la ravine. C'était un travail sale et dangereux. Les hommes savaient que les mortels serpents mocassins avaient coutume de vagabonder dans les bois mouillés, après la tempête, et leurs nerfs étaient tendus.

Toutefois, quand le camion arriva avec le repas du midi, l'équipe avait achevé son travail sous bois et était revenue à la tranchée. Les hommes, épuisés, étaient affalés par terre. On n'avait pas tué de serpents, mais on en avait aperçu trois à quelque distance. Personne n'avait tenté de les poursuivre.

Plug était arrivé dans le camion pour faire une inspection. Il examina la tranchée, s'enfonça dans les bois où les forçats avaient travaillé toute la matinée et taquina quelques noirs qui avaient peur des mocassins. Il paraissait de bonne humeur.

Rudy et Doosy mangeaient ensemble sous un arbre, en regardant Plug qui gourmandait les hommes faisant la queue pour le café. Doosy hochait la tête en souriant :

— J'te ju'e, Rudy, l'vieux Plug, y sait êt' gentil quand y veut, 'ega'de comme y blague avec les nèg'. Du coup, ces couillons de mo'icauds, y lui mange'aient dans la main.

— Tu sais pourquoi il blague, Doosy ? C'est pour les décontracter.

— Qu'est-ce ça lui fout s'y sont décont'actés ou pas ?

— C'est simple. De quoi a-t-il plus peur, Plug ?

Doosy réfléchit en silence un moment.

— J'te ju'e, Rudy, j'en sais 'ien, moi, d'quoi il a peur, Plug.

— Il a peur d'une chose, Doosy. Il a peur qu'un forçat s'évade. Il ne pense qu'à ça. C'est plus qu'un boulot, pour lui. C'est sa vie.

— T'en as dans la tête, Rudy. Seulement tu m'as toujou' pas dit pou'quoi y vient blaguer avec les fo'çats.

Rudy alluma sa cigarette.

— Quand tu travailles dans le fossé, y a une chose que tu peux pas oublier, même une seconde. C'est quoi ?

Doosy prit le temps de réfléchir.

— C'est l'fusil !

— Tout juste. Et quand tu asséchais les bois, ce matin, à quoi pensais-tu ?

— Aux mocassins !

— T'avais plus peur des serpents que du fusil !

— Ça, c'est fout'ment v'ai !

— Tout le monde avait si peur des serpents que personne ne pensait plus au fusil. Si on était tombés sur un nœud de deux ou trois serpents, tout le monde se serait débiné à droite et à gauche, sans penser au fusil. Tu le sais. Alors, maintenant, Plug s'est amené pour que les gars oublient les serpents et se souviennent du fusil. (Rudy ferma les yeux.) T'as qu'à observer le coup, Doosy. Dès que Plug va être parti, Whittaker va redevenir plus charogne que nature. Il faut qu'il rende à son fusil toute son importance. Fais gaffe à toi, ça va être une sale journée.

— Compte su' moi. Oui, m'sieur !

Il se leva et alla faire la queue pour remplir leurs tasses de café. Rudy le vit rire sur une réflexion de Plug. A son retour, Doosy murmura, entre deux gorgées de café :

— Où qu't'en es d'tes plans, Rudy ?

— Encore un petit détail à mettre au point et on sera parés.

— J'peux t'aider ?

— Peut-être. Connais-tu un bon prétexte pour attraper des serpents à sonnettes vivants ?

Doosy avala son café de travers et écarquilla les yeux :

— Qu'est-ce que tu débloques ?

— Il me faut deux serpents à sonnettes, Doosy. Faut que j'en attrape deux et que je les planque.

— Nom de nom !

— Il me faut donc un bon prétexte qui soit valable pour Whittaker, pour Plug et pour tout le monde.

— Tout le monde te p'end'a pour un dingue si tu t'mets à jouer avec ces saletés-là ! Bon sang, Rudy, y peuvent se'vi' à 'ien, les se'pents ! On peut pas les bouffer – bien qu'il y ait des gens qu'aiment ça, à ce qu'il paraît. Et la peau, elle se't à 'ien. Et y a pas d'ja'din zoologique pou' les vend'. A moins qu'il en veuille, le gars qu'élève des to'tues à Bluebella.

— Quel gars ?

— A Bluebella. A quelques kilomèt' d'ici. J'ai t'avallé ave' une équipe qui faisait la 'oute goud'onnée dans le temps. Eh bien, cette

'oute, elle passe juste devant sa maison. Il a mis des tas d'panca'tes pou' qu'on aille voi' ses to'tues et ses se'pents et toutes ses bestioles. Y demande vingt-cinq *cents* d'ent'ée. Mais c'était avant qu'tu sois là. Y a cinq ans.

— Tu pourrais pas t' renseigner s'il a toujours son élevage ?

— C'est possible. Mais comment qu'tu fe'as pou' 'amener tes se'pents assez p'ès d'Chapeau pou' qu'y s'fasse mo'd'e ?

Rudy éclata de rire.

— C'est pas ça, mon plan. Tâche de savoir si l'type est toujours là et s'il serait acheteur de serpents à sonnettes vivants pour son élevage.

Doosy réfléchit un long moment.

— Et comment qu'tu lui fe'as pa'veni' ?

— Il ne les verra jamais, les serpents. Tout ce qu'il me faut, c'est une bonne raison à donner à Plug, pour être sûr qu'il ne soupçonne rien.

— Rudy, d'puis qu'il a été nommé ici, Plug, j'le vois viv'e. Y soupçonne *tout*. Mais si tu lui dis qu'tu veux att'aper ces se'pents pou' les vend' et t'fai un peu d'a'gent de poche, y s'peut qu'y te dise : d'acco', 'ien qu'pou'voi' si tu t'fais pas mo'd'. Et si ça t'a'ive, y s'paie'a une bonne t'anche de 'igolade.

— T'as raison, vieille crapule noire. T'as la tête sur les épaules.

Doosy sourit :

— Je l'dois à ma mèn'e, salaud d'blanc !

*

En se hâtant vers la tranchée, Rudy aperçut Leslie dans les bois. Il lui adressa un signal de la main, mais remarqua au même instant que Whittaker les surveillait.

Leslie s'approcha du camion.

— Bonjour, monsieur Whittaker.

— Comment va, Les ?

— Qu'est-ce qu'il a dégringolé hier ! Ça vous a fait du boulot en plus, hein ?

— Hé, oui ! Ils ont vraiment ouvert les vannes, là-haut. (Whittaker se détourna pour cracher.) Ça doit faire pousser le maïs, dans le champ de l'orphelinat.

— Pour sûr. Je crois que c'est la dernière averse de la saison. (Il se mit à rouler une cigarette.) Ça vous ferait plaisir si je vous en ramenaïs, du maïs ?

— Justement, je regardais votre champ, ce matin en venant dans le camion et quelques boisseaux d'épis bien frais seraient toujours les

bienvenus. (Whittaker lorgna le jeune homme.) Tu crois que tu pourrais m'en avoir sans que ça te fasse d'ennui ?

— Et comment ! Vous avez un sac ? Vous les voulez tout de suite ?

Whittaker se décontracta.

— Non, il est trop tard. Mais si tu pouvais me les apporter demain, ça me ferait plaisir.

— Entendu, monsieur Whittaker, dit Leslie en allumant sa cigarette. Et des tomates, vous en voulez ? On a une bonne récolte, cette année. Des concombres aussi.

— C'est chic, ça, Les. Tu me feras vraiment plaisir. Ma femme aime bien faire des conserves pour l'hiver, tu sais. Moi, j'dis toujours qu'y a rien de plus chouette que d'ouvrir un bocal de cornichons ou de tomates au vinaigre pour accompagner la dinde de Noël.

— Oui, c'est bon. Vous en voulez à peu près combien ?

— Pas beaucoup. Un sac de chaque, peut-être. T'as qu'à passer demain, j'te donnerai les sacs.

— Pas la peine. D'ici demain, j'en aurai, des sacs. Je pensais que vous auriez peut-être voulu le maïs tout de suite... fit Leslie, l'air absent.

Il chercha des yeux Rudy, qui lui sourit. Leslie se retourna vers Whittaker.

— J'peux boire un coup de flotte, monsieur Whittaker ?

— Bien sûr.

Leslie s'en alla en hâte vers Rudy en cachant la joie qu'il en éprouvait, mais la voix de Whittaker l'arrêta :

— Pas la peine de te déranger avec ce soleil, Les. Rudy va t'en apporter. Hé ! de l'eau !

Rudy arriva avec son seau.

— Y a Les qu'a soif, fit sèchement Whittaker.

— Oui, m'sieur ! (Rudy puisa de l'eau dans une tasse et la tendit à Leslie.) Elle n'est plus très fraîche.

— Ça ira, dit Leslie en buvant goulûment.

— Vous en voulez, m'sieur Whittaker ?

— Non, Rudy.

— Bien, m'sieur.

Il s'éloigna.

— Merci pour la flotte, lui cria Leslie.

— A ton service, répondit Rudy avec un sourire.

Malgré son désir, Leslie n'osait pas s'éloigner du gardien pour remonter vers le bout de la tranchée. La conversation languit, et,

finalement, quand les hommes s'alignèrent devant le camion. Leslie partit en promettant d'apporter les légumes le lendemain.

Le matin suivant, levé à l'aube, il chipa trois sacs dans la grange et se dirigea vers le potager. Il bourra de concombres et de tomates deux des sacs et les traîna dans les bois, près du fossé, dans la broussaille. Puis il emplit de maïs le troisième sac qu'il dissimula avec les autres. Vingt dollars de boustifaille, ça devrait lui boucler la gueule, songea Leslie.

A onze heures précises, il quitta la Grande Maison et traversa le terre-plein en direction du bois. En calculant bien, il arriverait un peu avant le camion d'approvisionnement, ce qui lui donnerait une heure à bavarder avec Rudy. Son cœur se mit à battre dès qu'il entendit la voix profonde de Doosy et les répons des hommes. Il trouva les trois sacs et, en traînant deux derrière lui, il s'approcha de la tranchée.

Le travail cessa un instant quand il apparut dans la clairière, avec ses sacs pesants. Il s'arrêta, s'essuya le visage avec la manche de sa chemise et adressa un signe à Whittaker.

Le gardien lui rendit son salut.

— Donne donc un coup de main au petit, Rudy ! grogna-t-il.

Rudy se leva d'un bond.

— Attends, Les, je vais les porter.

Il empoigna les deux sacs, les hissa sur ses épaules et se mit en marche vers le camion.

— Il fait vachement chaud, hein ?

— Oui, une sacrée chaleur.

Les sacs tombèrent sur le plateau du camion.

— J'en ai encore un, plein de maïs, dans le bois, m'sieur Whittaker, dit Leslie, l'air innocent.

— Parfait, Les, dit Whittaker, satisfait.

Quand Leslie reparut, traînant le dernier sac, Rudy servait à boire à un forçat, aussi Leslie dut-il hisser lui-même le sac dans le camion. Il en éprouva un plaisir secret, car Whittaker allait s'apercevoir qu'il avait chaud et soif. Quand il eut rangé le sac près des autres, il s'appuya à la ridelle et s'épongea la figure.

— Seigneur, qu'il fait chaud !

Et sans attendre que Whittaker lui ait parlé, il s'en alla à pas lents vers le bout de la tranchée.

— Sale boulot, hein ? fit Rudy en lui tendant un gobelet d'eau.

— Ouais.

— C'est les orphelins qui font pousser les tomates et les concombres ?

Rudy tourna les yeux vers le camion. Whittaker examinait ses sacs.

— Ouais. M'sieur Whittaker m'a dit hier qu'il en voudrait bien.

— Il t'a payé ?

— Non. Y en a plein, au potager.

— Comment se fait-il que tu ne sois pas sur ton bateau par une belle journée pareille ?

— J'suis encore consigné pour une semaine.

— Ah ! oui, tu me l'avais dit. Ça doit te manquer, hein, les balades sur les canaux ?

— Oui. Mais c'est surtout Warsaw que je regrette. C'est là qu'on est le mieux.

— J'ai entendu parler de l'île. C'est près d'ici ?

— Non. Il faut sortir par la Slideaway, et faire le tour par le coude du Demi-Mille, puis on entre dans la passe de l'île Verte, au large de l'île du Pin, on franchit Raccon Key ou le Steamboat Cut. Après on longe encore l'île de Castaway, on entre dans la passe de Ossabaw, on laisse derrière soi Little Warsaw, et enfin on arrive à Big Warsaw.

— Mince ! Tu parles d'un voyage !

Rudy se tut quelques instants pour bien se graver dans la mémoire le parcours indiqué.

— Il m'est arrivé de faire le trajet en moins de huit heures, avec bon vent. Ça fait une vingtaine de milles.

— Et Warsaw donne en plein sur l'Océan, hein ?

— Ouais, mais on n'y va pas souvent, en mer.

— Pourquoi ? Le bateau ne tiendrait pas le coup ?

— Oh ! si, je crois, c'est une question de manœuvre, mais, ce n'est jamais que de la flotte !

— Voyons. Ainsi, pour aller à Warsaw, reprit Rudy, d'un ton détaché, on tient plus ou moins le cap à l'est, hein ? Et comme les vents du sud-est dominant dans ce coin, il doit falloir pas mal louvoyer ?

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu manges quand tu vas dans l'île ? Du poisson, je parie ?

— Oh ! on en pêche un peu. Mais on emporte de la boustifaille. Des haricots, de la farine, du lard, du sel, du bacon. On en a barboté dans les réserves à la boîte. (Leslie sourit.) On a trouvé un moyen pour s'introduire dans la dépense.

— Alors tu as déjà tout ce qu'il te faut comme provisions ?

— Oui. Il y en a assez pour quinze jours, à deux. On a tout caché dans une vieille malle en fer, dans le marécage. Du lait en poudre, du

café, du sucre, de tout, quoi !

— T'as pas peur que ça s'abîme à la marée montante ? Et si la flotte entrainait dans la malle ?

— Pas de danger. Il y a une bande de sol dur qui s'avance jusqu'au milieu du marécage, près d'Arrow Point. L'eau ne monte jamais aussi haut. Et on l'a enterrée, la malle.

Rudy se détourna pour dissimuler son sourire. Il connaissait Arrow Poont. Il connaissait même l'endroit exact dont parlait Leslie. Il avait passé ses six premières semaines de baignade à dégager le terrain pour bâtir la maison d'un gardien et il avait dû charrier les broussailles loin dans le marécage pour les brûler.

— A monter !

— Allez, monte !

Pendant que Rudy donnait de l'eau au forçat, Leslie évita de regarder Whittaker. Il ne voulait pas que le gardien l'appelle, car il voulait d'abord questionner Rudy sur le crime qu'il avait commis. Il serra les dents : « Alors, quoi ? Tu te dégonfles ? Bon Dieu, tout ce que t'as à faire, c'est de lui demander. Tout ce qu'il peut te dire, si ça lui plaît pas, c'est de t'occuper de tes oignons. »

Quand Rudy fut de nouveau accroupi, Leslie risqua un coup d'œil à Whittaker : le gardien les observait. Il fut pris de panique et détourna vivement les yeux.

— M. Whittaker m'a dit que vous avez tué un homme, Rudy. C'est vrai ?

— C'est ce qu'on a dit au procès, Les. (Il regarda le jeune homme dans les yeux.) Tu veux que je t'en parle, hein ?

— A moins que vous n'en ayez pas envie, répondit Leslie en rendant à Rudy son regard.

— Ça ne me gêne pas. De toute façon, tu n'aurais qu'à consulter les journaux. J'avais une amie. Une chic fille. Un soir, on est allé danser. Il y avait un type complètement saoul au bar, et il s'est mis à faire des réflexions sur ma gosse. Je lui ai dit de s'excuser, mais il m'a insulté. Alors j'ai cogné. J'ai frappé dur et il est tombé. On n'a jamais su si c'était mon poing qui lui avait fracassé la mâchoire ou si c'est la barre d'appui sur laquelle il est tombé. Bref, il a attrapé le tétanos et il en est mort.

— Merde alors ! murmura Leslie. Et ça s'est passé ici, à Savannah ?

— A Atlanta. Le mec en question était le fils d'un avocat drôlement fortiche, et voilà où j'en suis, moi.

— Vous habitiez Atlanta ?

— Non, je ne suis pas du pays. J'y faisais seulement mes études. Au collège technique de Georgie.

— C'est là que j'irai, si j'arrive à décrocher une bourse.

— Epatant. C'est une bonne école. Qu'est-ce que tu comptes étudier ?

— Je ne sais pas encore. Je suivrai des cours pour être ingénieur, sans doute. Ecoutez, Rudy, il n'y a rien que je puisse faire pour vous ?

Leslie savait à présent que son instinct ne l'avait pas trompé sur le compte du forçat. Il était victime d'une injustice.

— *Légalement*, il n'y a rien à faire, dit Rudy.

Il examina Leslie pour voir s'il avait saisi la nuance.

— Combien ils vous ont collé ?

— Prison à vie.

— Oh ! vingt dieux ! fit Leslie, à voix basse.

— Parlons d'autre chose. Ce n'est pas souvent que j'ai la chance de causer avec quelqu'un qui ne soit pas forçat.

— Et vous n'avez pas de parents pour venir vous voir ?

Rudy hésita.

— Je suis une espèce d'orphelin – comme toi, Leslie. Ma mère et mon père sont morts quelques années avant qu'on ne m'envoie ici.

— Oh !

Soudain, le travail cessa. Whittaker avait donné un coup de sifflet et les hommes escaladaient la paroi du fossé, un à un, pour se mettre en rang. Au second coup de sifflet, traînant le pied, ils s'avancèrent vers le camion du déjeuner, où un prévôt distribuait les couverts.

— Faut que je te quitte, maintenant, Les. Reste dans le coin ; peut-être que M. Whittaker te donnera à manger.

Le visage de Leslie s'illumina, mais quand il vit l'homme qui descendait du camion, sa joie se transforma en peur. C'était la première fois que Leslie voyait Plug, mais cet homme avait quelque chose de si inquiétant, que tout parut se pétrifier dans la clairière, et Leslie eut l'impression qu'on l'avait frappé à la figure.

Plug aperçut Leslie et s'immobilisa, mains pendantes, jambes écartées. Leslie vit ses yeux se poser sur Rudy, puis sur lui et revenir à Rudy. Plug dit quelques mots à Whittaker et désigna Leslie d'un mouvement de tête. Whittaker répondit et les deux hommes observèrent Leslie. Au bout de quelques secondes, Plug se détourna.

Rudy avait vu toute la scène. Il jeta avec ostentation son seau à eau à quelques pas de Leslie, dans l'espoir que Plug n'établirait pas de rapport entre lui et le jeune homme. Mais il savait bien que Plug n'était pas dupe.

— A plus tard, Les, souffla-t-il. Faut que je m'en aille maintenant. Tu reviens demain ?

— Oui, je pense.

Puis, encore impressionné par la cruauté qu'il devinait en Plug, il ajouta à voix basse :

— Qui c'est ?

— Plug. Le directeur du pénitencier.

— Oh !

Plug s'était retourné vers eux, aussi Rudy s'éloigna-t-il rapidement.

*

Ce soir-là, quand Doosy se glissa dans sa couchette, il murmura à Rudy, du coin des lèvres :

— J'ai d'mandé à Piwi de s' renseigner au sujet du gars de Bluebella. Il est toujou' là, pa'aît-il, alo' Piwi lui a d'mandé s'il en voulait, des se'pents. Il a dit oui, qu'il les paie'ait dix dolla' les six.

Rudy lâcha son livre et se leva.

— Fais un vœu, Doosy. J'vais de ce pas demander la permission à Plug.

— J'vais mêm' fai' une p'ière.

Rudy frappa doucement à la porte. On lui dit d'entrer. Il ft soulagé de voir que Plug était en conversation avec Whittaker et un autre gardien ; et qu'ils ne semblaient pas discuter d'affaires de service. Plug avait même le sourire. Rudy formula sa requête et observa les visages qui l'entouraient ; la surprise les transformait.

Plug, les yeux écarquillés, abattit la main sur le bureau :

— Sans blagues ? Vous voulez attraper des serpents à sonnettes ? (Il se tourna vers Whittaker.) V's avez des objections ?

— Moi, j'veux bien. Mais, en ce qui me concerne, j'aimerais trouver un autre moyen de me faire du fric.

Plug sourit en découvrant ses fausses dents, trop régulières :

— Eh bien ! Rudy, c'est votre peau que vous risquez. Pour moi, ça ne fait pas grande différence qu'on soit débarrassé d'un serpent, ou d'un forçat.

Rudy remua les pieds, fit un large sourire et tordit son chapeau entre ses doigts comme il l'avait vu faire aux prisonniers noirs :

— Merci, m'sieur Plug. Merci, m'sieur.

CHAPITRE VIII

Philomena se campa, pieds nus, dans la terre fraîchement retournée, à l'extrémité de la tranchée, et entonna un cantique de sa voix puissante. Quand la chanson fut terminée, elle éclata d'un rire prolongé, en se tapant les cuisses, et parla à la cantonade :

— J'sais pas qui c'est, c'vieux maig'ichon d'nèg', à l'aut' bout du fossé, mais pou' sù' il a une belle voix de basse !

Un large sourire illumina le visage de Doosy.

— Pou'quoi tu lui d'mandes pas son nom ? Il en a un.

— C'est pas moi qui fe'ai des bêtises pa'eilles. Faut qu'y m'demande le p'emier !

— Dieu te bénisse, ma fi'. J'suis un gentleman et j'sais me teni'. Comment qu'on t'appelle ?

Philomena baissa la tête avec un pudique sourire, en lissant son tablier amidonné.

— J'm'appelle Philomena English et j'habite su' la route de Shadyside.

— Ho ! Un beau nom pou' une belle femme !

Philomena releva la tête et regarda Doosy dans les yeux.

— Vous connaissez tous *le Seigneur' est mon be'ger' ?*

— Tous les couplets, ma fi'.

Aussitôt, Philomena leva les yeux au ciel et se mit à chanter, les mains aux hanches, la tête renversée, les yeux clos, la bouche grande ouverte. Ils étaient tous fascinés par cette musique. Pendant un bref instant, ils communiquèrent dans la joie, devant cette création aussi parfaite qu'une œuvre de Beethoven.

Le travail cessa complètement dans le fossé. Les hommes entonnèrent le refrain, mais la voix de Philomena dominait le chœur et, peu à peu, sans s'en rendre compte, ils se turent. Ils restaient immobiles, envoûtés par le charme magique de la voix.

Quand le cantique s'acheva, Philomena se coula sous les buissons et disparut. Leslie, la gorge empâtée, se tourna vers Rudy.

— Jamais je n'ai entendu quelque chose de pareil, jamais. Je l'ai déjà entendue chanter, mais jamais comme ça. (Il chercha ses mots.) On aurait dit qu'elle était possédée...

Rudy le regarda fixement.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Leslie se déroba :

— Faut que je m'en aille. A demain.

— Au revoir, Les, dit doucement Rudy.

Il suivit des yeux le jeune garçon qui s'éloignait. Puis, accroupi au bout de la tranchée, il consacra quelques secondes à examiner tous les détails de son plan d'évasion. Leslie y jouerait certainement un rôle involontaire. La pensée que Plug pourrait faire retomber tout le poids de sa hargne sur Leslie le fit frissonner de haine. Mais bien vite il chassa ces craintes. « Le seul point important, se dit-il, c'est d'en sortir. Rappelle-toi ! Fous le camp ! Quoi qu'il arrive ! »

Quand Philomena English revint près du fossé – l'instant d'exaltation suprême était passé – Rudy s'aperçut qu'elle titubait un peu. Les hommes le remarquèrent également et entonnèrent à son intention des chansons égrillardes, tout en l'observant. Philomena riait comme une folle tandis qu'ils la taquinaient sur ses amours et sur sa solitude. Doosy notamment lui faisait des avances à peine déguisées. Et bien que Philomena rît avec les autres, ce n'était qu'à Doosy qu'elle répondait.

Cette humeur folâtre dura tout l'après-midi, jusqu'au moment où les hommes se mirent en ligne pour monter dans le camion. Philomena, qui titubait de plus en plus, s'en alla par la seconde route neuve pour rentrer chez elle. Le soleil, rouge et encore ardent, disparut derrière les pins et le camion gronda sur la route. Rudy s'était arrangé pour se placer près de Doosy ; il baissa la tête :

— On travaillera en plein dans le bois, demain, Doosy. Il y aura sûrement des serpents à sonnettes ; sinon, j'attraperai un mocassin. C'est pour demain soir, juste avant le départ du camion. Tu veux toujours en être ?

Au bout d'un long silence, Doosy répondit :

— D'une façon ou d'une aut', Rudy, j'quitte la chaîne demain soi'.

CHAPITRE IX

Rudy savait bien ce qu'était la peur. Il avait longtemps vécu avec la peur et il avait appris à la dominer. Cependant, le matin du jour de son évasion, une frayeur nouvelle et différente le prit. Il puisait de l'eau, il marchait parmi les autres, il les bousculait, il souriait, il plaisantait. Il se comportait comme tous les jours, mais, à force de se mordiller la lèvre, il avait la bouche pleine de sang. Il ne parvenait pas à rentrer en lui-même, comme jadis, pour considérer sa peur objectivement. La peur le possédait. Jamais encore il n'avait été en proie à une terreur pareille.

Il n'avait pas éprouvé le besoin de discuter une fois de plus, de son projet avec Doosy. Tous deux connaissaient parfaitement le plan et leurs rôles respectifs. Il ne restait que l'attente, le lent écoulement du temps.

Rudy s'assit au bord du fossé et tenta de se reprendre en main, songeant que, le moment venu, il serait en possession de tous ses moyens, et sûr de lui. Il se le répétait sans arrêt.

« Quelle est cette force qui me pousse ? se demandait-il. Et pourquoi ? Je risque de mourir dans l'aventure !... C'est, sans doute, que je suis un homme. »

Il lança un coup d'œil à Whittaker et inclina la tête. Le gardien se détourna. « Et voilà, songea-t-il. Tout va bien. Encore un tout petit peu de temps et, poussé par mes trois années de pénitencier et par toutes ces heures d'attente, j'arriverai à mes fins. »

Il tourna les yeux vers Doosy. Le vieux noir lui sourit. C'est drôle, se dit-il, Doosy comprend. Il est malin, ce vieux singe. Il est sensible, il éprouve les mêmes sentiments que moi en ce moment.

— A monter !

— Allez, monte !

Rudy se hâta le long de la tranchée.

*

Il aperçut Leslie qui se frayait un chemin à travers les broussailles. Il le salua d'un geste, et jura tout bas. Il ne tenait pas à voir Leslie dans le coin, ce jour-là. Avec Leslie, il se sentait moins sûr, il risquait

de commettre un erreur. Il dirait à Leslie de s'en aller. « Attention, pourtant. C'est un ami. Et tu as besoin d'amis. C'est peut-être l'ami le plus précieux que tu aies jamais eu. » Il remarqua que Whittaker les surveillait attentivement.

Leslie s'arrêta à l'extrémité de la nouvelle tranchée. Les forçats s'étaient enfoncés dans les bois et un tiers de l'équipe était éparpillé sur le tracé du nouveau fossé, pour abattre les arbres et raser les buissons. Leslie s'approcha de Rudy, puis, après un petit signe à Whittaker, s'assit par terre.

— Bonjour, Rudy.

— Hummm.

— Vous avez vu des serpents ?

— Non.

— Vous croyez qu'il y en aura ? C'est bien un coin à serpents, ici. (Leslie examina les alentours.)

Rudy ne répondit pas. Il prit son sachet de tabac et se roula une cigarette. Il n'en offrit pas à Leslie.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rudy ? (Il regarda le forçat du coin de l'œil.) Ça ne va pas aujourd'hui ?

— Non. J'ai eu un mal de crâne terrible la nuit dernière. Pas moyen de dormir. Alors, je ne suis pas très bavard.

Leslie ne s'en alla pas immédiatement. « Bon Dieu, songeait-il, un type peut bien avoir ma à la tête. Rien ne me permet de penser qu'il m'en veut ou qu'il est en rogne. Merde ! après tout, avec la vie qu'il mène, y a de quoi avoir le cafard.

— Bon. Dans ce cas, je m'en vais.

Rudy parut soulagé.

— Sans rancune, Les. Mais tu sais ce que c'est... Reviens demain, je serai de meilleur poil.

— D'accord, Rudy. Alors à demain, peut-être.

Rudy le regarda s'enfoncer dans les bois, puis se retourna vers Whittaker. Le gardien l'observait. Il avait tout vu, bon Dieu ! « Attention, Rudy. T'as expédié Leslie trop vite. Whittaker pourrait se douter de quelque chose. Commets pas d'erreurs ! Ce n'est pas le moment ! »

— Hé ! de l'eau ! gueula Whittaker.

Rudy prit son seau et courut vers le gardien.

— Oui, m'sieur, m'sieur Whittaker.

— Qu'est-ce qu'il a, Les ?

— Il ne se sent pas très bien, m'sieur. Il m'a dit qu'il avait eu mal au crâne toute la nuit. Il fait un tour pour se rafraîchir.

— C'est drôle qu'un gamin ait mal au crâne, fit lentement Whittaker, tu ne trouves pas ?

— Si, m'sieur. (Rudy emplit le gobelet et le tendit.) De l'eau, m'sieur ?

— Non. Je n'ai pas envie de flotte. Tu m'as l'air bien copain avec ce garçon, Rudy. Plug s'en est aperçu et ça ne lui plaît pas. De quoi que vous causez ?

Rudy baissa la tête et vida le gobelet dans le seau.

— Oh ! de choses et d'autres, m'sieur.

— Quelles choses ?

— Je ne peux pas vous dire au juste, m'sieur. On passe le temps, quoi ! Je l'ai questionné sur l'orphelinat et je lui ai raconté comment c'était au pénitencier. C'est tout, m'sieur Whittaker. C'est tout, m'sieur ! Je vous le jure !

— Bon, dit enfin Whittaker. Retourne à ta corvée de flotte. Et la prochaine fois qu'il viendra ici, envoie-le moi. On peut pas laisser des jeunes gars fréquenter des assassins !

— Oui, m'sieur, m'sieur Whittaker. C'est tout, m'sieur ?

— C'est tout.

— Oui, m'sieur.

La peur avait disparu. Une simple question de Whittaker, un seul interrogatoire indiscret, avilissant, de Whittaker avait balayé la peur d'un seul coup, et c'était une bénédiction. Rudy reprit son poste au bout de la tranchée et ferma les yeux.

« Merci, monsieur Whittaker. Vous venez de me sauver la vie. Je me suis retrouvé. Merci, espèce de saloperie ! Merci, charogne ! Et maintenant, songea Rudy, deux serpents. Je prendrai ce qui se présente : des crotales ou des mocassins. N'importe quelle bête rampante ! »

Il regarda Doosy et dodelina de la tête avec un petit sourire. Doosy sourit en réponse.

*

Leslie était déconcerté par la froideur de Rudy et il y réfléchissait en rentrant à la Grande Maison. La mauvaise humeur de Rudy pouvait avoir cent mille raisons. Bien des incidents avaient, pu se produire pendant la nuit, au pénitencier... Leslie pourtant avait l'impression qu'il y était pour quelque chose et ça l'irritait. Il s'efforça de chasser ses pensées, sans y parvenir...

Les orphelins étaient réunis pour le dîner quand le projet de Rudy, étayé par trois années de méditations, se réalisa. Il y eut d'abord deux

détonations, puis, après un silence de quelques minutes, deux autres.

Jimmy était en train de demander :

— T'es d'accord pour filer à Warsaw demain ?

— Demain ! s'écria Leslie. Vingt dieux, j'avais oublié ! Demain, je ne serai plus consigné, hein ?

— Bien sûr que non, vieux, fit Jimmy. Le bateau est paré, à Arrow Point, avec les avirons et les voiles. Tout est en état. Je m'en suis occupé, pendant qu'tu f'sais l'andouille avec les forçats. Et j'ai inspecté les provisions hier soir. Y n'te reste plus qu'à d'mander la permission à M. Gin » et on peut partir demain matin.

— Merde alors, tu t'rends compte, vieux ? Warsaw !

— Viens, allons chez M. Ginn tout de suite.

— Attends qu'il ait fini d'manger.

Ce fut alors que la double détonation retentit, une deuxième fois, renvoyée par l'écho, et suivie d'un appel au secours, clair et distinct.

Le silence plana sur le réfectoire, les fourchettes restèrent en suspens. Toutes les têtes se levèrent, attentives.

— T'as entendu ça ? murmura Jimmy. On a appelé au secours !

Leslie suivit des yeux Ginn qui s'était levé pour regarder par la fenêtre. Tout le monde l'observait, attendant une explication. Ginn se rassit, hochant la tête.

— Peut-être que c'était pas un appel au secours, on a peut-être mal compris, hasarda Leslie.

— Quand même, on n'a pas le droit de chasser sur les terres de l'orphelinat. Et si c'était venu de plus loin, on n'aurait pas pu entendre.

— C'est vrai. En plus, ça ne nous concerne pas...

— Viens, on va demander la permission à M. Ginn. Il a fini d'bouffer, maintenant.

— Oh ! vaut peut-être mieux attendre un peu.

— Allez, on y va tout de suite, vieux. Ça nous épargnera la traversée du terre-plein. On pourrait peut-être partir ce soir, si ça se trouve...

La nuit tombait. Le soleil était couché et le crépuscule fondait rapidement. Les enfants avaient oublié les détonations et le réfectoire se vidait lentement. Leslie se dit que c'était le moment. Il se leva et s'avança, suivi de Jimmy tout souriant.

— Bonsoir, monsieur Ginn, bonsoir, madame Ginn. Pouvez-vous m'accorder une minute, monsieur ?

— De quoi s'agit-il, Leslie ?

— Eh bien ! mes deux semaines de consigne finissent demain. Et

mon bateau est paré, avec les voiles et tout. Je me demandais si vous voudriez bien me permettre d'aller faire un tour à Warsaw pour la semaine, au lieu d'y aller pendant deux week-ends. Il ne me reste plus que quinze jours de vacances.

— Tu l'accompagnes, Jimmy ?

— Oui, monsieur. Rien que nous deux...

— Vous avez assez de nourriture pour une semaine ?

— Oui, monsieur, fit vivement Jimmy. On en a des tas. Et puis, on peut pêcher.

— Des tas ? Vous n'auriez pas fait un raid sur la dépense, par hasard ?

— Non, monsieur, mentit Leslie, gêné. On a acheté les provisions à Shadyside.

Ginn réfléchit un moment.

— Cela fait combien de temps que tu couches au deuxième étage ?

— Plus de deux ans.

— Et toi, Jimmy ?

— On y est montés en même temps.

— C'est long, une semaine, Leslie. Deux jeunes garçons livrés à eux-mêmes, sur cette île... Deux week-ends, c'est tout aussi agréable, non ? Disons du jeudi soir au dimanche soir ?... Et, pendant ce temps, qui se chargera de vos corvées ?

— Y a des copains qui sont d'accord, monsieur, dit Jimmy. Des copains à lui et des copains à moi...

— On voulait chercher des bancs d'huîtres, expliqua Leslie. Et si on avait la semaine, on a plus de chance d'en trouver, au lieu de perdre du temps à faire quatre fois le voyage.

— Quel bateau comptez-vous prendre ?

— Le mien. (Leslie avait bon espoir.) On vient d'y mettre un nouveau mât et on a remonté les bordés sur les côtés. Jimmy l'a essayé sur la Slideaway et il tient très bien.

— C'est le grand bateau rouge avec le mât en pin ?

— Oui.

— Je l'ai aperçu hier. Il est bien construit. Vous savez nager, tous les deux, n'est-ce pas ? fit Ginn, le sourcil sévère.

— Oui, monsieur. Leslie est même un des meilleurs nageurs qu'on ait là, répondit Jimmy.

— Par où passerez-vous ?

— Si la marée est haute et si le vent souffle du bon côté, on passera par Steamboat Cut, dit Leslie. Si la marée est basse, alors on prendra par Raccon Key.

— Vous n'avez pas l'intention d'aller au large, j'espère ? Vous n'allez pas sur la rive qui fait face à l'océan ?

— Non, monsieur. (Leslie aurait voulu qu'il se décide.) C'est trop dangereux... On voudrait surtout chercher des bancs d'huîtres. Et se reposer un peu.

Ginn contempla un moment la nappe, puis il dit :

— Entendu. Vous pourrez partir demain matin. Mais je veux que vous soyez de retour lundi en huit, au petit déjeuner. Vous savez ce qu'il faut faire, en cas d'accident ?

— Oui, monsieur. On fait un feu sur la plage, face au chenal et on fait des signaux aux bateaux à crevettes de Bluebella.

— Parfait. Je pense qu'il y a des mois que vous tirez des plans pour ce voyage et que vous barbotez des provisions... Bon, puisque vous avez perdu une partie de votre mois d'août, allez-y. Mais faites bien attention à vos feux, là-bas, et ne vous aventurez pas au large !

— Non, monsieur. Merci, monsieur, dit Leslie, transporté de joie. On partira à l'aube.

— Amusez-vous bien. Et si vous trouvez des œufs de tortue, ramenez-nous en.

Comme ils s'éloignaient, il y eut un bruit de moteur, d'un changement de vitesse brutal. Le bruit cessa soudain, mais des pneus crissèrent sur les coquillages concassés de l'allée, devant la Grande Maison. On entendit des cris, des portières qui claquaient, puis des pas pressés sur le terre-plein cimenté.

Ginn se leva pour regarder par la fenêtre.

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

Il contourna rapidement la table et se dirigea vers le hall d'entrée. Il n'était pas encore à la porte, que Young Billy, le fusil à la main, entraînait de son pas pesant. Il jeta un coup d'œil circulaire et fit signe aux trois hommes qui le suivaient de poursuivre leur chemin vers les cuisines.

— Que se passe-t-il ? demanda Ginn.

Young Billy tira un insigne de sa poche.

— Une évasion dans l'équipe qui travaillait dans les bois, à côté. C'est vous l'patron, ici ?

Son regard se porta sur Mme Ginn et sur le groupe de garçons qui, comme par magie, avait surgi à l'entrée.

— Oui, je suis le directeur de cet établissement. Mon nom est Ginn. C'est vous qui avez tiré, tout à l'heure ?

Young Billy acquiesça d'un signe de tête, tout en observant les hommes qui revenaient des cuisines.

— Deux condamnés à perpétuité se sont évadés. Tous deux prévôts, un nègre et un blanc. Ils ont tué le gardien et l'un d'eux s'est sauvé de ce côté-ci.

— Seigneur Jésus ! souffla Mme Ginn. Les enfants, Washington !

— Vous en avez combien ? demanda Young Billy balançant son fusil dans la direction des enfants.

— Ne faites pas ça ! cria Ginn.

— N'faites pas quoi ?

— Ne balancez pas ce fusil comme une canne !

Young Billy lança à Ginn un regard lourd :

— Comment que vous vous appelez, déjà, m'sieur ?

— Washington Ginn. Je vous ai dit que je suis le directeur de cette maison.

— Dans ce cas, vous feriez bien de boucler les gosses pour la nuit. On sait pas c'qui peut arriver. (Young Billy sourit.) J'veais laisser deux hommes ici pour quelque temps. Un sur le devant et un sur les arrières. Que personne ne sorte, jusqu'à c'qu'on vous ait fait signe. Sinon, vous risquez de recevoir une giclée de plomb ! Il y a des nègres qui travaillent ici ?

— Oui, plusieurs.

— Dites-leur de se cacher sous leurs lits cette nuit et de boucler leurs portes s'ils tiennent à leur peau.

— Vous dites qu'un gardien a été tué ? demanda Mme Ginn.

— Exact, madame. Nous ne savons pas qui l'a tué. Si c'est le nègre ou le blanc. Mais ça n'fera aucune différence, quand on les aura repris. D'ici une heure, y aura cent hommes et cinquante chiens dans le coin. On est sûr de les choper, les lascars, mais gardez quand même les jeunots à l'intérieur, comme ça, personne n'aura de mal. (Il se tourna vers ses hommes.) Surveille la porte de devant, Whigs, et toi, Ed, la porte de derrière. Tirez sur tout ce qui bouge. (Il fit demi-tour et se fraya un chemin parmi le groupe d'enfants.) C'est bon ! Dégagez ! Laissez-moi passer !

Les trois hommes sortirent sur ses talons, l'œil autoritaire, martelant le plancher de leurs lourdes bottes.

— Un instant ! cria Ginn.

— Quoi ?

— Nous avons pas mal de bêtes dans nos étables. On doit les traire le matin, avant le lever du jour.

— Si on n'a pas rattrapé les évadés d'ici là, on n'aura plus qu'à changer de métier, m'sieur. Vous en faites pas pour vos vaches.

Billy avait à peine disparu derrière le treillage de la porte, que

Ginn levait les mains, pour obtenir le silence :

— Ça va les enfants ! Du calme ! Vous avez entendu ce qu'il a dit. Personne n'a le droit de sortir du bâtiment principal ce soir, ni demain, sauf avis contraire. En attendant, comme il est trop tôt pour que les grands aillent se coucher, tout le monde au gymnase pour une partie de basket.

Il y eut une bousculade au pied de l'escalier.

— Leslie !

— Oui, monsieur ?

— Toi et Jimmy, vous allez sonner l'alarme. Je crois qu'il y a encore quelques gars autour de la grange ou près de la rivière, et ils ne sont peut-être pas au courant.

— Bien, monsieur.

Jimmy et Leslie tournèrent au bas de l'escalier pour prendre la porte de derrière. Le gardien leur barra la route de son bras massif.

— Où qu'vous allez ? Personne n'a le droit de sortir !

— On va sonner l'alarme à la cloche pour les gars qui sont encore dehors, dit Leslie. Tout le monde n'est pas rentré.

Le gardien les examina attentivement.

— D'accord. Je pense que ça va. Mais je vous accompagne. Un des bandits pourrait bien se cacher dans le coin. Il ne serait que trop content d'emmener l'un de vous en otage.

Leslie et Jimmy passèrent devant, le gardien leur emboîta le pas. Leslie ralentit en arrivant près de la pompe pour que le gardien le rattrape. Il ne pouvait se forcer à regarder l'homme en face.

— Vous pensez les reprendre, les évadés, ce soir ? demanda-t-il.

— T'en fais pas pour ça. Où elle est, votre cloche ?

— Là, au-dessus du réservoir, fit Jimmy en pointant le doigt.

— Faut que vous grimpiez ?

— Non. Il y a une corde jusqu'en bas. Y a qu'à tirer dessus.

Ils poursuivirent leur route en silence.

— Y en a deux qui se sont débinés, hein ?

La voix de Leslie paraissait étonnamment forte.

— Tout juste.

— L'autre garde nous a dit que c'est des prévôts.

— Ouais.

— Comment qu'ils ont tué le gardien ? intervint Jimmy.

Leslie, noyé dans l'ombre, regarda son copain, et le remercia silencieusement d'avoir posé la question.

— Y en a un, c't'un nègre. Chef de pioche et chanteur. L'autre,

c'est le prévôt à l'eau. Ils n'avaient donc pas d'fers, ni l'un ni l'autre. Le prévôt à l'eau, il attrapait des serpents à sonnettes pour les r'vendre – qu'il disait – c'est comme ça qu'ils se sont débinés. Quand le gardien s'est approché pour tuer les serpents, il a commis une erreur – il a déchargé ses deux canons. Et, avant qu'il ait pu recharger, le blanc lui a sauté dessus. Le gardien a sorti son couteau, mais le salaud l'a tué à coups de crosse de fusil.

— Ça doit être Rudy ! dit Jimmy. Les, ça doit être Rudy ! C'était lui, le prévôt à l'eau, et il parlait d'attraper des serpents ! Tu t'appelles ?

Leslie lui enfonça son coude dans les côtes.

— Oui, ça doit être lui.

— Vous l'connaissez, c'salud ? demanda le gardien, en abattant la main sur l'épaule de Leslie.

— Des fois, on allait du côté d'la tranchée pour les r'garder et les écouter chanter, expliqua Leslie, la voix un peu creuse. Enfin, vous voyez...

— Hein ? grogna le gardien.

— On peut pas dire qu'on le connaissait, reprit Jimmy. On savait simplement son nom, comme on savait çui du gardien. C'était m'sieur Whittaker, pas vrai ?

— Exact.

— C'est tout, dit Leslie.

Le gardien retira sa main. Leslie s'efforçait de respirer régulièrement.

Ils marchaient en silence. Finalement, le gardien s'arrêta pour jeter un coup d'œil circulaire.

— Où diable est-elle, vot' cloche ?

— Là-bas, juste devant nous. Voilà le réservoir.

— Alors, dépêchez-vous de la sonner.

Leslie et Jimmy partirent en avant ; dès qu'ils furent suffisamment éloignés, Jimmy donna un coup de coude à Leslie.

— Bon Dieu ! C'est bien Rudy qui s'est évadé, Les ! (Il se retourna pour regarder le gardien, puis pencha la tête vers Leslie.) Et c'est lui qui a dû tuer M. Whittaker.

— Ta gueule ! siffla Leslie. Va devant et sonne c'te sacrée cloche !

Jimmy empoigna la corde et tira dessus, comptant les quinze coups. Les sons de la cloche résonnaient clairs et inquiétants dans la campagne silencieuse. Jimmy compta encore jusqu'à quinze, puis tira de nouveau. Au bout d'un moment, le gardien hurla :

— Ça suffit, là-bas ! Ils ont dû l'entendre, à présent !

Comme ils s'en retournaient vers la maison, le gardien déclara :

— Je ne sais pas si on a bien fait de sonner la cloche. Dans les bois autour, il y a plein de chiens et d'hommes prêts à tirer. Ils risquent de descendre quelques orphelins.

— Les gars savent se débrouiller, fit Leslie, irrité. Ils peuvent même tourner en rond autour des gardes et de leurs chiens, sans que personne s'en aperçoive.

— Y a des tas de coins pour se cacher, hein ?

Le gardien ne cessait pas de scruter les ténèbres.

De temps en temps, il se penchait pour sonder un buisson.

— C'est pas les cachettes qui manquent, dit Jimmy. Faut les connaître. Pas vrai, Leslie ?

— On peut pas échapper aux chiens, dit le gardien, avec assurance. Y en a qui pourraient pister un homme jusqu'à Boston, ma parole !

Leslie et Jimmy ne trouvèrent rien à répondre. Mais en montant les marches, Leslie demanda brusquement :

— Qu'est-ce qu'on va leur faire, quand ils seront repris ?

— On les tuera, probablement.

Le gardien caressa du doigt le canon de son fusil.

Leslie lança un dernier coup d'œil au gardien qui s'était arrêté sur le perron, le ventre serré, à la taille par une mince ceinture, l'air avantageux et puissant. Ses yeux fouillaient l'ombre, et son arme restait toujours prête.

Leslie sentit que cet homme songeait avec plaisir à la curée. Il frissonna.

Le garde ne cachait pas son envie de tuer. Il n'éprouvait aucun regret, aucun scrupule. Il s'en réjouissait d'avance.

Les principes moraux de Leslie lui interdisaient de s'apitoyer sur le sort de Rudy, de s'indigner sur l'injustice commise. Le récit de Rudy avait peut-être été incomplet, inexact. Et Leslie ignorait bien des détails sur son premier meurtre, sa condamnation, et sa peine ; comment proclamer, dans ces conditions, qu'il y avait eu injustice ? Leslie était en proie au doute, il se sentait troublé et effrayé.

Mais, d'une manière furtive, secrète, Leslie avait deviné le plaidoyer silencieux de Rudy, ce qui rendait les choses différentes. Rudy, c'était un être de chair et de sang, avec ses idées, ses sentiments, ses rêves. Peut-être avait-il rêvé à l'évasion, tout en bavardant avec Leslie ? Il tenta de se rappeler le comportement et les paroles de Rudy, pour déterminer si son évasion avait été préméditée ou s'il avait pris la fuite sur une impulsion, après une prise de bec avec Whittaker.

Il entendit ses camarades vociférer dans la salle du gymnase. La

partie de basket... Il fit la grimace. « Bon sang, ils jouent au basket alors qu'on est sur le point de descendre un mec ! Oui... mais moi, je le connais, Rudy, songea-t-il. Si je ne l'avais pas rencontré, si nous n'avions pas causé, je serai sans doute là-haut avec les autres, en train de gueuler comme un âne. »

Le gardien remarqua Leslie qui le regardait fixement. Celui-ci se détourna vivement. « Reste peinarde, Henderson ! pensa-t-il. Ça n'est pas tes oignons ! Tu t'es déjà mêlé de ce qui ne te regarde pas et ça t'est retombé sur le nez. Maintenant, suffit ! »

Le gymnase était rempli de lumières et de visages en sueur. Deux équipes improvisées se bousculaient sur le plancher. Leslie fit demi-tour. Il était incapable de s'intéresser à une partie de basket, alors que dans les ténèbres, parmi les pins odorants, dans le silence coupé d'aboiements de chiens, se jouait une autre partie, plus passionnante celle-là, une chasse à l'homme.

Au deuxième étage, il trouva quelques garçons qui, penchés aux fenêtres, observaient les lueurs qui apparaissaient parfois du côté du fossé. De temps à autre, les phares d'une auto déchiraient la nuit.

— Oh vieux ! Ils vont pas tarder à les choper, ces deux salauds, et ils vont te les pendre, vite fait ! dit un des gars.

— Paraît que la tête du gardien, elle est en bouillie. Ce serait pas celui qu'attrapait des serpents vivants, dis, Henderson ?

— Si.

— Tu le fréquentais, hein ?

— Qu'est-ce que t'entends par là ? fit sèchement Leslie. Je lui ai parlé une ou deux fois, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'il avait fait comme crime, pour qu'on l'ait foutu au pénitencier ?

— Il a pété la mâchoire d'un mec d'un coup de poing, et l'mec en est mort.

— Merde alors ! Alors ça fait deux hommes qu'il tue ! Ils vont pas l'rater !

« T'as raison, songea Leslie, ils ne vont pas le rater. »

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une bagnole dans le chemin. R'garde comme y gaze, la vache !

La voiture jaillit de l'ombre de l'allée pour virer autour du terre-plein, puis elle dérapa sur les coquilles d'huîtres, au coup de frein. La portière s'ouvrit et un homme en descendit. Leslie reconnut immédiatement Plug.

Plug portait une mitraillette Thompson. Il la maniait avec aisance et une familiarité amoureuse. Il avait confisqué cette arme à un bootlegger lors d'un raid sur une distillerie clandestine, vers 1920, et depuis lors, il l'emportait dans toutes les chasses à l'homme. Elle lui avait déjà servi à tuer huit hommes, dont deux blancs, tous forçats évadés.

Quand Ginn descendit les marches à sa rencontre, Plug était déjà entouré de jeunes garçons.

— Vous avez encore des élèves dehors ? demanda Plug.

— Je ne pense pas, répondit. Ginn. C'est vous, M. Plug ?

— Parfaitement. Je suis le directeur du pénitencier. (Il se tourna vers le groupe des jeunes garçons.) Ne sortez pas de la maison jusqu'au jour, et ne vous avisez pas de faire des escapades, histoire de voir ce qui se passe, parce que si je vous trouve dehors, j vous tanne les fesses. Compris ? (Il fit face à Ginn.) Il y a autre chose à craindre que les fusils. Y a les chiens qu'ont été lâchés. Des mauvais, qui vous déchiquetteraient un gosse en moins de deux... un gosse, et même un homme. On les a dressés à tuer.

— C'est bon, les enfants, dit Ginn. Retournez au basket. Leslie ? Où est Leslie Henderson ?

— Il est au deuxième, monsieur Ginn.

— Allez donc lui dire que je lui demande d'arbitrer la partie. Et vous avez entendu ce qu'a dit M. Plug ? Restez à l'intérieur, si vous ne voulez pas avoir d'ennuis.

Les hommes quittèrent le hall et s'approchèrent de la voiture.

— Ah ! j'y pense, fit Ginn. Nous avons deux employés, qui sont peut-être en ville, ou à Shadyside. Il se peut qu'ils rentrent tard, ou même demain matin de bonne heure.

— Bon. Comment s'appellent-ils ? Je tâcherai de les trouver.

— Razier et Williams.

— Razier et Williams. (Plug nota les noms dans un petit carnet.) Personne d'autre ?

— Non. Je crois que c'est tout. Sauf quelques noires. Les cuisinières. Mais elles ont dû s'enfermer dans leur chambre, à cette heure. Ces nouvelles-là vont toujours vite.

— Qu'elles restent chez elles. Par une nuit pareille, les nègres seront mieux dedans que dehors. J'ai des hommes qui n'hésiteront pas à tirer sur n'importe quelle viande noire, ce soir. Et l'un des évadés est un nègre.

— C'est affreux, dit Ginn. J'espère que vous ne tarderez pas à les reprendre et à les punir en conséquence.

Plug sourit :

— Monsieur, ces deux hommes peuvent d'ores et déjà être considérés comme morts.

Il y eut un grincement de boîte de vitesses et la voiture fonça dans les ténèbres.

*

La chasse à l'homme avait mis Bradley dans un état d'énervement bizarre, anormal. Il avait écouté avec un plaisir intense le récit de Young Billy sur le drame de la tranchée ; et plus tard, quand Plug avait pénétré dans le hall, mitrailleuse au bras, il avait tremblé d'excitation en examinant le métal noir bleuté du canon. De plus, Plug lui avait paru en tous points admirable.

Plus tard, il s'était promené dans la Grande Maison, allant d'un groupe à un autre, échangeant des commentaires et écoutant les hypothèses plus ou moins fantaisistes. Bradley savait bien que la plupart des histoires qui se racontaient étaient fausses, mais il s'en fichait. Ah ! la belle aventure ! Il le pensait et ne manquait pas de le dire à qui voulait l'entendre. Enfin, quand il eut épuisé le plaisir des conversations à bâtons rompus, il eut une idée. Il attendit que le hall fût désert, puis il se glissa subrepticement sur le perron, à l'arrière de la maison.

— Quelle nuit ! dit-il d'un ton engageant.

— T'as pas le droit de sortir de la maison.

Le garde souleva son fusil.

— Ouais, je sais, mais je suis venu ici pour fumer une sèche. (Bradley sortit vivement son tabac.) Vous en voulez une ?

— Non. Et n'allume pas ici. Rentre à l'intérieur.

— Ah ! oui, d'accord. J'ai compris. Vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour cible à la lueur de l'allumette, hein ?

Le gardien ne répondit pas et se remit à fouiller du regard les ombres autour de la blanchisserie et l'épaisse broussaille le long des poulaillers. Bradley roula adroitement sa cigarette dans le noir et rentra pour l'allumer. Quand il ressortit, il enferma le bout incandescent entre ses paumes.

— Vous croyez qu'on les r'prendra cette nuit ?

— Y a des chances.

— C'est vrai qu'ils lui ont écrabouillé la tête, au gardien ?

— Oui.

— Les vaches ! J'espère qu'on va les lyncher.

Le gardien le regarda de nouveau, mais ne répondit pas.

— Vous savez, fit Bradley, à voix basse, y a des tas de coins où on

peut se cacher, par ici.

— Ouais. J'm'en doute.

— C'est vrai... Qui c'est qui dirige les recherches ?

— Plug.

— Le directeur du pénitencier ? Je l'ai vu. Il avait une mitraillette.

Bradley avait du mal à contenir son excitation.

Le gardien l'examina, pendant une bonne minute.

— Alors, t'as vu Plug ?

— Ouais. (Sa voix se fit sourde et pensive.) Je me demande si j'aurais pas dû lui parler des cachettes. Je connais les bois mieux que personne.

— Sans blague ?

— Ouais. Je me demande si j'pourrais pas vous donner un coup de main pour attraper ces saligauds.

Il parlait très bas, comme s'il débattait la question en lui-même.

— J'ai idée que nos gars s'en tireront bien tout seuls, dit le gardien. Un gosse n'a rien à faire dans tout ce remue-ménage.

— Mais voyons, monsieur, un des gardiens qu'est venu tout à l'heure, il n'était pas beaucoup plus vieux qu'moi, dit Bradley d'un air suffisant.

— Tu veux parler de Young Billy ? C'est une exception. Son père a été gardien pendant quarante-cinq ans. Le petit Billy a été élevé parmi les forçats. Il a déjà participé à une centaine de poursuites comme celle de ce soir. Il a presque autant de flair qu'un chien, c'type-là.

— En tout cas, j'pourrais vous montrer des endroits, insista Bradley, qui se raccrochait à son espoir. Des endroits que personne ne connaît, à part moi.

— Possible. Mais les chiens se débrouilleront. Et si c'est pas les chiens, ça sera Plug. Et maintenant, tu f'rais mieux d'rentre, fiston.

Bradley jeta sa cigarette sur le perron et l'écrasa sous sa semelle. Il fit claquer ses doigts.

— Dites donc, fit-il d'une voix douce, chargée de sous-entendus, il y a quelque chose qu'on aurait dû vous dire, à vous autres.

— Quoi donc ?

— Y a un garçon de l'orphelinat qu'a pas mal traîné du côté du fossé, ces derniers temps.

— Tiens ? dit le gardien, dont l'intérêt s'éveillait. Comment il s'appelle ?

— Eh ben ! j'sais pas si j'dois vous dire son nom. Peut-être bien qu'il y allait, histoire de se balader... vous comprenez ? (Il avait peur ; il en avait trop dit.) Y a des tas d'gars qui font pareil.

— Tu crois qu'il a quelque chose à voir dans l'évasion ? Il les a cachés, peut-être bien ?

— Ça se pourrait, fit Bradley, l'œil vague. Bon, faut que je m'en aille, maintenant.

Il rentra rapidement.

— Hé ! cria le garde, attends une minute !

Mais Bradley avait déjà disparu. Le gardien se suça pensivement une dent et reprit sa surveillance.

Bradley monta en courant au deuxième et fonça dans la salle de douches. Il éteignit la lumière et tira l'unique chaise vers la fenêtre. Il se roula une cigarette et la fuma à bouffées nerveuses. Il n'avait pas eu l'intention de cafarder. Merde, il avait voulu bavarder un peu... un point c'est tout. On ne pouvait pas le lui reprocher...

« Et puis, bon Dieu, ce gardien ne me connaît pas, donc, s'il y a des suites, je m'arrangerai pour qu'il ne me repère pas. Et d'abord, ce salaud de Leslie Henderson n'aura que ce qu'il mérite. Je lui ai dit que je me vengerai, et bon sang, j'avais pas me gêner... D'ailleurs, j'y suis pour rien dans tout ça. Sans blagues ! J'ai rien fait. »

Dans la pénombre de la salle aux murs de ciment, Bradley s'installa pour surveiller jusqu'au jour les bois environnants. Peut-être qu'il apercevrait l'un des bandits, de son poste au deuxième étage. Mince alors ! Ce serait une drôle d'aubaine !

Il fixa les yeux sur une tache brillante près du poulailler et commença à inventer une histoire. Ça se passerait très tard dans la nuit. Il serait presque endormi. Et, soudain, il verrait une ombre bouger au coin de la blanchisserie. Du coup, il se réveillerait complètement, et un sens mystérieux lui dicterait sa conduite. Il descendrait rapidement, mais sans bruit, les étages. Il trouverait le gardien endormi. Ce con ! Le fusil – prends le fusil !...

CHAPITRE X

On avait établi un barrage à l'entrée de Brockton et de la seconde route neuve ; c'était de ce point que Plug dirigeait la chasse et coordonnait les mouvements. Les policiers du comté, coiffés de vastes chapeaux gris, tout tachés de sueur, faisaient démarrer leurs motos à grand bruit ; employés comme agents de liaison entre les diverses sections, ils forçaient leurs moteurs et rapportaient à Plug les renseignements recueillis. Plug étudiait une grande carte d'état-major de toute la région, comprise entre Bluebella et Shadyside.

— On obtiendra peut-être un hélicoptère de la base aérienne, dès que le jour sera levé, dit Young Billy. J'ai parlé à un des flics du comté qui a transmis la demande. Il paraît que le colonel va l'envoyer à l'aube.

— Ça fait sept bonnes heures à attendre, répondit Plug. On les aura pris d'ici là.

— C'est ce que je pensais, fit Billy en souriant. Moi, je fais plus confiance aux clebs.

Un des chasseurs s'avança avec un bocal.

— Vous buvez un coup, Plug ?

— Non. Quand on a bu, on ne peut pas viser juste.

— Et toi, Billy, mon gars ?

— Moi, je vise juste.

Young Billy prit le bocal et avala une longue rasade ; il eut du mal à retrouver son souffle quand il rendit le récipient, et il se mit à tousser. Sa figure se congestionnait. Le « chasseur » sourit en revissant le bouchon.

— On en a pris vingt gallons chez ce nèg' qui a sa distillerie près de Bluebella. Fameux, hein ?

— Du tonnerre.

— Tous les gars du coin sont énervés. Ils voudraient bien attraper le nèg'.

Plug releva la tête.

— Je ne veux pas qu'on fasse leur affaire à ces hommes, hors de ma présence. Je ne veux pas de règlements de comptes improvisés par des poivrots.

— Y n'se passera rien, Plug, fit l'homme, la voix épaisse. Mais y a quelques vieux potes à Whittaker dans la bande.

— On l'connaissait tous depuis une paye.

Plug se replongea dans l'étude de la carte.

— C'est pas le nèg' qui l'a tué, dit Young Billy. C'est le blanc. Le nommé Rudy Krist.

— J'comprends pas comment ça a pu s'produire, fit l'homme.

— C'est de ma faute. (Plug garda les yeux baissés.) J'avais permis à Rudy d'attraper des serpents. Ces bêtes se sont échappées et Whittaker a déchargé ses deux coups pour les tuer. (Il se pencha plus bas sur la carte.) C'est un peu pour ça que je ne veux pas qu'on fasse leur affaire aux évadés, hors de ma présence. Ils sont pour moi.

— Je m'appelle le jour où Rudy a été nommé prévôt, fit Billy en souriant.

Plug se redressa brusquement.

— Moi aussi, je me rappelle, dit-il calmement, mais je n'ai rien à me reprocher : il était discipliné et je l'ai nommé prévôt en toute connaissance de cause. Je prends toute la responsabilité de ma décision et je ne veux pas qu'on m'emmerde avec ça.

— Oui, monsieur, m'sieur Plug, fit vivement Young Billy. J'parlais pour causer, c'est tout.

— Bon, alors causez un peu moins et cherchez un peu plus !

— Viens, on y va...

Billy examina rapidement la carte où Plug avait hachuré les zones déjà fouillées, d'après les rapports des équipes. Billy posa le doigt sur une zone vierge.

— J'prends cette section, près du marais, et je remonte vers la route.

— D'accord, dit Plug en consultant sa montre.

Il inscrivit le nom de Billy et l'heure.

La porte de la voiture claqua et le moteur ronfla.

— Rappelez-vous c'que j'ai dit ! Ne faites rien avant que j'arrive ! hurla Plug.

Billy fit oui de la tête et démarra en trombe.

Pendant une bonne minute, Plug suivit du regard les feux de la voiture qui disparaissaient dans la nuit. Il était seul, à présent, prêtant l'oreille au crépitemment du poste émetteur-récepteur, dans la voiture. Il s'assit de biais sur le siège, scrutant l'ombre des arbres, la Thompson à la main. Il pensa fumer une cigarette, changea d'avis et mordit dans une tablette de tabac. Enfin, poussant la chique contre sa joue, il prit le micro :

— Voiture n° 1 à toutes les voitures. Au rapport. Voiture n° 1 à toutes les voitures. Au rapport.

Il inversa le disjoncteur et attendit. Les craquements s'intensifièrent, puis une voix grave marmonna :

— C'est vous, m'sieur Plug ?

— Ouais, c'est Plug. Quoi d'neuf ?

— On a presque fini du côté de White Bluff Creek, et toujours rien.

— Vous êtes descendus le long de la rivière ? Vous avez fouillé les berges ? Y a des tas de roseaux. Un homme peut très bien se laisser couler et respirer par une tige, comme à travers une paille. Et il peut aussi se couvrir de boue pour dépister les chiens. Dans le noir, vous auriez du mal à le repérer.

— Non, m'sieur, monsieur Plug. On a tout fouillé, centimètre par centimètre. Y a longtemps que personne n'est passé par ici. Les chiens ne trouvent rien du tout. D'ailleurs, ils ont filé sur les traces d'un couple d'opossums.

— Bon. Dans ce cas, rentrez.

Les équipes des voitures 3 et 4, qui opéraient toutes les deux entre Brockton et Bluebella déclarèrent qu'elles n'avaient pas vu trace de Rudy ni de Doosy. La voiture 5 ne répondit pas. C'était celle de Young Billy. Comme il était parti le dernier, Plug se dit qu'il devait être occupé à lancer les chiens et qu'il n'avait laissé personne dans la voiture.

Il reposa le micro et se redressa. L'odeur des pins était pesante, et, dans les ténèbres, les lilas et les glycines blanches accrochées en bouquets aux troncs des quelques chênes géants évoquaient les fantômes dansants des rêves enfantins.

La sueur qui inondait son corps, le poids de la Thompson, l'insinuant parfum des glycines et les crampes nerveuses qui lui tennaient les jambes, tout cela rappelait à Plug les chasses d'autrefois. Bien des années auparavant, les battues avaient eu lieu dans une région vraiment dure : les collines de la Georgie du Nord. Un homme risquait d'y glisser de trois cents pieds de haut sur l'argile rouge. Une fois, poursuivant un évadé au sommet d'une colline, Plug avait glissé. L'homme aurait pu s'échapper s'il n'avait pas ri au spectacle de Plug qui filait le long de la pente, dans la boue huileuse. Mais parce qu'il avait ri, Plug avait continué la chasse et avait fini par l'avoir.

Pour le moment, il attendait près de sa voiture, comme par le passé, sûr de lui, plein de confiance. Les évadés n'avaient pas une seule chance. Si les deux hommes s'étaient séparés, comme tout semblait l'indiquer, il choperait d'abord le nègre. Après le nègre, il

s'attaquerait à Rudy. Le fumier ! « Je m'demande, songeait Plug, s'il a prémédité son coup – s'il a capturé les serpents pour les lâcher ensuite et obliger Whittaker à décharger ses deux canons. Pourtant, il était tellement terrorisé, dans mon bureau, le jour où je l'ai nommé prévôt. Ma tête à couper qu'il était maté, quand je lui ai planté mon fusil dans les tripes ! Il devrait savoir que je l'aurai. S'il a été assez malin pour me couillonner et se faire nommer prévôt, alors il devrait avoir assez de jugeote pour savoir que je l'aurai, bon Dieu ! »

Plug suçait pensivement sa chique : « Pas possible que Rudy ait prémédité cette évasion ! Probable qu'il s'est simplement foutu en rogne contre Whittaker. Alors, quand les serpents se sont débinés et que Whittaker a eu tiré ses deux cartouches, il a sauté sur l'occasion et il s'est tiré. Une foutue malchance, quoi ! Et le nègre a voulu l'imiter. C'est bien ça, la connerie des nègres ! Il passe tant d'années à la chaîne qu'il en est plus rouillé que ses propres fers. Enfin, un beau jour je le fais prévôt, je lui confie le boulot le plus simple et le moins fatigant qui soit, et il ne trouve rien de mieux à faire que de se débiter ! Eh bien, j'parie bien qu'il le regrette, maintenant ! »

Plug glosa et ouvrit le coffre à gants. Il y prit un demi-litre de scotch et se mit à couper la capsule posément, avec un canif. Après avoir fait jouer le bouchon et s'être assuré qu'il venait librement, il posa la bouteille à terre, ferma le canif et le remit dans sa poche. Il appuya la Thompson contre ses genoux, ramassa la bouteille et but une longue rasade. Une fois la bouteille rangée, il se rassit de biais, savourant le liquide brûlant et suçant avec délice, sa chique imbibée de whisky.

C'était bon de faire la chasse de nouveau, il n'y avait plus que ça dans la vie. « Une bonne chasse à l'homme c'est aussi stimulant qu'une belle fille dans ses bras », songea-t-il. Rien de tel qu'une poursuite pour vous remonter le moral. On se saoule, on démolit un nègre ou deux, on parcourt le pays pendant quelques jours, comme un dingue, et après, on est tranquille pour huit mois, un an !

Il se leva et alluma sa lampe de poche pour éclairer la carte.

« Si les deux évadés n'étaient pas parvenus à atteindre Savannah, il n'y avait plus rien à explorer dans la région, sauf les prés marécageux et les environs de Shadyside. D'autre part, s'ils s'étaient séparés, ils avaient pris des directions différentes. Du côté de Bluebella et de White Bluff Creek, on n'a rien trouvé. Il est douteux qu'ils aient pu atteindre Savannah. Donc c'est autour de Shadyside qu'il faut chercher. Et c'est là que se trouve le gars Billy. Je devrais avoir des nouvelles d'ici un moment. »

Il éteignit la lampe, but une lampée de whisky, et se carra sur son siège, la Thompson en travers des genoux. Il examina le ciel. « Il fait

noir, songea-t-il, et c'est pas facile de repérer un nègre dans le noir. Pas facile. Mais Young Billy va fouiller le coin de fond en comble. C'est un type consciencieux, Billy. »

*

Young Billy se sentait plein de force et tout fringant. Il avait déjà participé à de nombreuses chasses avec son père, et à beaucoup d'autres en sa qualité de gardien. Mais c'était sa première battue sous les ordres de Plug, parce que sous Plug, il n'y avait guère eu de tentatives d'évasion. Et c'était la première fois que Young Billy avait le commandement d'un groupe. Il connaissait bien son boulot et s'en acquittait avec une joie froide et compétente.

Parti du bord du marais, de l'autre côté de Shadyside Creek, il avait poursuivi son chemin en fouillant les bâtisses le long de la rivière : appentis, poulaillers, porcheries, bûchers, augmentant ses effectifs au fur et à mesure qu'il progressait, recrutant des hommes, réquisitionnant des fusils et des chiens. Il ne laissait rien inexploré. Jusqu'à la seconde route neuve, inspectant tout sur son passage, Young Billy emmenait son équipe, toujours plus nombreuse. Et à chaque étape, il se faisait prêter des chiens ; les chiens de salon, les terriers, les bouledogues, les pointers, les setters, et des bâtards de toutes sortes suivaient les chiens policiers, bondissant en une meute hurlante.

Billy était certain que les limiers avaient flairé la piste, la vraie. Et ce sens mystérieux qui lui venait de son père aussi bien que de sa vie parmi les forçats lui disait qu'il n'y en avait plus pour bien longtemps.

Les deux évadés avaient eu l'astuce de semer du poivre en divers endroits, mais dès que Billy avait vu les chiens s'affoler après avoir flairé la piste, il avait brutalement séparé les limiers du reste de la meute et avait décrit un cercle d'une centaine de mètres jusqu'à ce que les chiens aient retrouvé leur odorat. C'était son père qui lui avait enseigné ce coup. « Un des meilleurs pisteurs qu'on ait jamais vus », déclara Young Billy à ses hommes admiratifs. Il se remit à scruter le terrain meuble pour y relever les traces de pas.

Billy s'était dit que, tout compte fait, les chiens avaient raison. Les évadés avaient bien calculé leur coup pour dépister les chasseurs. Au lieu de se diriger vers Savannah, Rudy et Doosy étaient remontés vers Shadyside, puis étaient revenus sur leurs pas dans l'espoir de reprendre la bonne route un peu plus tard. « C'est égal, songea Billy, ils n'y réussiront pas ! » Quand même, il fallait admettre que ce Rudy était un malin. Fallait être ficelle pour inventer cette histoire de serpents à sonnettes.

« Et les autres forçats ! Ils ont assisté à la chose... ils ont vu Rudy

tabasser Whittaker à mort, et ils ne sont pas intervenus ! Pourquoi ?... Ils l'ont même sans doute applaudi ! En tout cas, j'avais m'offrir un peu de viande noire ce soir. C'est le moins que j'puisse faire pour ce pauvre vieux con de Whittaker. »

A la suite des limiers, les hommes s'enfoncèrent dans la forêt de pins sombres. Les chiens hurlèrent. Young Billy songea qu'il faudrait qu'il aille à Savannah, à son prochain jour de congé, et qu'il s'offre un fusil de chasse à répétition. « Il n'a fait qu'une seule faute, Whittaker, se dit-il, et ça a suffi à ces salauds ! Bon. Mais ça ne peut pas se produire si on a plus de deux cartouches à lâcher.

« Enfin... Maintenant que Whittaker n'est plus là, et si j'arrive à choper un des ces salauds, ce soir, ou, peut-être, les deux, avec un peu de veine, je devrais me trouver en bonne place pour prendre la succession de Whittaker.

« Tout ce qu'il me faut, c'est un peu de veine. Un tout petit peu. »

— Chasse, Boss ! Cherche, Mary ! Vas-y, Josey ! Cherche ! Cherche !

*

Trente-trois années de discipline et de terreur, trente-trois ans de mauvais traitements, et d'humiliations, avaient profondément marqué Doosy, et il se sentit pris dans l'étau de l'habitude, au bout de quelques précieuses heures de liberté.

Il avait réussi à se cacher pendant neuf heures, et puis les limiers de Young Billy avaient retrouvé sa piste. A côté de trente-trois ans, est-ce que ça comptait, neuf heures ? Neuf heures, ce n'est rien, comparé à la moitié de la vie humaine.

Mais pendant que s'écoulaient ces neuf heures, Doosy avait réussi à vaincre sa peur du gardien et de son fusil et les raisons de son évasion lui apparaissaient clairement. Il n'avait pas été poussé par une résolution farouche, comme celle de Rudy. Il n'avait jamais vraiment cru qu'il parviendrait jusqu'à New York, qu'il trouverait un emploi de plongeur dans un petit restaurant, et qu'il pourrait se promener dans les rues en admirant les gratte-ciel. C'étaient des rêves et Doosy le savait bien. Il était vieux ; Rudy était jeune. Il était noir, ignorant et pauvre ; Rudy était blanc et instruit, ce qui était une richesse en soi. Tout cela n'était que trop évident.

Dès qu'ils avaient quitté la tranchée pour se cacher dans les buissons, Rudy lui avait annoncé qu'ils allaient se séparer. Si Doosy avait conçu le moindre espoir de voir ses rêves se réaliser, la moindre foi dans son destin, son espoir et sa foi avaient été anéantis à ce moment-là. Il était trop vieux, il avait vécu trop longtemps isolé du

monde, pour réussir dans sa tentative, sans Rudy. Pendant un moment atroce, Doosy avait failli se mettre à genoux pour le supplier de l'emmener. Mais il ne l'avait pas fait. Il avait compris, il avait souri, il avait serré la main de Rudy en lui souhaitant bonne chance.

Depuis lors, Doosy savait qu'il était condamné. Pendant une seconde de panique, il avait eu l'idée de retourner à la tranchée et d'agir comme s'il ne s'était rien passé. Mais il savait que c'était impossible. Les autres forçats se seraient coupés dans leurs récits et n'auraient pas pu le couvrir suffisamment pour tromper Plug. Et une fois que Plug aurait été au courant... Il aurait continué à exister, bien sûr, mais il savait comment se serait achevée sa vie. Il était trop vieux maintenant pour reprendre la pelle et la pioche, pour arracher les souches, pour fendre des bûches comme un bleu. Trop vieux pour supporter les brimades désormais quotidiennes, constantes, trop vieux pour se faire jeter au trou à la moindre infraction au règlement. Et même si, grâce à la ruse et à son expérience, il parvenait à éviter les ennuis, les gardiens se seraient donné le mot pour le provoquer. En trente-trois ans, Doosy avait eu le temps d'apprendre qu'il était encore sensible à la provocation.

C'est ainsi que tout en savourant chaque seconde de ses neuf heures, il s'était finalement mis en paix avec lui-même. Il marchait sans frayeur à travers les bois, dans la nuit sombre, contemplant la lune et parlant tout seul :

— Vieille lune, t'en as vu des choses, toi ! Ça, c'est v'ai. Des tas de choses ! Mais t'as enco' jamais vu un nèg' 'igoler à l'idée de s'fai' tanner le cui'. Et ça n'va pas ta'der maint'nant. Mais j'vais aller là, où c'est *moi* qui t'ega'dais d'en haut !

Il commençait à prendre plaisir au spectacle qu'il voyait pourtant tous les jours depuis trente-trois ans. Les bois qu'il connaissait si bien à la lumière du jour prenaient la nuit un aspect différent. C'était étrange et nouveau pour lui ; et le fait qu'il n'était plus obligé de se sauver, de se cacher de ruser, ainsi que la conscience de la fin, inéluctable et si proche, le rendait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. Le visage épanoui, rayonnant, tel un homme sur le point de passer en jugement, mais confiant dans le verdict, Doosy marchait à travers les bois en chantant des cantiques, louant le nom du Seigneur qui – il le savait – avait déjà dépêché son chariot de Gloire pour l'accueillir.

Tout en étant sûr qu'il finirait par se faire prendre, Doosy n'hésitait cependant pas à exploiter toutes les ressources de son intelligence pour échapper aux chasseurs. Après avoir quitté Rudy, il avait longé la Shadyside, il l'avait traversée, il avait marché dans les marais sur plus d'un kilomètre, puis il avait retraversé l'eau pour rentrer dans les bois qui séparaient Shadyside de Brockton. A chaque traversée, il avait pris

soin de répandre du poivre pour dépister les chiens. A minuit, il avait de nouveau rejoint la seconde route neuve. Il songeait à traverser un peu plus tard la première route neuve, dans l'espoir que la région de White Bluff Creek avait déjà été fouillée.

Doosy était très fatigué. Debout depuis cinq heures du matin, après une dure journée de travail, il devait marcher vite pour ne pas être rattrapé par les chiens, lui qui, pendant trente-trois ans, s'était toujours couché à dix heures. Il se blottit sous un buisson aux abords de la route pour se reposer. Quand la voiture de Young Billy passa en trombe, filant vers Shadyside, il était encore là et la reconnut immédiatement, mais il n'en fut pas effrayé. Le dernier reflet des phares disparut enfin dans la nuit. Doosy, alors, se leva et s'éloigna d'un pas vif.

Il n'avait pas parcouru plus d'une centaine de mètres, qu'il s'immobilisait pour humer l'air :

— Du poisson f'it, bon Dieu ! Et du pain de maïs.

Il se rendit alors compte qu'il n'avait pas mangé ce soir-là et qu'il avait faim. A midi, il avait été tellement énervé qu'il avait à peine touché à la nourriture. De plus, il avait regardé Rudy qui attrapait deux gros serpents mocassins. Il huma l'air de nouveau :

— Si tu t'mets à che'cher du poisson f'it pa' ici, Doosy, t'es foutu ! fit-il à mi-voix, avec colère.

Mais il se laissa guider quand même par l'odeur tentatrice.

— On peut pas s'sauver avec l'estomac vide ! Faut s'nou'i ! Oui, m'sieu !

Il s'accroupit derrière une souche et surveilla la maison pendant cinq bonnes minutes, sans bouger. Même la voix des chiens faiblissait du côté de Shadyside. La brise du soir était tombée et le silence était si total, que Doosy entendait chaque souffle qui s'échappait de sa poitrine.

Pourtant il ne bougeait pas. La maison, découpée en noir sur le ciel, l'invitait silencieusement. L'odeur de poisson et de maïs devint irrésistible. « C'est une maison d'nèg' ! songea-t-il. Les blancs, y n'bouclent pas leu' maisons comme ça ! Même apès une évasion, y laissent des fenê't ouve'tes pou' avoi' un peu d'ai' ! Y a qu'un nèg' pou' s'emfe'mer comme ça ! Les blancs y n'ont pas b'soin d'avoi' peu' ! Non. Ça c'est un' maison d'nèg' ! (Il ne bougeait toujours pas. Il était figé, tendu vers la maison.) Voyons, si j'vais à cette maison, p'têt' que j'vais me t'ouvè d'avant un fusil, alo' c'est foutu pou' moi. »

L'odeur de poisson devint plus alléchante ; il eut l'impression d'entendre du bruit dans la maison.

« Ça pou'ait bien êt' des mauvais nèg' qui m'donne'aient à Plug

pou' s'fai' bien voi' », pensait Doosy.

Puis un son doux et étouffé lui parvint à travers les murs de la cabane. Pendant un instant, il n'aurait pu dire si c'était le murmure des bois ou une voix humaine. Soudain le murmure cessa et la grande voix de Philomena emplît le silence en une unique note puissante. Tout aussi brusquement, la note s'éteignit.

« Bon Dieu ! Y a qu'un' seul' femme pou' chanter comme ça ! » se dit-il.

Il se mit alors en mouvement, redressant le dos pour examiner la clairière. Au bout d'un moment, assuré d'être seul, il sortit de l'ombre, s'approcha de la maison et frappa.

Il écouta longtemps les mouvements à l'intérieur. L'odeur de poisson le torturait. Il frappa de nouveau ; pas de réponse. Il approcha la bouche d'une fente et murmura :

— Y a un ami deho' qui a 'udement faim !

Il attendit. A l'intérieur, c'était toujours le silence.

Doosy se sentait inquiet. Peut-être aurait-il dû poursuivre sa route, à travers bois, vers White Bluff Creek. Peut-être qu'en ce moment même les chasseurs étaient en train de lui couper la retraite. Mais la faim et l'odeur de poisson le retenaient d'une étreinte irrésistible.

Il frappa encore une fois.

— C'est vous qu'êt' là, Miss English ? Si c'est vous, alo' y a un homme qu'a faim, deho'. J'vais pas vous fai' de mal. J'voud'ais seulement manger un peu.

Il entendit un claquement de semelles et le frottement d'un pied nu sur le plancher :

— Qui c'est qu'est là ?

— Un ami.

— Une nuit comme ça, Philomena, elle a pas d'amis !

— C'est un ami qu'a faim !

— Mes amis ont toujou' faim ! fit Philomena en riant. Comment qu'vous vous appelez ?

— On m'appelle Doosy ! murmura-t-il.

Il entendit un soupir étranglé et un mouvement précipité.

— C'est vous l'nèg' qui s'est sauvé d'la chaîne ?

— C'est moi.

— Allez-vous-en, mon ga'.

— J'vous ju' Miss English, j'ai faim, c'est tout ce que j'ai. Un tout p'tit quèqu' chose et j'm'en vais tout d'suite ! Ouv'ez un tout p'tit peu la po'te, donnez-moi un bout de quèque chose, et j'me sauve !

— Vous fe'iez mieux d'pa'ti' tout d'suite ! huila Philomena. J'vais

avoir la police su'l'dos !

— J'm'en i'ai ! J'vous ju' que j'm'en i'ai ! Mais donnez-moi une bouchée d'poisson et d'maïs.

Un long silence suivit. Doosy était sur le point de tourner les talons et de s'éloigner, quand il entendit glisser la lourde barre de la porte. Le battant s'entrouvrit et Philomena jeta un coup d'œil.

— Que Dieu sauv' mon âme noi' du feu d'l'Enfe' ! Ent', nèg', mais va-t'en bien vite !

Doosy se coula à l'intérieur. Philomena remit la barre en place et se tourna vers lui :

— Pou'quoi qu'vous v'nez m'ennuyer comme ça ? J'vous ai 'ien fait. (Doosy la regardait.) C'est v'ai ou c'est pas v'ai ?

Doosy hocha la tête et examina la pièce. Il en fit hâtivement le tour, son regard ne s'attarda que sur les bocalx à fruits, près du buffet. Finalement ses yeux se posèrent sur le tas de poisson chaud : il en prit deux poignées, mordant dedans de ses gencives grises et des rares chicots qui lui restaient. Philomena n'avait pas bougé. Elle l'observait en silence, ses yeux ronds allant de ses mains à sa bouche. Au bout d'un moment, elle poussa un soupir en hochant la tête.

— J'c'ois qu'un homme dans vo' cas au'ait b'soin d'qu'èqu'chose pou' se 'échauffer, dit-elle sans sourire, en prenant un bocal d'un litre. (Elle désigna la table d'un geste.) Asseyez-vous. Pisque vous êt' ici, vous se'ez aussi bien assis.

Elle versa l'alcool transparent dans une tasse qu'elle emplit jusqu'au bord, et fit signe à Doosy de boire, après avoir posé le bocal à portée de sa main.

— Se'vez-vous, lui dit-elle.

Ayant ramassé sur le poêle le reste de poisson et de maïs, elle poussa la nourriture vers lui, et s'assit à son tour, le menton dans les mains, pour le regarder dévorer le poisson et cracher les arêtes sur le plancher.

— Pou'quoi qu'vous vous êt' sauvé ? demanda-t-elle posément.

— Ça va fai' qua'ante ans que j'suis dans les fe', Miss English.

— Vous avez attendu bien longtemps ?

— Fallait qu'j'me sauve.

— Ça m'dit pas pou'quoi.

Il leva vers elle des yeux, surpris. Il réfléchit :

— J'vais vous di', madame. Y avait un vieux a'b', au pénitencier, un o'me, et c'était là qu'y s'ente'aient les fo'çats qu'avaient pas d'pa'ents, comme moi. Ça m'fait 'ien d'mou'i', mais j'veux pas qu'on m'ente'e à c't'end'oit.

Il réfléchit encore, dodelina du chef et retourna à son poisson.

— Quand on est mo't, on est mo't. On sait pas si on est ente'ré là ou ailleu'.

— Je l'sau'ai, moi.

— On peut pas savoi'. On s'en va pas les yeux ouve'ts. Les gens, y savent pas où qu'on les ente'e.

— Quand j'a'ive'ai au Ciel, j'sau'ai tout, affirma Doosy en se servant une seconde tasse d'alcool.

Philomena l'observait :

— Vous êt' touché pa' la g'âce !

— Sû' que j'suis touché. J'ai passé ma vie à mé'iter le salut. Et vous ?

Philomena acquiesça du geste, mais n'osa pas le regarder en face.

— J'ai été sauvée. Mais j'ai chuté.

— Mettez-vous en 'ègle avec vot' Sauveu', non enfant, dit Doosy en se léchant les doigts.

— J'suis t'op avancée su' la pente maint'nant, se lamenta Philomena, j'vaux plus 'ien !

— Il est jamais t'op ta'd pou' fai' la paix avec le Seigneu' Jésus.

— Si, t'op ta'd ! insista Philomena. (Elle se versa du whisky qu'elle avala avec élégance, et remplit les deux tasses.) Le Seigneu', y veut plus 'ien avoi' à fai' avec un' mauvaise nég'esse comme moi.

— Vous pouvez pas êt' aussi mauvaise que l'nèg' que vous voyez là, déclara Doosy, la langue un peu épaisse. Moi, mon enfant, j'ai tué un homme, mais le Seigneu' m'a pa'donné.

— Une femme, c'est pas pa'eil.

— Vous avez une âme, non ? Alo', dans ciel, y a pas d'âmes de femmes et d'âmes d'hommes. Les âmes, c'est des âmes.

— Comment qu'vous savez tout ça ? s'enquit Philomena d'un ton querelleur.

— Eh ben, mont'ez-moi dans le Liv'e, où c'est que ça dit qu'y au'a des âmes d'hommes et des âmes de femmes au pa'adis ! s'écria Doosy.

— Peux pas vous l'mont'er. Mais j'peux vous mont'er où le Seigneu' y dit qu'on doit 'enaître une deuxième fois. Moi, il m'a fait 'enaître, mais j'ai 'echuté. Y a 'ien que j'puisse fai' maint'nant.

— Vous avez fait pi' que d'tuer un homme blanc ?

Philomena inclina la tête et but une longue rasade.

— En tant que femme, oui. J'ai commis un c'ime de femme cont'le Seigneu'.

— Quel gen' d'c'ime ?

— J'ai couché avec des ga'çons blancs. Des jeunes ga'çons qu'ont pas de p'pa ni de m'man pou' les éduquer.

— Blancs ou noi', y a pas d'mal à ça.

— Mais j'y ai p'is du plaisi'.

— Et eux, ils ont p'is plaisi' ?

— Bien sù'. C'est des ga'çons et des jeunes gens, et moi, j'suis une v'aie femme.

— C'est les ga'çons blancs de l'o'phelinat ?

— Humm...

— Pou'quoi qu'vous n'avez pas un homme de couleu' avec vous ?

Philomena savoura lentement sa troisième tasse de whisky. Elle regardait Doosy sans sourciller.

— Y sont pa'esseux et bons à 'ien. Quand j'couche avec un homme de couleu', j'ai idée qu'y n'a aucun 'espect pou' ma condition de femme. Ça veut toujou' tout savoi'.

— Et les ga'çons blancs, ils ont du 'espect ?

— Du 'espect, et de la 'eonnaissance et de la bonté pou' moi. Quèquefois y viennent ici 'ien que pou' f'i'e du poisson et g'iller des huit' et boi' un p'tit coup. Et ils aiment quand j'chante, alo' on chante tous ensemble.

— J'suis qu'un nèg', mais j'ai l'imp'ession dit Doosy en remplissant sa tasse, qu'vous n'avez tout simplement pas 'encont'é l'homme de couleu' qu'y vous fallait. (Il but rapidement en lorgnant Philomena par-dessus le bord de sa tasse.) Non, m'dame, tout simplement vous avez pas 'encont'é l'homme de couleu' qu'au'ait su vous apprécier !

— Et j' imagine que c'est vous, c't'homme-là ? fit sèchement Philomena.

— Possibl'. Ça se'ait p't'êt' moi. On sait jamais.

Philomena remplit les tasses une fois de plus et vida la sienne d'un trait.

— Bon. En tout cas, c'est pas l'moment de pe'd son temps.

Doosy se leva soudain et bondit à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Philomena se leva en titubant.

— Qu'est-ce que c'est quoi ?

Doosy avait appuyé l'oreille contre le battant. Philomena s'approcha et l'imita.

— Qu'est-ce que vous c'oyez entend'là ?

Doosy se redressa :

— Ils sont deho'.

— Qui est deho' ?

— *Eux !*

— Oh Seigneu' ! Oh Seigneu', doux Jésus ! Oh ! Mon Dieu ! gémit Philomena.

Elle quitta la porte, saisit le bocal sur la table et but, renversant une partie du liquide dans on cou et sur le devant de sa robe.

CHAPITRE XI

La foule se mouvait silencieusement dans la profondeur des bois, autour de la clairière ; les hommes progressaient lentement. Des silhouettes noires apparaissaient à la lisière des arbres, mais se replongeaient dans les ténèbres, formant un cercle invisible autour de la maison de Philomena. On ne savait pas si l'évadé avait un fusil, il valait donc mieux être prudent. Ils scrutaient la nuit, observaient la cabane, puis, rapprochant les têtes, se demandaient à voix basse ce que diable ils attendaient. Ils lançaient des regards interrogateurs à Young Billy, debout au bord de la route.

— Retourne à la voiture, dit Young Billy à un de ses hommes, et fais savoir à Plug qu'on en tient un. Dis-lui aussi qu'il ferait bien de se presser, s'il veut arriver ici avant qu'la foule se déchaîne et esquinte le nègre !

L'homme partit sur la route sombre et poussiéreuse, faisant sonner ses bottes.

Billy examinait la maison, il l'étudiait avec un instinct tout professionnel. Il balaya du regard le cercle des hommes et eut un léger sourire. Il devinait que leur colère montait et il savait avec quelle furie cette foule allait se déchaîner, le moment venu. Mais le moment n'était pas encore venu. Young Billy, plein d'expérience, chasseur d'homme professionnel, savait bien que la curée était proche. Il eut un large sourire. Plug ferait bien de se magner le train !

Il souhaitait aussi que Plug voie par lui-même comment il avait coincé le fugitif. Il savait exactement ce que Plug ferait en arrivant, aussi prépara-t-il soigneusement la rencontre. Il s'agissait de tourner son récit habilement, d'expliquer comment il avait renvoyé tous les chiens à l'exception de sa propre chienne, dressée à se déplacer silencieusement et à ne pas hurler. Avec quelle habileté il avait reconstitué l'itinéraire suivi par Doosy ! Il s'était souvenu que cette maison était la seule de ce côté de la seconde route neuve, entre Shadyside et l'orphelinat. Il avait laissé sa chienne avancer jusqu'à la porte, la suivant sur la pointe des pieds, pour s'assurer que la piste finissait bien là. C'est là qu'il avait senti l'odeur de la friture et avait compris qu'il tenait le nègre. Il avait alors dispersé ses hommes pour encercler la clairière, leur ordonnant d'attendre son signal. Il s'agissait

de fournir tous ces détails à Plug sans lui donner l'impression que le récit avait été préparé.

Billy regarda la route de Brockton et aperçut des lumières. « C'est bien lui ! Et il se grouille, la vache ! » Il se tourna vers l'homme le plus proche.

— Allumez vos torches, dit-il à voix basse.

L'homme approcha une allumette d'un paquet de chiffons imbibés de pétrole et fixé au bout d'un bâton, puis il brandit le bâton. Les flammes jaillirent, formèrent un ballon de lumière brutale, environné d'âcre fumée. Aussitôt, d'autres torches s'allumèrent et la clairière se peupla d'ombres dansantes. Billy distinguait les visages pâles et farouches des chasseurs qui se pressaient autour de la baraque carrée.

Les hommes se mirent à parler tous à la fois. La lumière semblait leur donner du courage. Bientôt, des hurlements éclatèrent et les torches s'agitèrent, se rapprochant de la maison.

— Tu fais bien d'sortir de là, sale nègre !

— Ouais, sans ça on va y fout' le feu, à la baraque !

D'autres reprirent la litanie et ils se mirent à tourner autour de la maison, criant à tue-tête :

— On sait qu't'es là, sage nègre ! Sors pendant qu'il est encore temps, saleté d'bougnoule.

Young Billy souriait toujours, au bord de la route. Les phares de la voiture de Plug se rapprochaient rapidement ; Billy distingua bientôt d'autres phares, perçut le vrombissement des moteurs. Des voix s'interpellaient dans la nuit. « Ils veulent pas rater le spectacle », songea Billy.

Un bruit violent attira soudain son attention sur la clairière. Quelques hommes avaient renversé dans le puits de Philomena trois baquets pleins de linge qui trempait. D'autres réclamaient à grands cris une poutre pour abattre la margelle. On apporta la poutre. Des hommes s'en saisirent et foncèrent vers le puits, cognant contre la margelle, tandis que les autres les encourageaient et riaient. Ce fut un rude travail, car les briques avaient été assemblées avec soin, mais la petite muraille finit par s'écrouler. Les briques tombèrent dans le puits, par-dessus les baquets de linge. Les hommes invectivèrent alors les occupants de la cabane. Quelques-uns se mirent à danser lourdement en rond, en poussant des cris sauvages.

— C'est pour t'montrer qu'on est pas ici pour rigoler, bougnoule !

— Allez, sors ! Sans ça on fout le feu à la baraque !

Un des hommes saisit une torche et fonça vers la maison, aux acclamations des autres, mais en entendant le grincement brutal des freins de Plug, il s'arrêta net. Avant même que la voiture ait stoppé,

Plug avait bondi par la portière. Il se précipita vers Young Billy.

— C'est lequel ? demanda-t-il.

L'homme à la torche s'écarta et se perdit dans la foule.

— J crois qu'c'est Doosy, fit lentement Young Billy.

Il regarda Plug et lut la déception sur son visage. « Il vaut mieux que j'attende pour lui raconter mon histoire », songea-t-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *je crois* ? Vous ne l'avez pas vu ?

Young Billy prit son temps pour répondre, mais il était sûr de lui :

— Non, je ne l'ai pas vu. Mais ma chienne l'a pisté jusqu'à la porte.

Il savait que Plug ne mettrait pas en doute le flair de sa chienne. Plug réfléchit un instant.

— Dans ce cas, ce doit être lui. Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— Du poisson frit, probablement.

Young Billy se détourna. Il prit une torche des mains d'un homme et revint vers Plug.

— Quand vous voudrez, monsieur Plug.

Plug désigna du menton la foule qui s'était amassée et qui examinait la mitraille.

— D'où ils viennent, ceux-là ?

— Ce sont des citoyens indignés, fit Billy en souriant.

Derrière eux, les voitures ne cessaient d'arriver. Leurs occupants les rangeaient au bord de la clairière, ou sur la route même, laissant tourner les moteurs, et se joignaient à la foule. Il y avait des femmes aussi, vêtues de peignoirs à fleurs délavés, avec des bigoudis dans les cheveux. Leurs yeux furetaient, leurs nez pointaient, humant l'air de la nuit. Elles arrivaient en courant, interrogeaient les uns et les autres.

Plug s'était mis lentement en marche vers la maison, la Thompson à la hanche. La foule vit l'arme, puis son visage, et s'ouvrit devant lui, dans un silence soudain. Quand il arriva à la porte, la clairière était pleine de visages attentifs et on n'entendait plus que les craquements des chiffons enflammés et le crépitement des torches en nœuds de pin. Plug donna un coup de pied dans le battant :

— Je sais que vous êtes là, Doosy. C'est M. Plug, ici. Sortez. C'est fini.

Il attendit quelques secondes, mais ne reçut pas de réponse. Il heurta de nouveau la porte du pied. La foule se resserra autour de lui.

— Doosy, sortez tout de suite ! Ici, Plug. Il vaut mieux que vous sortiez de votre plein gré. Sinon, je vais être forcé d'aller vous chercher !

Philomena éclata en sanglots. Sa voix montait en une longue

plainte. La foule eut comme un sursaut et se mit à reculer. Mais quand la voix se brisa et que les gens comprirent que c'étaient des sanglots de femme, ils se rapprochèrent une fois de plus de Plug et s'entre-regardèrent avec des hochements de tête entendus :

— C'est Philomena qu'est là-d'dans avec lui.

— L'a dû la tuer à moitié !

— Il la garde comme otage, nom de Dieu !

Plug frappa encore du pied contre la porte.

— C'est la dernière fois que j'vous appelle, Doosy ! Sortez ! Autrement, j'vous fais flamber ! Allons, Doosy, sortez, tant qu'il vous reste une chance.

— On brûle la baraque ! hurla la foule. Mettez-y le feu. Ça le fera sortir en vitesse !

Plug fit demi-tour et regarda la foule, qui se calma instantanément. Quand il parla, d'une voix étrangement posée pour un homme aussi violent, les exaltés battirent en retraite :

— C'est moi qui représente la loi ici. Et tant que je serai là, vous n'en ferez rien. Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ? Vous nous avez suffisamment aidés. Nous le tenons maintenant. Laissez-nous faire le reste.

La foule s'écarta de la porte d'un pas traînant. Mais personne ne reprit la route. Plug n'en avait d'ailleurs pas espéré tant. Il se retourna et ébranla de nouveau la porte à coups de pied.

— Ouvrez cette putain de porte, et plus vite que ça, Doosy.

La foule, silencieuse et tendue restait dans l'expectative. Puis, soudain, la barre grinça de l'autre côté de la porte. La battant s'entrouvrit, révélant la pièce éclairée par une lampe et Philomena sortit complètement nue.

La foule en eut le souffle coupé. De sa mitraillette, Plug écarta Philomena, et se rua dans la baraque. Doosy était debout près du lit. Il regarda Plug, puis baissa les yeux et acheva de nouer la cordelière de son pantalon. Puis, les yeux dans les yeux de Plug, il leva lentement les mains au-dessus de la tête.

— Bonsoi', m'sieur Plug, m'sieur.

— Eh bien ! merde alors ! marmonna Plug.

Young Billy rabattit les bras de Doosy derrière le dos et lui passa les menottes aux poignets.

— Dehors ! commanda Plug.

Doosy fut poussé jusqu'à la porte. Dès qu'il apparut, la foule poussa un rugissement. Doosy s'arrêta. Devant lui, deux hommes maintenaient Philomena dont le corps sombre luisait sous l'éclat vacillant des torches. L'assistance était frappée de stupeur devant ce

spectacle, ainsi que par la révélation de ce qu'il s'était passé. Les hommes regardaient le corps d'ébène de Philomena, les globes volumineux de ses seins, ses hanches fermes. Puis ils se tournaient vers Doosy, pieds nus, torse nu, immobile, et revenaient à Philomena qui baissait la tête. Leurs visages reflétèrent successivement la stupeur devant la découverte, l'indignation, enfin des sentiments violents et primitifs. La foule se déchaîna.

Ce furent les femmes qui déclenchèrent l'assaut. Ou plutôt une femme. Une petite créature, vêtue d'une robe de coton informe et chaussée de sandales d'homme. En trois pas sautillants, elle se dégagea de la foule et rejoignit Philomena. Ses mains osseuses esquissèrent un geste rapide, et ses ongles labourèrent le visage de Philomena.

— Saleté d'nègresse ! Putain ! siffla-t-elle.

Philomena se rejeta en arrière en hurlant. Les deux hommes qui la maintenaient lui tordirent les poignets et la poussèrent en avant. La femme s'élança de nouveau, mais elle n'était plus seule. D'autres étaient sorties de la foule pour déchirer la chair noire et luisante. Philomena criait et se débattait, mais elle ne pouvait se libérer. D'autres femmes se précipitaient vers elle.

Doosy voulut intervenir, criant et jurant, mais Young Billy avait prévu son réflexe : il frappa les genoux du noir du canon de son fusil. Le vieux nègre s'affala et roula dans la poussière en gémissant.

Plug s'avança vers Philomena, la Thompson braquée, se frayant un chemin parmi les femmes déchaînées. Il en attrapa une par les cheveux et la tira en arrière. La femme tomba à la renverse. Puis, tourné vers les hommes qui l'entouraient, Plug leva son arme :

— Arrêtez ça ! Arrêtez ! Ou je jure que je vous tire dessus !

Les femmes ne l'entendirent pas. Hurlantes, hystériques, l'injure à la bouche, elles griffaient, lacéraient, déchiraient. Le corps de Philomena n'était plus qu'une plaie sanglante. Plug agrippa une autre femme. Sa robe se déchira, dévoilant un dos nu d'une pâleur malsaine.

— Arrière ! Arrière ! gronda-t-il.

Il attrapa une troisième femme par l'épaule.

Déjà les hommes se mettaient en mouvement : ils empoignaient les femmes par les bras pour les entraîner loin de Philomena.

— Lâchez-la ! cria Plug. Elle n'a rien fait de mal ! Qu'est-ce qui vous prouve qu'elle n'a pas gardé l'nègre chez elle exprès, pour qu'on puisse le cueillir ? Hein ?

La foule s'était un peu calmée. On emmenait les femmes vers les voitures, sur la route. Elles continuaient à hurler et à jurer, tandis que les hommes cherchaient à les apaiser.

— Lâchez-la, bon Dieu ! répéta Plug.

Les hommes qui tenaient Philomena échangèrent un regard, se tournèrent vers la foule, souriant bêtement, et lâchèrent les poignets de la négresse. Philomena s'abattit en gémissant dans la poussière.

— Et maintenant, laissez-la tranquille ! Autrement, je vais en boucler quelques-uns ! Et je ne plaisante pas.

La foule cependant n'était pas satisfaite. Elle avait oublié Philomena pour s'en prendre à Doosy. Après tout, c'était lui, l'ennemi.

— Où qu'il est passé, l'aut' forçat, sale nègre ? demanda un petit homme maigre, au premier rang.

Il mit un genou en terre et se pencha sur Doosy. Young Billy le repoussa du bout de son fusil.

— Faut pas faire ça, m'sieur.

— Emmenez-le dans la voiture, dit Plug à Billy. Emmenez-le d'ici.

— Faut lui faire dire où qu'il est, l'aut' bandit ! insista l'homme.

— Ouais, hurla une voix dans la foule. Si on lui posait quelques questions ?

— Où est ton copain blanc, bougnoule ?

Doosy hocha la tête. Sur un signe de Plug, Young Billy se baissa et tira sur la chaîne qui reliait les menottes. Doosy se releva sur les genoux.

— Un' minut', m'sieur Billy, m'sieur, gémit-il, 'ien qu'un' minut'. J'veis ma'cher dès que j'pou'ai, m'sieur.

— Debout, fit Billy, d'une voix posée, mais avec cette intonation particulière que Doosy connaissait si bien.

Il se redressa lentement, péniblement.

— Où est Rudy ? demanda Plug d'une voix neutre.

— J'vous ju' que je l'sais pas, m'sieur Plug, m'sieur. J'vous ju' qu'j'en sais 'ien du tout.

— Quand vous êtes-vous séparés ?

— Just' ap'ès avoi' quitté la t'anchée, m'sieur.

Le petit maigre s'avança.

— Juste après qu't'as tué le garde blanc, ordure ! Où qu'il est, l'autre ?

Doosy leva sur l'homme un regard triste.

— Je ju' d'avant Dieu qu'j'en sais 'ien. C'est la vé'ité, m'sieur.

— Pourquoi vous vous êtes séparés ? Rudy a filé et t'a laissé choir ? demanda Plug.

— Rudy a dit qu'ça valait mieux pou' nous deux, m'sieur, Plug, m'sieur.

Doosy avait presque retrouvé sa sérénité. Les épaules basses, les yeux au sol, humble comme à l'accoutumée, il ne relevait la tête que pour répondre aux questions.

— Je n'sais pas où c'est qu'il est maint'nant, m'sieur.

— C'est bon, emmenez-le à la voiture, Billy, dit Plug. (Il se tourna vers la foule.) C'est fini, les gars. Rentrez tous chez vous. Il y en a encore un en liberté, et c'est lui qui est dangereux. Il vaut mieux pour tout le monde que vous rentriez chez vous et que vous y restiez.

— Interrogez-le tout de suite ! exigea l'homme maigre. Nous voulons savoir ce qu'est devenu l'autre. Après tout, il s'agit de nos vies et de nos biens, non ?

— Ouais. Faut faire causer l'nègre !

— On n'a pas peur d'une mitraillette !

Plug se raidit. Il leva lentement son arme et fit signe à Billy de s'éloigner.

— Nous allons le questionner. Ne vous en faites pas pour ça !

Doosy regarda les visages autour de lui, un sourire aux lèvres.

— Gens blancs, j'ju' que j'sais pas où qu'il est, Rudy. Y m'l'a pas dit. Y m'a dit qu'si j'connaissais ses p'ojets, et si j'étais 'ep'is, on me fo'ce'ai à di' ce que je sais. Alo' y m'a 'ien expliqué. Y est pa'ti dans les bois.

— menteur ! cria le maigrichon. (Il se tourna vers Plug, pointant son doigt sur Doosy.) Il ment ! Vous ne le voyez donc pas ? Si vous n'savez pas y faire avec les nègres, moi, j'saurai, bon Dieu !

Un bruit violent dans la maison détourna l'attention de la foule. Les femmes étaient revenues subrepticement vers la maison et, sans plus s'occuper de Philomena, immobile dans la poussière, elles avaient entrepris de saccager la cabane.

Elles avaient arraché les étagères dans les placards, défoncé le poêle et déboîté les tuyaux. Une petite bonne femme parcourait la pièce en arrachant des murs tout ce qu'elle pouvait atteindre. Quand elle n'y arrivait pas, elle grimpait sur une chaise. Une autre, assise au milieu du lit, jambes écartées, lacérait le matelas avec le couteau à poisson. Une autre jetait par la fenêtre les bouteilles d'alcool ou les fracassait contre les murs. L'odeur douce et écœurante du whisky se répandait dans la pièce. Une autre femme prenait les piles de linge fraîchement repassé et les jetait dans la poussière, puis déchiquetait sauvagement les vêtements de Philomena, piétinant les loques sur le sol imbibé d'alcool. On aurait dit un sabbat de sorcières ricanantes. Elles s'acharnaient sur les humbles possessions de Philomena, braillant des imprécations, invoquant la justice, mues par une rage obscure, aiguillonnées par cet impérieux appel qui leur parvenait de la nuit des

siècles.

— Arrêtez ces femmes ! rugit Plug. Elles sont folles, ma parole !

Mais avant que les hommes aient pu intervenir, le mal était accompli. Une des femmes surgit dans l'encadrement de la porte, brandissant deux boccas d'alcool, la face hilare :

— V'là d'la goutte ! hurla-t-elle. V'là d'la goutte !

Les hommes s'emparèrent des boccas et elle disparut à l'intérieur pour en chercher d'autres. Les gens, bras tendus, attrapaient au passage les boccas qui passaient de main en main. En quelques minutes, la foule fut transformée en une meute hurlante et ivre.

Plug voulut profiter de l'occasion pour ramener Doosy à la voiture.

— Dépêchez-vous, Billy, mon gars. Vous l'enfermerez dans la bagnole !

L'homme maigre surprit leur manège. Le doigt pointé sur Doosy, il hurla :

— Le nègre qui se sauve !

Plug fit demi-tour. Il leva la mitraillette, visa, sans réussir à intimider la foule. Elle reflua vers la voiture. Doosy était en train d'y monter. Le maigrichon saisit la chaîne des menottes et, d'une secousse, renversa Doosy sur le sol. Billy lança un regard affolé à Plug, l'arme au poing. Mais il n'eut pas le temps de voir le signe de dénégation que lui adressait Plug. On lui avait arraché le fusil des mains. Le petit maigre saisit l'arme et se tourna vers Doosy. Il lui appuya le canon sur la figure, braillant :

— Où qu'il est l'blanc, salaud d'nèg !

— J'vous l'ai dit, gens blancs, m'sieur, je n'sais pas.

L'homme abattit l'arme sur le crâne de Doosy. Le vieux noir vit venir le coup et tenta d'esquiver, mais trop tard. Il y eut un bruit sinistre d'os écrasés. Sans proférer un son, Doosy roula dans la poussière de la seconde route neuve.

L'homme maigre poussa doucement Doosy du bout de son fusil. Puis il laissa tomber l'arme et fit face à la foule.

— Il est mort.

Les visages se décomposèrent, pâlirent. Même à la lueur vacillante des torches, les figures paraissaient livides. Un grand silence s'établit, coupé seulement par les sanglots de la femme noire. Philomena pleurait son beau corps déchiré et meurtri, elle pleurait l'homme qu'elle avait aimé et qui gisait, déchiré et meurtri, elle pleurait la maison qu'elle avait bâtie avec tant de soin et d'amour, maintenant saccagée et dévastée.

La foule, soudain muette, recula. Il y eut une pétarade de moteurs et le bruit des pieds nus sur la chaussée poussiéreuse de la seconde

route neuve. La foule fuyait devant la mort.

Bientôt la clairière fut à peu près déserte, sous les étoiles.

— Qu'est-ce qu'on fait d'lui ? demanda Young Billy.

— On va l'laisser ici. J'enverrai un camion le chercher.

— Je sais qui l'a tué.

— Moi aussi.

Plug se détourna brusquement.

Dans sa voiture, il saisit la bouteille de scotch et la vida d'un trait.

— Pourquoi vous n'avez pas voulu que je tire ? demanda Young Billy. (Il siffla sa chienne.) J'aurais pu le sauver. Ils se seraient arrêtés, si j'en avais descendu un.

Plug le regarda.

— Ne dites jamais une chose pareille, ça pourrait vous coûter cher.

— J'suis sûr que je l'aurais tiré de là...

— Comment ? En tuant un tas de gens qui ne se rendaient même pas compte de ce qu'ils faisaient ? En tuant des blancs, des braves gens pour la plupart ? Et tout ça pour sauver un vieux nègre puant qui devait y passer de toute façon ? (Plug baissa les yeux sur le cadavre de Doosy.) Les remords... ce sera ça, leur punition. Les mesures disciplinaires, c'est rien à côté.

— Ouais, m'sieur Plug, p't'êt' bien que vous avez raison.

— Alors comme ça, vous croyez que vous auriez pu le sauver ? insista Plug.

— Non, après tout. Je n'avais pas une chance... On remet ça, pour retrouver Rudy ?

— Foutre oui, et tout de suite !

Ils montèrent dans leurs voitures et démarrèrent. Il n'y eut plus dans les bois noirs et silencieux que la plainte sans fin de la négresse, dont les larmes imbibaient le sol, aux pénétrantes senteurs de pin ; et le corps sans vie de Doosy, gisant dans la poussière tiède de l'été, sur la seconde route neuve.

*

Dès quatre heures du matin, avant même que le soleil ait chassé les nuages bas, les chasseurs s'étaient transportés dans le secteur entre Bluebella et les faubourgs de Savannah. Plug avait pris cette décision après avoir méticuleusement étudié la carte. Il était convaincu maintenant que Rudy avait de l'avance sur eux et qu'il se trouvait soit à Savannah même, soit dans les faubourgs immédiats. Les hommes quittèrent leurs postes stratégiques de Bluebella, Shadyside et White Bluff Creek et se déployèrent en un ample demi-cercle autour de la

ville. Young Billy reçut l'ordre de ramener les deux gardiens laissés à Brockton et il arriva à l'orphelinat à quatre heures un quart, comme la cloche sonnait la traite des vaches. C'est ainsi que les garçons préposés à la corvée du lait connurent la nouvelle.

— Allons, Les ! Réveille-toi ! Réveille-toi, vieux !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle heure il est ? demanda Leslie d'une voix encore ensommeillée.

— La cloche de la traite vient de sonner. Et les gardiens sont partis. On peut y aller.

— Pourquoi ils sont partis ? demanda Leslie en cherchant son pantalon et sa chemise.

— La chasse s'est transportée du côté de Savannah.

— Ils ont pris Rudy ?

— Non. Mais ils ont eu Doosy, le nègre. Le vieux schnock qui chantait des cantiques. Il a été chopé chez Philomena et un mec lui a fracassé le crâne. Et tu sais ? Quand on l'a découvert, les gens ont cerné la maison à Philomena, et là, ils se sont rendu compte que lui et Philomena, ils étaient en train de se caramboler !

— Qu'est-ce que t'entends par là ?

Leslie se hâta vers la salle de douches.

— Tu sais bien ! fit Jimmy. Allez, grouille, qu'on embarque en vitesse ! Paraît que Philomena, elle est sortie toute nue de la maison et saoule comme une grive. Alors y a des femmes qui l'ont tabassée et qui lui ont mis sa cabane en l'air.

Leslie s'aspergea le visage.

— Et pourquoi elles ont fait ça, merde alors ?

— J'en sais rien. J'y étais pas. Mais c'est ce que le gardien a raconté, quand il est venu relever les deux autres. Benny Cecille s'en allait à l'étable et il a tout entendu.

— Mais ils n'ont pas r'pris Rudy, hein ?

— J'ai rien entendu dire. (Jimmy lança à Leslie un regard scrutateur.) Qu'est-ce qu'y a ? Tu voudrais pas qu'ils l'attrapent ?

— J'ai pas dit ça.

— Je sais bien.

— Alors, dis pas des trucs comme ça.

— Oh ! et puis merde ! Allez, grouille, vieux, on embarque et on se tire.

— Pourquoi que t'irais pas en avant, pour préparer les affaires ?

— D'ac. Mais dépêche-toi quand même.

Leslie accompagna Jimmy jusqu'à l'escalier, puis retourna au dortoir. Il prit son tabac, et s'assit sur son lit, roula une cigarette. La

fumée épaisse lui brûlait la gorge. Il jeta la cigarette par la fenêtre. Puis il descendit à la cuisine pour essayer d'obtenir un café.

En traversant le réfectoire encore sombre, il entendit le bruit des casseroles à la cuisine. Il poussa la porte.

— 'jour, dit-il aux trois cuisinières noires qui écossaient des haricots autour d'une grande bassine.

— Salut, Les. Qu'est-ce tu fais dehors de si bonne heu' ?

Quand il retraversa le réfectoire, les garçons de corvée mettaient déjà le couvert, mais il faisait encore nuit et les lampes étaient allumées. Leslie sortit de la Grande Maison et se rendit à l'étable. Assis sur la clôture, il observa Benny Cecille occupé à traire. Ils n'avaient envie de parler ni l'un ni l'autre, et à part quelques encouragements que Benny adressait à ses vaches, la traite s'acheva en silence. Il n'y avait rien décidément qui pût empêcher Leslie d'embarquer à Arrow Point et mettre cap sur Warsaw.

Cependant il n'était pas impatient de partir. Il savait même qu'il ne partirait pas avant d'avoir eu des nouvelles de Rudy. Une fois embarqué pour Warsaw, il en aurait pour près de deux semaines, et il pouvait se passer des tas de choses en deux semaines. Il s'avoua qu'il souhaitait que Rudy réussisse à s'échapper. C'était plus fort que lui, il ne pouvait pas s'en aller avant de savoir.

Puis, soudain, il y eut comme une étincelle sous son crâne ; il venait de se souvenir de Philomena et des détails que Jimmy lui avait donnés.

— Seigneur ! fit-il à haute voix. Il sauta au bas de la clôture et reprit en courant le chemin de la Grande Maison. « Seigneur ! Seigneur ! » répétait-il sans cesse.

*

Il courut comme un forcené. A travers les broussailles alourdies de rosée et le long de la seconde route neuve, encore humide de brouillard, il avait l'impression que ses poumons allaient éclater. Quand il fut trop épuisé pour courir, il marcha, penché en avant, la main pressée sur le flanc pour soulager son point de côté. Il tomba une fois sur la route, pris d'une crampe au mollet. Il resta par terre, jurant, maudissant sa jambe et massant le muscle contracté.

Enfin, il quitta la route et entra dans les bois qui entouraient la clairière. Quand il s'arrêta enfin et s'appuya contre un arbre, essoufflé, pantelant, les poumons en feu, il se mit à examiner la clairière, dans l'ombre grisâtre et trouble.

Il distingua progressivement des formes et les reconnut : le puits de Philomena, à la margelle effondrée et aux montants brisés, la

batterie de cuisine éparpillée devant la porte... Mais quand il aperçut un drap sur le sol – un drap qui, de toute évidence, recouvrait un corps, il réprima un cri d'épouvante et ferma les yeux. Enfin il se décida à regarder la porte. Le battant massif pendait sur un seul gond. Et cela, plus que tout le reste, parut éloquent à Leslie. Il devinait les ravages de l'intérieur, le matelas éventré sur le plancher, la table renversée, le poêle défoncé, et les tuyaux sur le matelas.

Il s'avança prudemment à travers les broussailles, puis s'arrêta pour ramasser la cafetière de Philomena. Elle avait été piétinée et l'émail avait craqué le long de la cassure. Leslie la laissa tomber, secoué soudain d'une haine violente. Que de tasses de café il avait bues, versées de cette même cafetière ! Il poursuivit sa marche vers la maison.

A l'intérieur, l'odeur de l'alcool restait accrochée aux murs et au plancher. Il contempla les boccas vides, surpris de ne pas trouver Philomena. Il ressortit, examina la clairière, voulut appeler, mais y renonça, impressionné par le silence. Il allait s'éloigner en direction de la route, quand il s'immobilisa encore, bouleversé à la vue du drap blanc qui recouvrait le corps... Était-ce celui de Doosy ?...

Et si c'était Philomena ? Le cœur de Leslie battait à se rompre ; il dut faire effort pour s'approcher.

Parvenu à deux mètres, il s'arrêta et inspecta les alentours, l'oreille tendue. Il s'avança encore et s'accroupit près du drap. Il le contempla un long moment, s'efforçant de deviner d'après les lignes du corps s'il s'agissait de Philomena ou du forçat. Impossible de savoir. Il fallait regarder.

Il tendit la main.

— *Ote tes sales pattes de c'drap !*

Il se retourna vivement, stupéfait. Philomena était apparue près de la maison, entièrement nue, une bêche à la main. Leslie s'avança vers elle :

— Philomena ! Philomena ! C'est moi, Leslie !

Mais elle leva sa bêche d'un geste menaçant.

— Bouge pas, j'te dis !

Il s'arrêta.

— Philomena ! Vous ne me reconnaissez pas ? C'est Leslie. Leslie Henderson.

— Tu vas pas toucher c'pauv'vieux nèg' là-bas ! Tu l'as tué ! Mais tu vas plus 'ien lui fai' ! Tu m'entends ?

— Je ne vais rien lui faire, Philomena. J'ai même cru que c'était vous. Alors j'ai voulu me rendre compte... C'est ce matin que j'ai appris ce qu'il s'était passé et je suis venu tout de suite, des fois que je

pourrais...

Il s'interrompit. Il venait de la voir soudain dans sa nudité. Il pouvait distinguer les plaies d'un rouge sombre sur le noir de sa peau.

— J'veais l'ente'er, moi, c'nèg'-là ! T'entends ? Ici, su' c'te'ain qui m'appa'tient ! T'entends ? Je vais creuser profond, oui ! (Elle avança d'un pas, la bêche brandie.) Tu veux p'têt' essayer d'm'empêcher ?

Il recula.

— Non... mais non. Je songe même pas à vous en empêcher. Je voudrais même vous aider, si vous me le permettez.

— J'ai pas b'soin d'vot'aide, les gens blancs !

— Mais...

Leslie s'interrompit. Philomena lui avait tourné le dos et se dirigeait vers le coin le plus éloigné de la clairière, le dos cambré, la tête haute, portant sa bêche d'une main, et se mouvant dans la brume grisâtre comme quelque bête primitive partant à la chasse matinale. Leslie resta sur place un long moment. Puis il entendit le bruit de la pelle. Il ramassa une hache par terre, et s'approcha lentement de Philomena. Elle ne parut pas le voir. Il s'immobilisa, fasciné, et la regarda creuser.

Elle se redressait, posait un pied sur la bêche, pesant de tout le corps. Elle enfonçait la pelle jusqu'au manche, l'ébranlait plusieurs fois avant de se courber dessus, les seins ballants. Enfin, saisissant le bas du manche, elle soulevait la pelletée, les muscles du ventre tendus par l'effort, et rejetait la terre en tas.

Elle travaillait en silence et sans s'interrompre, creusant le sol en un rectangle approximatif d'environ six pieds sur trois, puis elle s'attaqua à un coin pour creuser en profondeur. Ses pieds enfonçaient jusqu'aux genoux dans la terre meuble quand sa bêche heurta une racine. Elle se tourna vers Leslie.

— Donne-moi la hache, dit-elle, le souffle saccadé.

Il fut surpris. Il ne pensait pas qu'elle l'avait remarqué.

— Je vais le faire, dit-il en s'approchant.

— Alors, fais-le.

Il descendit près d'elle, dans le trou et abattit la hache sur la racine, d'un geste souple. Philomena ne bougea pas. A chaque coup, il frôlait son corps moite et sentait la souplesse ferme de sa chair. Du coin de l'œil il lorgnait les affreuses plaies. Pendant qu'elle travaillait, quelques-unes s'étaient rouvertes et saignaient de nouveau. Au bout d'un moment, le bras de Leslie fut, lui aussi, couvert de sueur sanglante. Quand la racine fut enfin arrachée, il lâcha la hache et saisit la bêche.

— J'veais creuser un moment.

Philomena lui tendit l'outil, sorti de la fosse sans mot dire et s'éloigna. Elle revint quelques instants plus tard, portant dans ses bras le corps de Doosy, toujours enveloppé du drap. Elle le déposa doucement sur le sol à quelques pas de distance et s'accroupit pour regarder Leslie.

Ils ne se parlèrent pas. Ils n'échangèrent pas une seule parole, même en se relayant à la bêche. Au bout d'une heure et demie, Leslie était obligé de rejeter la terre par-dessus sa propre tête.

Philomena se redressa.

— J'ai idée que c'est assez p'ofond.

Elle se pencha pour soulever le corps de Doosy. Leslie resta dans la fosse et leva les mains pour recueillir le fardeau. Mais Philomena hocha la tête.

— Remonte, maintenant.

— Pas la peine, Philomena. Je peux me charger de ça.

— Ne dis pas « ça » pour en pa'ler ! hurla-t-elle. C'est un homme !

— Pardonne-moi, Philomena, c'est pas de lui que je parlais.

— So's-toi d'là !

Leslie escalada le bord de la fosse et s'écarta. Philomena allongea le corps près de la tombe, puis elle sauta dans le trou. Dressée sur la pointe des pieds, elle tira le drap jusqu'à ce que le corps lui bascule dans les bras. Ensuite, très doucement, elle déposa le corps parmi l'amas de racines et recouvrit soigneusement le visage avec un pan de l'étoffe. Elle se hissa ensuite hors de la fosse et, sans un mot, se mit à la combler. Leslie prit la hache, poussant la terre dans le trou avec le plat de la lame.

Quand la fosse fut aux trois quarts pleine, Philomena se mit à parler toute seule, répondant aux cris de détresse de son âme.

— C'est fini, je pa'le'ai plus. Jamais plus je discute'ai les commandements de Jésus.

Tout d'abord, Leslie avait cru qu'elle s'adressait à lui, mais après l'avoir questionnée plusieurs fois sans obtenir de réponse, il renonça à la conversation et continua à pousser la terre dans la tombe.

A plusieurs reprises elle s'était interrompue dans sa tâche. Elle se redressait et, pointant son doigt vers les bois, semblait donner la réplique à quelque accusateur invisible.

— J'ai 'ien fait pou' avoi' peu' du diable. Non, m'sieur ! J'ai été touchée pa' la g'âce et j'ai 'echuté, c'est entendu. Mais t'en fais pas pou' moi. J'sais bien que l'Seigneu' Jésus y m'aime bien !

Le soleil s'était levé, mais le brouillard épais et les nuages bas arrêtaient encore la lumière. Leslie était inondé de sueur et son estomac commençait à le torturer. Il ralentit en approchant de la fin.

Philomena travaillait toujours avec la même fièvre. Ses paroles devenaient plus claires. Elle plaidait sa cause, expliquant que la tentation avait été irrésistible. Oui, ses offenses envers le Seigneur étaient nombreuses, graves et répétées, et elle reconnaissait volontiers sa faiblesse et les plaisirs coupables qu'elle avait connus.

— Alors j'iui ai dit qu'j'étais pas une putain d'nég'esse, Seigneur' J'lui ai tout dit. Oui, m'sieur ! J'lui ai dit. J'lui dis : « Moi, j'suis un' pauv fille noi' qui respec' les lois des hommes et du Seigneur'. » Voilà c'que j'iui ai dit. Et alo' y m'a fait voi' des vilaines photos, où on voyait un homme blanc et une femme blanche, tout nus, qui f'saient des choses. Et y m'a fo'cée à m'coucher su' le lit, Seigneur', et moi j'ai succombé et j'ai pe'du vot' g'âce ! Sauvez-moi, Seigneur' !

Progressivement, son monologue avait pris le rythme d'un cantique, et elle se mit à chanter à pleine voix, priant pour son salut. Quand la tombe fut remplie, et le monticule de terre tassé, sa voix s'amplifia encore et les tendons de son cou saillirent sous la peau.

Voyant que sa tâche était près de s'achever, elle commença à gémir. Elle parla au Seigneur de la grande souffrance de Doosy parce qu'il était noir de peau, elle Lui expliqua que, par faute des circonstances, Doosy n'avait pas pu se consacrer au Bien. Elle plaida la cause de Doosy pour le meurtre du policier blanc, disant que la tentation du diable avait été trop forte, en un moment de dures épreuves, et elle supplia Jésus de recevoir son âme d'agneau blanc dans le Royaume des Cieux, pour Sa plus grande Gloire et pour la Gloire de Son nom.

Les mots venaient à ses lèvres plus vite qu'elle ne pouvait les prononcer et les sons se bouscuaient, confus, brûlants et fluides. Bientôt elle se mit à chanter de sa voix somptueuse, et les notes d'airain puissantes et pures restaient suspendues dans le brouillard dense. La tombe était maintenant achevée. Leslie se tenait un peu à l'écart, et il observait Philomena, un peu effrayé, épuisé, mais incapable de partir.

Philomena s'était mise à tourner autour de la tombe, branlant la tête au rythme de ses jambes frémissantes. Ses yeux se fermaient et s'ouvraient sans arrêt. Ses jambes scandaient un rythme primitif et sommaire. Et l'étrange violence du son, accompagnant l'intensité rituelle du geste, évoquait un monde perdu, vieux de deux mille ans, qu'elle avait connu, où le soleil était son frère, et la lune sa sœur, la rivière et la pluie étaient ses alliées contre l'ennemi ; où la nuit, sa complice, protégeait son sommeil et où le jour éclairait ses pas.

Ses mouvements se précipitaient et sa voix s'enfla. Le son et le mouvement se fondirent, et, pendant un court instant, un instant magnifique, chargé d'éternité, le mystère du temps fut révélé à un

jeune garçon solitaire, dans l'odeur embaumée des pins silencieux.

*

Usant de précautions infinies, Bradley s'avavançait vers la clairière, s'immobilisant pour tendre l'oreille, tournant brusquement la tête et sondant le brouillard pour s'assurer que personne ne le suivait. Son cœur se serra à la pensée que les chasseurs d'hommes n'avaient peut-être pas tous déserté les lieux. Il songea à regagner la route, d'où un homme embusqué pouvait le voir venir. Mais à cet instant précis, il entendit Philomena qui ordonnait à Leslie d'ôter ses mains du drap. Bradley était déjà arrivé assez près pour distinguer ce qui se passait dans la clairière. Et guidé par le son de la voix, il vit Philomena pour la première fois, toute droite dans sa nudité, son corps noir resplendissant dans les brumes mouvantes du matin.

Il recula en chancelant et fut pris d'un tremblement irrépessible. Il porta à sa bouche ses mains frémissantes pour étouffer le gloussement hystérique qui lui montait à la gorge.

Quand Philomena avait commencé à creuser, il s'était faufile de l'autre côté de la clairière, et découvrit un buisson au feuillage épais sous lequel il s'accroupit. Il voyait clairement Leslie et Philomena, à moins de vingt pas de distance. Il resta plus d'une heure dans sa cachette, immobile et glacé, sans quitter Philomena du regard. Il ne remarquait Leslie que lorsque leurs corps se touchaient, dans l'étroite tranchée.

Bradley avait monté sa garde dans la salle des douches, toute la nuit. Quand les gardiens avaient été rappelés, il avait écouté, fasciné, la description qu'avait faite Young Billy de la mort de Doosy, ainsi que le récit de la chasse qui se poursuivait autour de Savannah. Plus tard, il avait voulu reprendre son poste à la fenêtre des douches, mais, les gardiens partis, sa faction perdait tout intérêt. Il essaya de se coucher, mais le sommeil le fuyait. Il décida alors d'aller dans les cuisines demander un café. C'est alors qu'il aperçut Leslie qui fonçait à travers le terre-plein. Persuadé que la hâte de Leslie avait un rapport avec l'évasion et la poursuite, il l'avait filé.

A présent, en observant le travail de Philomena et de Leslie dans la fosse, il songeait qu'il avait bien de la chance. Quand il avait entendu raconter que Philomena était apparue toute nue à la foule et que les femmes s'étaient jetées sur elle, il avait ragé de n'avoir pu assister au spectacle. Mais maintenant ! C'était encore mieux ! C'était inouï ! C'était quelque chose d'inoubliable !

Lorsque Philomena lança ses vocalises étranges, pour accompagner sa danse à la fois mystique et lubrique, sur la tombe de Doosy, Bradley se mit à vaciller, sous l'empire d'une exaltation érotique. Sa fièvre ne

s'apaisa que lorsqu'il vit Philomena s'affaïsser et se tordre sur la terre fraîchement retournée. Le charme était rompu et Bradley se laissa tomber sur le dos, épuisé, les yeux emplis de la vision de l'enfer si proche de lui ; toujours si proche.

CHAPITRE XII

Leslie ne savait plus comment il était rentré à l'orphelinat. Il ne se rappelait pas avoir quitté le terre-plein ni avoir marché. Il revoyait le corps noir de Philomena agité de soubresauts, il entendait sa voix chantant des hosannas, ou vociférant selon une étrange tradition païenne, retrouvée dans la nuit des temps. La vie avait commencé à se dérouler à une telle vitesse, qu'il en avait peur. Il se sentait seul, il se rendait compte avec une étrange acuité qu'il n'avait pas de place à lui.

Les habitants de ce pays de forêts, avec leurs us et coutumes parfois barbares, obéissaient à leur instinct plus qu'à la raison, et par conséquent, on ne pouvait les renier en invoquant des arguments de bon sens. Leslie sentait vaguement qu'il devait en être ainsi dans d'autres coins du monde, que ce n'était pas particulier à Savannah. Il avait vu des films, lu des livres, des magazines et des journaux, et il avait appris que les autres communautés, en d'autres pays lointains, avaient aussi leurs préjugés et leur orgueil.

Comme il rentrait à l'orphelinat, les hélicoptères commençaient à explorer le marais herbeux. Ils étaient deux, volant à cent mètres l'un de l'autre, qui faisaient des cercles au-dessus de la vaste étendue d'herbe. A l'aube, des bateaux patrouilleurs se mirent à sillonner les chenaux navigables, déposant des équipes réduites et des chiens sur les îlots. Il y avait une circulation incessante sur les première et seconde routes neuves ; les policiers du comté, ceux de l'Etat et des municipalités roulaient en moto, soulevant des nuages de poussière, croisant de rapides voitures-radio. Les journalistes avaient également fait leur apparition, interrogeant les uns et les autres, harcelant Ginn pour obtenir des déclarations, ou persuadant un enfant de leur faire visiter l'orphelinat. D'autres se faisaient conduire à la tranchée pour y prendre des photos.

Mais on n'avait toujours pas retrouvé la trace de Rudy Krist. Pas la moindre piste, la moindre empreinte, le moindre indice. Il avait disparu comme par enchantement et l'on pensait généralement qu'il avait réussi à gagner Savannah où des complices l'avaient caché, ou encore qu'il avait franchi White Bluff Creek jusqu'au dépôt de Southover, près de la jonction de Telfair. Dans ce cas, il avait dû sauter dans un train de marchandises en direction de la Caroline du

Sud ou de la Floride, ou peut-être un direct vers l'Alabama, par Waycross, jusqu'à Mobile. En conséquence, on avait averti les Etats intéressés.

La poursuite d'ailleurs s'était trop éparpillée. La chasse se déroulait à présent en dehors de la circonscription de Plug. Après avoir alerté les trois Etats, déposé les groupes de chasseurs sur les îles, et dépêché des voitures de patrouille dans les rues de Savannah, Plug n'avait plus grand-chose à faire. Les hélicoptères n'allaient pas être d'un grand secours. Mais la foule se pressait néanmoins sur les bords de la rivière pour les voir évoluer presque en rase-mottes dans le tourbillon puissant de leurs rotors qui couchait les herbes. Quand la cloche de Brockton résonna, il y avait à l'orphelinat vingt-huit personnes étrangères qui s'étaient invitées pour le petit déjeuner.

Heureusement, les émotions que Leslie avait connues au lever du jour, ne se traduisaient que par une sorte d'abrutissement. Quand il partit pour rejoindre Jimmy à Arrow Point, les souvenirs de l'enterrement ne lui revenaient que par bribes, à travers la brume de sa fatigue physique et morale. Mais il lui suffisait de jeter un coup d'œil sur sa manche tachée de sueur et de sang pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve. Ce qu'il se rappelait clairement, c'était Philomena debout près de sa maison, la bêche à la main. Tout le reste se confondait dans la palpitation du brouillard matinal.

Il ne prêta aucune attention à l'activité qui régnait autour de l'orphelinat. Même le nombre impressionnant des autos sur le terre-plein et le vol bas des hélicoptères ne parvinrent pas à éveiller son intérêt. Il voulait s'en aller. Il se fichait pas mal de ce qu'il pouvait arriver à Rudy. Il était épuisé et ne songeait qu'à retrouver sa liberté. La liberté, c'était son bateau, chargé de provisions chapardées, c'était Jimmy, la Slideaway, et le bon vent qui les pousserait jusqu'à Warsaw. La liberté... il allait pouvoir glisser le long des chenaux, guetter, la nuit tombée, les tortues pour découvrir leurs nids, pêcher au lever du soleil, dormir et manger. Voilà ce qu'il désirait maintenant, aussi se contenta-t-il d'adresser un signe de tête à ses camarades qui bavardaient avec les étrangers et poursuivit rapidement son chemin.

Quand il parvint au cours d'eau où son bateau devait l'attendre, paré pour le voyage, il vit Jimmy sortir de derrière un buisson. Jimmy le saisit par le bras, et l'entraîna vivement dans sa cachette.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit Leslie, furieux, en se dégageant.

Jimmy le retint.

— Baisse la tête et ferme ta gueule !

Il avait l'air à la fois inquiet et irrité. Leslie, surpris, le regarda. Jimmy ne lui avait encore jamais parlé sur ce ton.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon Dieu ? répéta Leslie, un peu

calmé. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Si tu veux bien la boucler un moment, j'veais t'l'expliquer ! Eh bien ! voilà... le bateau et les provisions ont disparu !

Leslie était sidéré.

— Disparu ?

— Oui. Je suis v'nu pour emmener la bectance et le reste, comme tu m'l'avais dit, mais quand j'suis arrivé, je n'ai rien trouvé. Et y a des empreintes de pas sur tout l'marais.

— Mais qui a pu embarquer ça ? Y a que quelques copains qui sont au courant. Et ils n'auraient pas laissé leurs traces partout !

— C'est pas des copains. C'est Rudy ! déclara Jimmy.

— Rudy ? Merde, t'es cinglé !

— Tu crois ça ? Eh ben, t'as qu'à aller jeter un coup d'œil, tu verras d'où elles viennent, les empreintes.

— Elles viennent d'où ?

— Elles traversent le marais, tout droit, depuis la rivière. Moi, je les ai suivies d'bonne heure c'matin, après le départ des gardiens, elles passent sur les barres, elles remontent le talus, puis, par le théâtre de verdure, elles mènent tout droit à la tranchée !

— Mais comment t'as pu les voir dans l'noir ? (Leslie n'en croyait pas ses oreilles.) Comment tu sais que c'est celles de Rudy ? Ça pourrait être quelqu'un d'autre, non ?

— C'est bon, c'est bon, t'as raison.

Jimmy était en colère. La peur et la colère se lisaient sur sa figure. Il se redressa.

— Où tu vas ?

— Tu veux une preuve que c'est Rudy ? Eh ben, arrive !

— Quelle preuve ?

— J'avais mis des slips et des ch'mises de r'change pour nous deux avec la bouffe dans la malle qu'a disparu et j'ai r'trouvé des vêtements de forçat dans le marais, à moitié enterrés. Sans doute qu'il a voulu cacher ses vêtements, mais quand la marée a monté, elle a dû emporter une partie de la terre.

Leslie se mit à trembler. Il porta les mains à ses tempes, fit grincer ses dents. Quand il rouvrit les yeux, Jimmy s'était rassis et le regardait.

— T'es pas malade ? (Leslie secoua la tête.) Alors qu'est-ce qu'on va faire ?

Sa voix, plus naturelle maintenant, ne trahissait plus ni colère ni peur.

— J'en sais rien, fit Leslie lentement, j'en sais foutre rien.

— En tout cas, faut faire quelque chose, et vite ! C'est pas une petite affaire que d'se rendre complice d'un forçat. Merde alors, s'ils apprennent qu'il est parti avec le bateau, ils vont l'choper en moins d'deux, ils le repéreront avec les hélicoptères, et alors, c'est à *nous* qu'ils viendront poser des questions !

— Ils pensent qu'il est arrivé à Savannah et qu'il a sauté dans un train de marchandises.

— Alors on est les seuls à savoir comment il s'est évadé ?

— Oui. Il y a combien de temps que t'es ici ?

— Ça va faire deux heures et demie. J'avais la frousse de rentrer à la Grande Maison. On aurait pu me poser des questions.

— Ils peuvent pas savoir c'que tu sais, ni deviner le coup du bateau. Y a tellement de gars qui traînent la semelle dans le coin...

Leslie lui raconta ensuite l'enterrement de Doosy et l'étrange comportement de Philomena. Il parlait lentement, facilement, retrouvant des détails au fur et à mesure, les yeux obstinément baissés. Et tout en contant l'histoire, il se demandait pourquoi il prenait Jimmy comme confident. Mais il connaissait déjà la réponse. Il fallait qu'il se confie à quelqu'un, qu'il partage ses soucis avec quelqu'un. Et Jimmy était un confident idéal, parce que Jimmy l'écoutait sans l'interrompre, parce qu'il attendait d'avoir compris pour parler à son tour et ne posait pas de questions inutiles. Jimmy n'allait pas lui demander pourquoi il avait aidé Philomena, ni pourquoi il était allé chez elle au lever du jour, ni pourquoi il avait couru tout le long du chemin, ni pourquoi il avait travaillé comme une brute pour enterrer un nègre. Jimmy, avec son air placide, devait le comprendre.

Jimmy écoutait, dans un silence respectueux. Il connaissait Leslie, il savait que cette chose qui lui était arrivée avait une grande importance.

Quand Leslie eut fini, il ouvrit les yeux et regarda Jimmy avec une émotion qu'il n'avait jamais encore éprouvée devant un être humain. Il regarda le nez de Jimmy, sa bouche, la forme de sa tête, ses yeux graves. Il examina ses grandes mains, durcies par le travail, des mains si semblables aux siennes ; il remarqua ses épaules carrées, ses avant-bras musclés, les jambes fortes pleines d'écorchures. Il regardait en quelque sorte un reflet de lui-même, un produit de la solitude, et il s'étonna de la pauvreté de leurs existences.

Leslie tendit la main et toucha l'épaule de Jimmy, juste ce qu'il fallait pour établir le contact avec l'être qu'il sentait le plus proche de lui, dans un monde de folie, un monde déconcertant, où il n'y avait pas place pour lui.

— Jimmy, je jure devant Dieu, je jure sur la Sainte Croix que je

ferai tout ce que je pourrai pour toi aussi longtemps que je vivrai.

— Tu parles, Les, dit Jimmy, répondant à l'appel qu'il avait perçu dans la voix de Leslie. Et moi, j'en ferai autant pour toi, bien sûr.

Leslie se coucha alors à plat ventre, le visage dans la terre féconde, et se mit à pleurer.

Mais cette fois, c'était différent. C'était la vraie vie qui commençait, et il en avait conscience. Après la crise de larmes, brève et brutale, Leslie ne retrouvait plus en lui l'enfant qu'il avait été. Une fois que la terre aurait bu ses dernières larmes, un homme serait né.

Quand ils se levèrent enfin et reprirent le chemin de la Grande Maison, ils ne remarquèrent ni l'un ni l'autre Bradley, qui, accroupi derrière eux, ricanait.

*

— Rappelle-toi seulement c'que j't'ai dit : on va pas à Warsaw parce qu'on a plus envie d'y aller.

— Mais une supposition qu'ils insistent pour savoir ?

— Personne n'insistera. Ils ont pas d'raison d'insister.

— Okay, puisque tu l'dis.

— J'te l'dis. (Leslie s'interrompt soudain et empoigna Jimmy par la manche.) Qu'est-ce que t'as fait d'ses frusques ?

— J'les ai emmenées plus loin dans l'marais et j'les ai enterrées. T'en fais pas, vieux, personne ne peut les retrouver maintenant. Pas même moi.

Leslie se détourna.

— Okay. C'est tout c'que j'voulais savoir.

— Mais si les chiens flairent la piste et découvrent les empreintes ?

— Ils peuvent pas. Il a marché loin dans l'marais, hein ? Plus loin, que la ligne de la marée basse... (Jimmy acquiesça.) Bon. Alors, maint'nant, la marée est haute et quand elle va r'descendre, y a pas un chien au monde qui pourra flairer sa piste.

— Et s'ils nous demandent c'qu'est devenu l'bateau ?

— Qui veux-tu qui s'intéresse au bateau ? Est-ce que quelqu'un nous a jamais d'mandé où se trouve not' bateau ? Comme ça, de but en blanc, sans raison ?

— Non. Mais, y a jamais eu d'évasion jusqu'à présent.

— J'te dis d'pas t'en faire.

Quand ils parvinrent près de la grange, Benny Cecille se pencha par-dessus la palissade pour les appeler. Il conversait avec un homme vêtu d'un costume de toile blanche, coiffé d'un Panama immaculé. L'homme les regarda approcher. Son regard et la façon dont il les

dévisageait déplurent à Leslie.

— C'est un journaliste, Les, fit Benny, tout excité.

— Salut, les gars, dit l'homme, d'un air important.

Leslie remarqua que ses yeux ne riaient pas quand il souriait. Il dévisageait Leslie et Jimmy d'un regard froid et compétent.

— Vous connaissiez les forçats qui se sont évadés ?

— Non.

Leslie soutint son regard.

— Il va mettre mon nom dans l'journal, Les ! cria Benny. Il s'souvient d'moi quand j'ai été au concours agricole de Savannah, l'année dernière, et que j'ai gagné l'premier prix, tu t'appelles ? Eh ben ! c'était lui qu'avait fait l'article.

— C'est exact. Ça vous plairait d'avoir votre nom dans le journal, p'tit gars ?

— Non ! dit Leslie.

— Pourquoi ça ?

— Ça n'm'intéresse pas.

— La plupart des gens seraient flattés...

L'homme examina Leslie, tout en allumant la cigarette qu'il avait prise dans un étui d'argent.

— Pas moi.

Leslie, lui, examinait le briquet luxueux.

— Vous êtes bien insolent pour votre âge. C'est ici qu'on vous apprend à répondre comme ça ?

— C'est vous qui posez des questions insolentes. Et ici, on nous apprend à nous mêler de ce qui nous regarde.

— Vous ne m'avez pas compris, p'tit gars. Moi, je suis payé pour poser des questions.

— Et moi j'touche pas un sou pour y répondre. (Il se tourna vers Jimmy.) Viens, on y va. A tout à l'heure, Benny.

Jimmy jeta un coup d'œil en arrière.

— Mince alors, Les, c'était un journaliste, le bonhomme. T'aurais pas dû lui causer comme ça.

— Journaliste, mes fesses !

*

Bradley ne tarda guère à payer son exaltation dans la clairière. Sur le chemin de l'orphelinat, tout en suivant Leslie, il commença à éprouver les tourments de la conscience. Toutefois, il réussit à chasser son remords, en reprenant sa filature. Derrière Leslie, il remonta

jusqu'à Arrow Point, et là, au prix de mille efforts, il réussit à se cacher assez près pour entendre la conversation entre Leslie et Jimmy. Il oublia même complètement ses péchés quand il sut que Rudy s'était échappé dans le bateau. Cette découverte lui permit même de passer une bonne matinée à réfléchir et à se réjouir de ce qu'il allait arriver à Leslie et à Jimmy. Plus tard, il alla s'asseoir sur la falaise qui dominait la rivière et regarda les hélicoptères qui balayaient l'étendue herbeuse, échangeant des propos anodins avec les passants. Ce fut après le repas de midi, lorsque les voitures quittèrent le terre-plein et que les hélicoptères eurent disparu, qu'il sentit le poids de sa solitude.

Cela lui vint progressivement, comme toujours. Il évoqua d'abord les danses de Philomena sur la tombe. Et sa pensée dérivant ainsi, il retrouva certains détails qui l'excitèrent de nouveau. Puis le souvenir de son péché l'enveloppa comme un nuage et il en fut terrorisé. Il n'y avait pas d'issue. Il n'y avait donc personne à qui il pût se confier ? Personne à qui expliquer le trouble qui l'avait saisi en voyant Philomena ? Mais la réponse ne pouvait le reconforter : comment un autre pourrait-il le comprendre, alors qu'il en était lui-même incapable ?

Il ne pouvait nier avoir pris plaisir. Oui ! Oui ! *Oui !* Il avait éprouvé une profonde jouissance ! Et c'était cela, l'horreur. Il y avait pris plaisir, et maintenant encore il en jouissait rétrospectivement.

Qu'est-ce qu'on dirait si on savait ? Les salauds ! Ils faisaient sans doute des choses bien plus moches ! Mais Leslie Henderson, pourquoi n'avait-il rien fait ? Il était tout près d'elle, *il la touchait même !*

Il n'y avait que lui, Tom Bradley, pour éprouver de tels désirs, et lui seul souffrait ensuite le tortures de l'enfer !

Il voulut se rassurer. Que diable faisaient les soldats pendant la guerre ? Quand ils étaient au front pendant des mois ? Ou les moines ? Ou les marins ? Ou les savants qui partent en exploration pour plusieurs années ? C'est pareil ici à l'orphelinat. On est séparés des gens, des femmes, comme eux.

Bradley sortit de la Grande Maison et s'en alla à pas lents vers la chapelle. Il entra par la porte latérale, qu'il referma à clé, puis il se laissa tomber, face contre terre, devant l'autel.

Il resta prosterné pendant tout l'après-midi. Ce fut la cloche appelant les élèves aux douches qui l'en arracha finalement. Il se leva. La chapelle était sombre, car les rayons du soleil qui perçaient encore le feuillage des chênes n'avaient plus assez de force pour filtrer à travers les vitraux. Bradley regarda autour de lui : il vit le lutrin et les guirlandes fanées qui étaient encore là depuis la dernière visite du prédicateur. Il tendit la main pour toucher la grille au pied de l'autel. Ses yeux se posèrent sur la croix dans le vitrail, derrière les stalles du

chœur, où les rouges sombres luisaient faiblement dans la lumière du soleil couchant.

Enfin il descendit la travée, prêtant l'oreille aux voix silencieuses qui l'avaient apaisé tout au long de l'après-midi. Il hocha la tête en souriant, regarda encore la croix du vitrail, puis il sortit, le regard brouillé.

CHAPITRE XIII

Vingt-quatre heures après l'évasion, on n'avait pas encore trouvé trace de Rudy. Et on ne pouvait faire que des hypothèses, quant à la direction qu'il avait pu prendre. Installés dans le bureau de Plug, ses lieutenants, le shérif du comté et les gardiens disponibles avaient des opinions très contradictoires.

Plug se refusait à admettre que Rudy ait pu atteindre la jonction de Telfair pour s'embarquer dans un train de marchandises, ni qu'il ait réussi à rejoindre des complices à Savannah qui l'auraient emmené en lieu sûr dans une voiture particulière. Il était persuadé que Rudy se cachait quelque part dans l'herbe du marais, ou dans une île, et que lui, Plug, finirait bien par le dénicher.

Pug récapitula une fois de plus son programme.

— Prenez une équipe d'hommes et des chiens, prenez des bateaux et passez au peigne fin les îles et le marais. C'est là que vous l'trouverez, votre forçat. Et si les gars des hélicoptères ne l'ont pas repéré, ça ne veut rien dire ! Ces gens-là seraient incapables de repérer un arbre au milieu d'un désert ! Ce qu'il faut, c'est des chiens et des hommes.

— Sur ce point-là, vous avez raison, monsieur Plug, admit Young Billy.

— Quand même, fit l'un des lieutenants d'une voix traînante, supposition qu'il ait réussi à aller jusqu'au dépôt et qu'il ait sauté dans un de ces trains frigorifiques à destination de New York ? Si c'est le cas, il est peut-être en train de se balader dans Broadway en c'moment, pendant qu'on bat la campagne à sa recherche.

— Non. J'vous l'dis, c'était pas un coup préparé. Il lui aurait fallu un horaire des trains et c'est pas des renseignements faciles à se procurer. Il lui aurait fallu planquer des vêtements pour pouvoir se changer, et les hommes n'ont rien relevé du côté de White Bluff. D'autre part, en prenant le train, il risque d'être repéré par un convoyeur, et les convoyeurs de la Coast Line, c'est des durs. Non. Pour se tirer comme vous dites-là, il aurait fallu qu'il ait organisé sa fuite, et j'ai beau faire, je n'arrive pas à y croire. Il est encore dans la région, quelque part dans les marais, ou sur une île. Il attend qu'on abandonne la chasse ; alors, il essaiera de revenir par où il est venu et

de quitter le pays. Si on se décide à lever le cul de nos fauteuils et à aller galoper derrière les clébards, on l'aura ramené ici au matin !

Comme personne ne lui répondait, Plug poursuivit :

— Ecoutez-moi bien. Si on prenait l'orphelinat comme point de départ et qu'on se divise en une douzaine de groupes pour explorer les marais et les îles, du côté de l'océan ? (Il les regarda tour à tour.) Bon. Personne n'a de meilleur plan à proposer. C'est ce qu'on va faire.

— Minute, Plug, dit le shérif, d'après un rapport que j'ai reçu ce matin, une des sept voitures volées à Savannah la nuit dernière aurait été aperçue roulant à grande vitesse, dans la Caroline du Sud, en direction de Waterboro. C'est la N 17 qui remonte vers le nord. On pourrait peut-être mettre la police fédérale sur l'affaire. Une auto volée qu'a franchi les frontières d'un Etat, c'est de leur ressort.

Plug se leva.

— Jake, il y a plus de trente-cinq ans que je chasse le forçat évadé et j'en ai jamais raté un ! Ce type-là est comme les autres. Et j'ai pas besoin d'appeler à l'aide ces intellectuels à la gomme, avec leurs techniques modernes !

— Soyez pas rétrograde, Plug. Les fédéraux, c'est des malins !

— J'suis pas rétrograde, bon Dieu ! Et vous le savez bien ! Mais il n'existe qu'une seule façon de rattraper ces salopards : avec des chiens, des hommes et des fusils. Vous croyez qu'ils seront seulement foutus de se débrouiller dans nos bois, les fédéraux ? Allons donc ! Ils seraient pas plutôt descendus de leur bagnole blindée, ils auraient attrapé un crotale dans leur culotte !

Tous éclatèrent de rire. Il avait foutrement raison, le vieux Plug. On était en Georgie, et, en Georgie, le gibier se chasse avec des hommes et des chiens.

— Dès que les forçats auront fini de bouffer, et qu'ils seront bouclés pour la nuit, on ira au réfectoire et on cassera la croûte... Billy ?

— Oui, m'sieur ?

— Allez donc voir s'ils ont bientôt fini.

— Bien, m'sieur.

Billy parti, les autres sortirent à leur tour et traversèrent la cour en direction de la grande grille. Mais Plug s'arrêta pour inspecter les rangs de bagnards qui répondaient à l'appel. Le gardien était obligé de répéter les noms deux fois pour obtenir une réponse. Plug s'approcha du bagnard le plus proche. Sans dire un mot, il lui balança son poing dans le creux des reins.

— Tenez-vous droit, Rufus !

— Oui, m'sieur, monsieur Plug, oui, m'sieur !

Plug parcourut la rangée du regard.

— Attendez d'être dans vos chambrées pour parler de Rudy ! s'écria-t-il. Pour le moment, c'est l'appel !

Il rejoignit ses compagnons qui l'attendaient à la grille. Ils avaient observé la scène en souriant.

— Vous savez les m'ner, les bagnards, Plug. Nom de Dieu, vous avez la manière !

— C'est pas difficile de mener les bagnards, Matthew. (Plug prit le chemin de sa maison, de l'autre côté de la grille.) Y a qu'une chose qu'il faut pas oublier. Le forçat est toujours prêt à faire exactement l'opposé de ce que l'on attend.

— Il s'évade, par exemple, fit un homme d'une voix goguenarde.

Plug s'arrêta et le regarda dans les yeux, fixement :

— Exact. Il s'évade. Mais j'suis prêt à parier tout de suite une année de mon salaire qu'avant demain soir j'aurai ramené ce salopard et que je l'aurai jeté dans le trou ! Y a-t-il des amateurs ? (Il les examina à tour de rôle, les yeux durs et brillants.) Bon. Arrivez. J'ai de la bonne marchandise à la maison. Juste c'qu'il faut pour vous réchauffer le gosier avant la grande équipée.

Il faisait presque nuit quand les hommes eurent achevé de manger et d'organiser la poursuite. Deux douzaines d'équipes furent formées et affectées à telle ou telle partie du marais ou à telle ou telle île. Une fois ces détails réglés, tous bondirent dans les voitures. La lumière crue jaillit des phares, les hommes s'installèrent au volant, tandis que les chiens sautaient et aboyaient en montrant les dents. Les moteurs vrombirent et les autos foncèrent dans la nuit.

La colonne de voitures roulait vite et ne commença à se désagréger qu'à l'intersection de la route goudronnée. Cinq voitures filèrent vers Bluebella, cinq vers l'île de l'Espérance et cinq vers Sandfly. Cette fois, les hommes étaient sûrs de ne pas rentrer bredouilles. Ils allaient ramener le tueur en fuite. Finie la liberté ! Il s'était joué d'eux pendant vingt-quatre heures, mais à présent, ils allaient le coincer. Ils avaient pour eux la technique, tous les avantages, tout leur savoir-faire. Ils allaient le coincer ! Les pneus chantaient une chanson rassurante tandis que les voitures traversaient à vive allure le pays des pins silencieux.

Mais quand les voitures furent alignées le long de la falaise, au-dessus de la rivière et des marais herbeux, Plug conçut des doutes sur le succès de son entreprise. Ce fut en se tournant vers l'immensité sombre, vers la rivière Slideaway, vers les îles, vers les prairies marécageuses, qu'il sentit l'étreinte glacée de l'incertitude le prendre à la gorge. Pour la première fois, il prit le temps de réfléchir aux conséquences de l'évasion, de son point de vue personnel. Pas à

l'égard de son dossier administratif. Ses prouesses antérieures parleraient pour lui et cette évasion n'allait guère préoccuper l'administration centrale. Il ne craignait pas non plus l'opinion publique. Mais il y avait autre chose. Il s'était fait posséder. Il existait un gars plus malin, plus sûr de lui, que Terence Plough. Le vieux Plug. C'était cela qu'il voyait en scrutant le marais.

Rudy ne serait pas pris. Il le sentait bien. En dépit de ce qu'il avait affirmé auparavant, l'évasion avait été préméditée. Et maintenant, vingt-huit heures et demie après, Plug se voyait à la tête d'une armée qui poursuivait un fantôme.

*

Ginn ne le connaissait pas suffisamment pour sentir le changement qui s'était opéré en lui. Mais Young Billy lança un regard ahuri à Plug quand il le vit s'adresser au directeur. Il parlait bas, d'un ton qui manquait de conviction, d'assurance, de sang-froid.

— Bonsoir. Nous... euh... les gars et moi, on va recommencer à chercher... euh... l'autre type... euh... en partant d'ici.

— Vous ne l'avez donc pas encore repris ? demanda Ginn.

— On en a rattrapé un hier soir. Maintenant, c'est l'autre qu'on cherche.

— Vous pensez donc qu'il est encore dans les environs ?

— Ben... il est possible qu'il ait pu aller jusqu'à Savannah... Faut tenir compte de ça, mais nous allons quand même faire encore des battues par ici.

— Dans ce cas, il va falloir que je fasse rentrer les garçons. Donnez-moi le temps de les rassembler avec la cloche d'alarme. Nous pensions qu'il n'y aurait plus de battues dans nos parages.

— Alors, faites-les rentrer, et en vitesse !

— Je fais sonner l'alarme tout de suite. Je pense qu'une demi-heure nous suffira.

Plug acquiesça et Ginn traversa rapidement le terre-plein pour aller à la Grande Maison. Soudain, un des gardiens se souvint de quelque chose. Il y réfléchit pour voir si c'était important. Il fut sur le point de s'adresser à Plug en personne, mais changea d'avis et tira Young Billy par la manche. Il lui murmura rapidement quelques mots à l'oreille en montrant Ginn du doigt. Billy se retourna pour regarder le directeur, puis il s'approcha de Plug.

— Monsieur Plug, Ed vient d'me dire quelque chose qui me paraît très intéressant.

— Quoi donc ?

— Dis-lui, Ed.

Le garde s'approcha de Plug et lui déclara à voix basse :

— Hier soir, quand j'étais de garde, ici, à la porte de derrière, un des gosses, un grand, je crois, est sorti et s'est mis à bavasser. Il racontait qu'il vous connaissait et qu'un des garçons d'ici était souvent fourré du côté de la tranchée. Quand j'ai voulu lui tirer un peu les vers du nez, il s'est éclipsé. Ça m'était sorti de la tête, parce que j'me suis dit que c'étaient des racontars de même, alors j'ai oublié de vous en parler.

Lentement, la peur qui possédait Plug se dissipa. Il commença à redevenir l'homme qu'il avait toujours été auparavant. En définitive, la vie n'allait pas lui jouer un sale tour.

— Répétez-moi ça ! commanda-t-il.

Ed raconta de nouveau son histoire. Plug l'écoutait, les yeux rivés sur le dos de Ginn qui traversait le terre-plein.

— Pensez-vous pouvoir reconnaître le garçon qui était à la porte de derrière avec vous ?

— Probable. Il faisait noir, mais je pourrais le repérer facilement vu qu'il a la figure pleine de boutons et qu'il parle d'une drôle de façon.

— Billy ! fit Plug. Allez dire aux gars d'attendre un moment avant de reprendre les battues ! J viens juste de m'appeler quelque chose !

Il se souvenait maintenant d'un jeune garçon debout, à l'extrémité de la tranchée, près de Rudy. Un gamin aux cheveux noirs, qui vous regardait hardiment et n'avait pas froid aux yeux. Une mâchoire volontaire et tenace. Un garçon mince, mais déjà de bonne taille, avec une ossature puissante qui se garnirait de bons muscles quand il se développerait. Qu'est-ce que Whittaker lui avait donc dit à son sujet ? « Ça n'est qu'un petit gars qui vient bavarder avec les hommes, Plug. Y a rien à redire. J l'ai observé attentivement. Avec ça, c'est le brave type. Y m'a fait cadeau de deux sacs de légumes. »

— Hé ! vous, là-bas ! (La voix de Plug traversa le terre-plein et vint frapper Ginn comme la mèche d'un fouet.) Arrivez ici !

— P't'être bien que c'même, à la porte de derrière, il racontait des salades, Plug, observa Ed, un peu effrayé. Vous savez bien que les mêmes, ils aiment à se donner de l'importance.

— Je sais, dit Plug, qui néanmoins reprenait espoir et se voyait de nouveau gagnant. J'vais simplement me rendre compte par moi-même.

Ginn, qui avait pris place à son bureau, regardait Plug assis dans un coin, contre la porte, les yeux mi-clos, lourds de sommeil et tenant distraitemment son fusil dont la crosse reposait par terre.

Bradley occupait une chaise entre Plug et Ginn.

— Voici M. Plough, dit Ginn à Bradley. Il a quelques questions à vous poser.

— Bien, monsieur, fit Bradley sans regarder Plug.

— Quel âge avez-vous, mon garçon ? demanda Plug.

— Dix-neuf ans, monsieur.

— Vous n'avez jamais eu d'ennuis avec la police ?

— Non, monsieur.

— Vous tenez à en avoir ?

— Non, monsieur.

— Qui était-ce, le gars qui se baguenaudait autour de la tranchée et dont vous avez parlé au gardien, à la porte, hier soir ?

Bradley leva les yeux vers Ginn comme pour le supplier.

— J'plaisantais, m'sieur. C'était seulement histoire de causer.

— Autrement dit, vous racontiez de sacrés mensonges ! fit Plug.

Bradley ne répondit pas. Plug insista :

— Nom de Dieu, c'était un mensonge, n'est-ce pas ?

Ginn lança un coup d'œil perçant à Plug, l'air irrité, mais il ne dit rien.

— Oui, monsieur, dit Bradley en hochant la tête.

— Seulement, ce n'est pas un mensonge, hein ? aboya Plug. Il y avait bien un de vos camarades qui traînait autour de la tranchée et qui causait tout le temps avec Rudy et Doosy. C'est pas vrai ?

Effrayé, Bradley se remit à regarder fixement Ginn et s'adressa à lui.

— Je peux pas dire, moi, je n'en sais rien. Il y avait pas mal de gars qui se baguenaudaient autour de la tranchée, pour parler aux forçats, monsieur Ginn. Vous le savez bien, monsieur. Pour les écouter chanter et tout.

— Je n'parle pas d'un tas d'gars, articula lentement Plug. Je parle d'un seul garçon, moi, d'un seul et unique !

Bradley s'agita sur son siège en secouant la tête.

— Ne me mentez pas, jeune homme ! Autrement, vous protégeriez un assassin. Comment s'appelle ce garçon ?

— Je ne sais pas, monsieur.

La gorge de Bradley se contractait et il avait du mal à respirer. Plug bougea pour la première fois. Il remit par terre, très doucement,

le pied qui jusqu'alors avait reposé sur son genou et l'on entendit craquer le cuir de sa botte. Dans le silence de mort qui pesait sur la salle, ce mouvement eut quelque chose de surprenant et d'inquiétant. Bradley sursauta, ce qui eut le don de réjouir Plug.

— Eh bien ! mon garçon, moi, j'veais vous dire une chose. Je l'ai vu de mes propres yeux, ce gars qui traînait près de la tranchée. Et maintenant, êtes-vous prêt à m'éviter l'ennui de le rechercher, en me disant son nom, ou est-ce que vous refusez ? Et j'veais vous dire encore une chose. Si ce garçon a joué un rôle quelconque dans l'évasion et que je l'apprenne, comme vous l'aurez protégé, vous s'rez dans l'bain avec lui ! Alors, mon gars ? J'attends son nom.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Vous mentez effrontément ! A présent, dites la vérité ! Vous êtes assez grand pour qu'on vous envoie vous aussi à la chaîne !

Bradley se mit à trembler et lança des regards affolés autour de lui. Il eut un instant l'idée de s'enfuir, mais le fusil de Young Billy lui fit peur. La gorge nouée, il ne bougea pas.

— Allons, êtes-vous au courant de quelque chose, Tom ? lui demanda Ginn en le dévisageant avec insistance.

Bradley leva des yeux vitreux sur le directeur et répondit :

— C'était Leslie Henderson. Il se baladait beaucoup par là. Mais tout le monde est au courant, monsieur Ginn ! Tout le monde !

— Vous avez un pensionnaire du nom de Leslie Henderson ? demanda Plug, triomphant.

— Oui, mais...

— Faites-le v'nir ici.

Les regards de Ginn et de Plug se croisèrent ; puis Ginn se tourna vers Bradley :

— C'est bon, Tom, vous pouvez partir. Envoyez-moi Leslie.

— Oui, monsieur.

— Vous ne pouvez pas téléphoner à l'aut' baraque, ou envoyer quelqu'un d'autre le chercher ? demanda Plug.

— Non, à moins d'y aller moi-même, répliqua sèchement Ginn.

— Billy, mon gars ! Filez donc à l'autre maison avec ce jeune homme et ram'nez-moi Henderson !

— Bien, m'sieur. (Billy s'écarta pour ouvrir la porte et laisser passer Bradley.) Allons-y, fit-il en souriant.

— Est-il indispensable d'envoyer un gardien ?

— Je n'veux pas qu'ils puissent communiquer, expliqua Plug en renversant la tête, le sourire aux lèvres. Je ne serais pas forcé d'envoyer un gardien, si vous vous étiez chargé vous-même d'aller le

chercher.

Il croisa de nouveau les jambes et s'enfonça dans son fauteuil. Ginn échangea avec lui un regard un peu appuyé, puis adressa un signe de tête à Billy.

— Alors, allons-y, répéta Billy.

Leslie se trouvait au second étage, en train de jouer au rami avec Jimmy, quand Billy et Bradley firent leur apparition.

— M. Ginn veut t'voir tout d'suite, Henderson. Tout d'suite, déclara Bradley, le regard perdu.

— A quel sujet ? demanda Leslie.

Young Billy s'avança.

— C'est vous, Leslie Henderson ?

— Oui.

— Allons-y.

— Où cela ? s'enquit Leslie en jetant ses cartes sur le lit.

— Vous occupez pas d'savoir où ! dit Billy qui se mit à agiter son fusil. J'vous ai dit « Allons-y », ça veut dire décollez vos fesses de là et magnez-vous !

Leslie contempla successivement Jimmy, puis Bradley. Il se leva.

— Dites donc, c'est pas à un d'vos bagnards que vous parlez, en c'moment !

Billy brandit encore son fusil.

— Allons-y ! reprit-il, avec un sourire encore plus réjoui.

On eût dit que le tonnerre était tombé sur le second étage. Avant même que Leslie soit sorti, avec le fusil de Young Billy dans les reins, il y avait foule sur le palier, mais personne ne dit mot. Ils descendirent un étage et se trouvèrent encore en face des garçons rassemblés, quand ils abordèrent l'étage suivant. Alors une voix nasillarde lança dans le silence, avec l'accent de la Georgie occidentale :

— Pas d'fantaisies avec ton flingue, hein, mon bonhomme ! Parce que maint'nant, on t'a photographié !

Leslie ne leva pas la tête. Mais Young Billy se hâta de jeter un coup d'œil sur la foule des gamins pour scruter les visages. Il releva le canon de son fusil un peu plus et cessa de sourire.

Ils franchirent la porte d'entrée en silence, traversèrent la cour cimentée et s'enfoncèrent dans l'ombre du terre-plein. Débarrassé maintenant des autres garçons et de leurs menaces de vengeance, Young Billy se sentit plus rassuré.

— On d'vrait vous apprendre un peu à respecter la loi, ici, dit-il à voix basse.

— On la respecte bien, la loi, dit Leslie. Mais pas les enfants de

garce qu'on d'trop grandes gueules et qui s'abritent derrière.

Aussitôt Young Billy respira un bon coup.

— On vous apprend aussi à vous foutre du monde, non ?

— Vous vous trompez encore. On ne se fout pas du monde. On est francs. Vous êtes effectivement une grande gueule d'enfant de garce, répondit Leslie sans colère.

— J'devrais vous foutre une bonne raclée pour me dire des choses pareilles ! (Young Billy cracha par terre et enfonça brutalement le canon de son fusil dans les reins de Leslie.) Allez ! Plug s'y entend pour manier les morveux de votre espèce !

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Ni Ginn ni Plug ne bronchèrent à l'entrée de Leslie et de Young Billy. Leslie regarda Plug, bien en face, et ils restèrent là, à se dévisager, sans qu'aucun consentît à baisser les yeux devant l'autre, jusqu'au moment où Ginn dit :

— Asseyez-vous, Leslie.

— Bonsoir, monsieur Ginn, articula Leslie, avec beaucoup d'aisance. Vous désirez me voir, monsieur ?

— C'est M. Plug qui désire vous poser quelques questions.

— Bien, monsieur. (Leslie se tourna vers Plug.) Alors, monsieur ? demanda-t-il doucement.

— Quel âge avez-vous, mon garçon ?

— Seize ans.

— Vous êtes grand pour votre âge.

Leslie ne répondit pas.

— De quoi parliez-vous quand vous étiez avec Rudy à la tranchée ?

— De la chaîne.

— Des moyens de s'évader de la chaîne, vous voulez dire ?

— Non.

Leslie réfléchit, puis ajouta d'un ton pensif :

— Non, nous n'avons jamais abordé cette question-là.

— Ne me mentez pas, mon garçon ! aboya Plug.

— Je ne mens pas, monsieur.

— Vous pouvez le prouver ?

— Et vous, vous pouvez prouver que je mens ? rétorqua Leslie d'une voix pleine d'un respect voulu.

Plug qui avait gardé une jambe croisée sur l'autre, la déplia et tapa du pied.

— Faites l'insolent avec moi, p'tit gars, et je vous tanne la peau !

Ginn bondit de son fauteuil.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Des menaces de coups ? Vous

n'avez pas affaire à l'un de vos criminels pour le moment ! C'est un de mes élèves !

— Ce garçon-là, reprit Plug, les yeux étincelants, a aidé deux individus à s'évader et il sait sans doute où Rudy se cache en ce moment même ! (Il se tourna alors vers Leslie.) C'est pas vrai ?

— Non.

— Leslie, vous êtes-vous mêlé de cette évasion ? Avez-vous aidé les forçats à fuir d'une façon ou d'une autre ? demanda Ginn.

— Non, monsieur. Tout ce que j'ai fait, c'est bavarder avec celui qui s'appelle Rudy et avec Doosy, le noir. Je les ai aussi écoutés chanter.

— De quoi parliez-vous ? répéta Plug.

— Je vous l'ai dit. On parlait du bagne.

— Du bagne ? Qu'est-ce que vous en disiez, du bagne ?

— Eh bien ! il me racontait comment ça se passe et tout. Votre façon de maltraiter les hommes. La peur qu'ils ont de vous. Ils disaient comme ils seraient contents de s'expliquer un peu pendant cinq minutes avec ce type-là...

Il montra Young Billy du pouce.

— Et alors, vous avez eu pitié d'eux et vous les avez aidés à s'évader, n'est-ce pas ?

— Non.

Le visage de Plug se congestionna.

— Mon garçon, fit-il posément, si vous êtes en train de me raconter des bobards, je m'arrangerai pour que ça vous coûte cher.

— Je ne mens pas. C'est de tout ça qu'on parlait.

— Ils ne vous ont jamais posé de questions ?

— De temps en temps.

— Que vous demandaient-ils ?

— Des trucs sur l'orphelinat. Comment nous vivons ici, et tout. Et ce qu'on cultive dans les champs, et si nous travaillons dur. Des choses comme ça.

— Qu'est-ce que ça vous a fait, la mort de Whittaker ?

— C'est moche, fit simplement Leslie.

— Moche ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— J'ai de la peine. Je l'aimais bien. J'ai même barboté des trucs, dans les champs, pour les lui donner. On était copains.

— Rudy vous a-t-il dit pourquoi il était au bagne ?

— Oui, il me l'a dit.

— Il vous a dit quoi ?

— Qu'il avait tapé sur un type et lui avait brisé la mâchoire. Le gars a eu la mâchoire paralysée et il en est mort. Alors on a mis Rudy en prison.

— Il vous a raconté un mensonge, mon garçon, dit Plug d'une voix calme. Rudy était marié, et il a tué sa femme et ses enfants.

Leslie était stupéfait.

— Y a pas de loi en Georgie qui enverrait un homme au bagne à perpétuité rien que pour avoir frappé un gars qui aurait eu la mâchoire paralysée et en serait mort. Il vous a menti, mon garçon, rien que pour avoir votre aide.

— Je ne l'ai pas aidé.

— Vous voulez protéger un assassin pareil ?

— Je ne l'ai pas aidé et je ne le protège pas.

— Avez-vous causé avec le nègre ?

— Doosy ?

— Vous savez bien de qui je parle. De quoi avez-vous parlé ?

— Il me disait que j'avais de la veine d'être blanc et d'avoir m'instruire.

— Est-ce qu'il vous a dit pourquoi il était au bagne ?

— Non.

— Il a tué un blanc. Un policier du comté, près de Savannah.

— Je n'savais pas ça.

Il se souvint alors de propos incohérents que Philomena avait tenus au bon Dieu, au sujet du péché de Doosy.

— De toute façon, reprit Plug, à eux deux, ils ont tué au moins trois hommes. Trois blancs. Dont l'un était votre ami. Whittaker.

Leslie restait silencieux.

— Vous prétendez toujours que vous ne les avez pas aidés ?

Plug élevait de nouveau la voix.

— Je ne les ai pas aidés et je ne suis au courant de rien.

— Moi, je suis en mesure de *prouver* que vous les avez aidés !

Leslie ne quittait pas Plug du regard. Ginn s'inclina en avant et croisa les bras sur son bureau.

— Je peux le prouver, répéta Plug, et si vous m'y forcez, je l'ferai, et ça sera d'autant plus grave pour vous.

— Vous ne pourrez rien prouver, parce que j'n'ai rien fait.

Plug se leva péniblement, en faisant jouer ses articulations l'une après l'autre, et finit par se trouver debout.

— Mon garçon, dit-il en avançant sur Leslie, dans deux minutes exactement, j'vais vous flanquer une correction à vous faire rendre

l'âme. (Il se tut, le regard fixe, tout en continuant de mâcher et de sucer sa chique.) C'est ça que j'avais faire, p'tit gars... (Sa voix montait par degrés, comme si chaque mot avait été une arme de plus à sa disposition.) Si vous ne me dites pas où se planque c'te saloperie de Rudy !

Leslie fit effort pour ne pas détourner les yeux.

— Je vous l'ai déjà dit, j'n'en sais rien.

Il prononça ces mots à voix haute, mais plus fort qu'il ne l'aurait voulu. Il eut alors le temps de voir tourner le gros bras de Plug avant de sentir la lourde paume lui frapper la joue. Le coup le fit dégringoler de sa chaise.

Ginn bondit et contourna son bureau pour saisir Plug par le bras.

— Sortez ! lui intima-t-il d'une voix sifflante.

Plug ne le regarda même pas. Il avait toujours la main grande ouverte, le buste légèrement de travers, une épaule plus haute que l'autre. Puis, lentement, il ramena le bras en arrière pour frapper de nouveau. Il vit Leslie relever la tête et une fois de plus leurs regards s'affrontèrent.

Young Billy s'approcha pour essayer de séparer Ginn et Plug avec la crosse de son fusil.

— Reculez, m'sieur, avant qu'on vous fasse mal !

Ginn ne bougea pas.

— Je vais vous faire arrêter pour ce geste ! Pour qui diable vous prenez-vous, à venir battre un de mes enfants ici même ?

— C'est pas vot' enfant, rétorqua Billy, c'est un orphelin.

Ginn se tourna vers lui.

— Si vous ne m'ôtez pas ce fusil du ventre, espèce de fou sadique, je vais vous le faire avaler ! (Il pivota brusquement vers Plug.) Sortez, ou je vous jure que je porte plainte au district attorney !

Seul le bras de Plug avait bougé ; il le ramena lentement le long du corps, tout en surveillant Leslie qui se remettait debout.

— J'veus l'avais bien dit, mon garçon, j'veus l'avais dit ; moi, je n'dis jamais d'paroles en l'air.

Leslie se redressa et recula d'un pas. Dès que la douleur fulgurante avait cessé de lui obscurcir la vue, il s'était remis à regarder Plug bien en face.

— Je n'les ai pas aidés à s'évader.

Plug le gifla une seconde fois. D'un mouvement rapide pour un homme de sa corpulence, il lui envoya une nouvelle gifle sur l'autre joue, de son autre main. Leslie vit venir le coup ; il aurait pu l'esquiver, mais il encaissa et se trouva projeté contre le mur.

Ginn regarda successivement Leslie, Plug, puis Billy. Il retourna alors à son bureau, en ouvrit le tiroir du haut et voulut en sortir un calibre 38 à la crosse cassée qu'il avait confisqué à l'un des orphelins, il y avait de cela une vingtaine d'années. Young Billy lui enfonça violemment le canon de son arme dans le ventre et, le sourire aux lèvres, arracha le revolver à Ginn.

Plug n'avait pas quitté Leslie des yeux ; il ne s'était nullement rendu compte de ce qui se passait derrière lui. Il mâchonnait sa chique tout en surveillant Leslie. Il empoigna le jeune homme par les épaules. Sans cesser de mastiquer, la joue gonflée par la chique – ce qui faisait paraître son autre joue creuse et affaissée, il lui grommela à l'oreille :

— J'veais cogner, mon gars. Vous allez me dire la vérité ?

— Je ne les ai pas aidés à s'évader.

Les mains de Plug se crispèrent sur les épaules de Leslie.

— Vous savez tout, n'est-ce pas, mon garçon ? Vous êtes au courant et je n'ai qu'à vous faire parler pour que tout rentre dans l'ordre comme avant. Et moi, j'veais vous faire parler, mon garçon. J'vous jure bien qu'vous allez vous mettre à table !

— Je ne les ai pas aidés à s'évader.

Plug cogna une nouvelle fois, si durement que la tête de Leslie alla heurter le mur.

Alors, quelque chose se brisa en Leslie. A ce moment précis, il devint un homme. A l'instant où sa tête heurta le mur, les derniers vestiges des peurs enfantines se dissipèrent en lui et, pour la première fois, il affronta vraiment le monde, et le visage bestial de Terence Plough.

Il se tourna vers lui, serra les dents et se redressa :

— Je ne les ai pas aidés à s'évader, proclama-t-il, d'une voix toute transformée. Et tâchez de ne plus me frapper !

Plug recula légèrement. L'aisance et le calme sous lesquels il dissimulait continuellement sa vraie nature avaient disparu.

— Parle ! Espèce de petit salopard, parle ! Parle ! Parle !

Mme Ginn ouvrit la porte au moment même où Plug allongeait à Leslie un coup de poing dans le ventre. Elle poussa un cri ; au même instant, elle vit un homme qui braquait un fusil sur son mari. Mme Ginn s'évanouit.

Plug fit un brusque demi-tour. Il la contempla, tout en mastiquant sa chique, comme s'il n'en croyait pas ses yeux ; alors il se retourna, d'abord vers Young Billy et vers Ginn, puis vers Leslie, qui gisait par terre, en train de vomir. Il franchit la porte, après avoir enjambé le corps de Mme Ginn, sans dire un mot. Young Billy le suivit.

Il fallut à Leslie une bonne heure avant de pouvoir se relever et avaler une tasse de thé. Quand il voulut se mettre debout, son estomac se révolta et se noua de nouveau, mais il se força à se tenir droit. Il alla jusqu'à la porte en traînant les pieds et s'adossa au mur.

— Maintenant ça va mieux, monsieur, réussit-il à dire. Ça m'est déjà arrivé plusieurs fois en jouant au football. Le mieux, c'est de marcher en attendant que ça passe. Si je reste allongé, j deviendrai si raide que j'pourrai plus bouger pendant des jours.

— Je crois qu'il ferait bien de passer la nuit ici, Washington, dit Mme Ginn.

— Non. Leslie a sans doute raison, chère amie. Pensez-vous être en état de traverser le terre-plein tout seul, mon petit ? Je vais vous accompagner.

— Ça va, monsieur. Je serai tout à fait bien une fois à l'air.

— Une dernière chose avant que vous partiez, Leslie.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous aidé ces hommes à s'évader ?

— Non, monsieur. En apprenant qu'ils s'étaient sauvés, j'ai été tout aussi surpris que les autres.

— C'est la vérité ?

— C'est la vérité, monsieur.

— Bonne nuit, mon petit.

— Bonne nuit, monsieur. Bonne nuit, madame Ginn.

Il ouvrit la porte, et, rassemblant son courage, il longea le couloir et sortit.

Pour traverser le terre-plein, il fut obligé de s'arrêter tous les dix pas. Ses jambes flageolaient ; il se tenait le ventre à deux mains. A droite, il apercevait les clignotements des lampes des chasseurs, dans les marais. Il grinça des dents et sourit. « Que je le voie, Bradley, se dit-il. Que je le voie seulement, et tout ira bien ! »

Le deuxième étage était déjà au courant de ce qui s'était passé, par ce mystérieux système de communication qui répandait les nouvelles dans toute la maison à chaque événement intéressant. Il était plus de minuit, mais tout le deuxième étage attendait.

Leslie ne leur raconta pas tout. Il leur parla du coup de poing dans le ventre et de l'interrogatoire de Plug – juste ce qu'il fallait pour qu'on lui fiche la paix et pour qu'on ne lui demande pas pourquoi Plug avait réservé à lui seul toutes ces brutalités.

Quand Jimmy eut aidé Leslie à se coucher, le deuxième étage se retira dans les douches pour étudier la situation et en discuter.

— Fais v'nir Bradley ici, murmura Leslie.

— T'as raconté ?

— Non. Fais v'nir Bradley.

— Ça peut pas attendre à demain ? Je ne sais même pas où il est. Et puis, tout le monde lui en veut de t'avoir mouchardé.

— Y a pas de raison. Tout le monde sait que j'allais me balader à la tranchée. Allume-moi une sèche. Ou plutôt non, j'crois que j'veis encore dégueuler. (Il se renversa sur son oreiller.) Et puis, merde ! allume-la. J'veis dégueuler de toute façon.

Il se tourna de côté et vomit. Quand il eut fini, il retomba sur l'oreiller, à bout de souffle, en se tenant le ventre.

— Bon Dieu ! J'ai bien cru qu'il allait me casser la colonne vertébrale, tellement il a tapé fort.

Il prit la cigarette et aspira une longue bouffée, en serrant les dents pour s'empêcher de vomir.

— T'es pas malade ? demanda craintivement Jimmy.

— Fais v'nir Bradley.

— J'veis essayer. Mais j'sais pas où l'trouver.

— Trouve-le.

Jimmy se dépêcha de sortir et Leslie se mit à contempler les poutres de chêne du plafond. La cigarette achevée, son estomac cessa de le tourmenter. A condition de rester parfaitement immobile, il pouvait respirer profondément. Chaque fois, il retenait son souffle de plus en plus longtemps, en enflant la poitrine, pour se rendre compte. Il y avait un bon moment qu'il se livrait à cet exercice quand Jimmy se glissa dans le dortoir.

— Bradley est en train d'monter l'escalier, en ce moment.

— Va l'chercher.

Bradley gravissait lentement les marches, en s'accrochant à la rampe. Il n'aperçut Jimmy qu'en arrivant sur le palier. Il leva vers son camarade un regard d'ivrogne.

— Salut, Brown. Quoi d'neuf, vieux ?

— Les veut te parler. Il est au lit.

— Qu'est-ce qu'il m'veut ? grommela-t-il. Merde alors ! Tout le monde le sait qu'il traînait toujours près du fossé.

— Y veut quand même te parler.

— J'ai pas l'temps, fit Bradley à haute voix. J'veis m'coucher.

Il se mit en marche, en titubant fortement.

— Bradley !

Leslie était apparu dans l'encadrement de la porte, appuyé contre le chambranle. Il se tenait le ventre à deux mains.

— J'ai quelque chose à t'dire.

Bradley se retourna brusquement et faillit perdre l'équilibre.

— M'fais pas attendre tout' la nuit.

— Bon. (Leslie s'avança d'un pas mal assuré et s'arrêta devant Bradley.) J'ai rien à dire sur le fait que t'as rapporté à Plug que c'était moi qui me baladais à la tranchée. Tout le monde le savait. Mais t'es un sournois, Bradley. Tu sais peut-être autre chose. J'te jure devant Dieu qu'si tu dis encore à Plug quoi que ce soit sur moi, ou sur Jimmy, j'te supprime. J'parle sérieusement, Bradley. J'te dérouillerais d'mes propres mains à t'en faire crever !

Bradley recula précipitamment.

— T'as pas l'droit de m'menacer comme ça !

— Si j'ai pas l'droit, mon salaud, je le prendrai ! Et je ferai n'importe quoi pour qu'on m'envoie pas au bagne ! Rappelle-toi seulement c'que j'te dis !

Sur ce, il pivota et, courbé en deux, il retourna au dortoir. Jimmy se planta devant Bradley.

— Et si c'est pas lui, dit-il, ça sera moi.

Puis il suivit Leslie dans le dortoir.

CHAPITRE XIV

Durant six jours, Plug s'astreignit avec ses hommes, à battre, au prix d'efforts éreintants, tout le marais et toutes les îles. Il se chargea personnellement d'interroger tous les capitaines et tous les matelots des bateaux de pêche croisant autour de Bluebella, de l'île de l'Espérance et de Longbolt. Tous les nègres possesseurs du moindre canot servant à pêcher les poissons-chats se virent soumettre à des interrogatoires serrés pour établir si l'un d'eux avait fait traverser un bras de mer à Rudy, ou si on avait aperçu dans la région des visages inconnus.

On rechercha tous les bateaux égarés et on les retrouva. La Slideaway, la rivière du Pigeon, le chenal de l'île Verte, le chenal de Warsaw, celui d'Ossabaw, celui de Tybee, les marais, les levées de terre, et toutes les îles entre Ossabaw et Tybee furent passés au peigne fin par les hommes et par les chiens. Quand les chiens amaigris, trop fatigués pour bouger, devinrent inutilisables, Plug, à ses propres frais, fit venir des comtés voisins trois douzaines d'autres, accompagnés de leurs maîtres. Gardiens, miliciens et volontaires, faisaient jour et nuit, des battues, courant derrière les chiens jusqu'à épuisement complet. Alors, morts de fatigue, ils regagnaient en titubant leurs voitures pour y dormir.

Tout cela se passait dans le calme, sans qu'on en parle dans la presse. Pendant tout ce temps, Plug dirigeait les opérations et se donnait tout entier à la conduite de la chasse à l'homme. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Il buvait. Quand on croyait tenir une bonne piste, il fonçait derrière les chiens. Il délimitait les secteurs à fouiller, consultait les cartes pendant des heures, marquait les zones avec des épingles à tête verte ou avec des hachures au crayon, et ne passait à la carte suivante que lorsque la région avait été battue de fond en comble.

Chaque fois qu'il lui venait une nouvelle inspiration, les voitures fonçaient par les routes, avec leurs chargements d'hommes et de chiens. La nuit, les bois retentissaient du pas des hommes, des hurlements et des plaintes des bêtes. Quatre chiens moururent de la morsure de serpents à sonnettes, on dut emmener un homme à l'hôpital, parce qu'il avait glissé dans une fondrière et était resté

accroché pendant trois jours à une basse branche, au milieu des nuées de moustiques.

Et tout cela n'empêchait pas Plug de poursuivre ses investigations. Il avait élargi le champ de ses recherches qui englobait à présent l'ouest et le sud-ouest de Savannah. A un moment donné, il y eut jusqu'à trois cents hommes et autant de chiens occupés à battre tous les bosquets de pins et tous les champs de maïs dans un rayon de quinze kilomètres de part et d'autre de la ville.

Il ne retrouva pourtant pas Rudy. Il ne découvrit pas une piste, pas un indice, et ne recueillit pas le moindre témoignage qui pût l'aider. Rien dans les marais. Rien dans les îles. On avait surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre les routes au nord, au sud et à l'ouest de Savannah, sans le moindre résultat. Les convoyeurs des chemins de fer commencèrent à regimber et quelques-uns menacèrent de donner leur démission si on continuait à les embêter. Les noirs et les blancs qui vivaient dans des cabanes, le long de la voie ferrée, sur une vingtaine de kilomètres, furent soumis à des interrogatoires, à des intimidations, à des menaces, mais il n'y avait toujours pas trace de Rudy.

Plug ne recommença pas à interroger Leslie. Il ne pensait plus à lui. Il savait que Leslie avait aidé Rudy. Et il savait que lorsqu'il retrouverait Rudy, il aurait du même coup la preuve qu'il ne se trompait pas.

Six jours durant, Plug poursuivit cette chasse à l'homme. Six jours durant, il obligea sa petite troupe à fouiller minutieusement toute la région, en long et en large. Au bout de six jours, il n'y avait toujours pas de résultat. Rudy avait réussi à s'évader. Son odeur s'était dissipée dans le parfum des pins. Il avait disparu sans laisser de traces, comme s'il s'était envolé.

Le septième jour, Plug rédigea brièvement sa démission, en proposant qu'on nomme Young Billy pour lui succéder à la tête du pénitencier. Puis, sans emporter autre chose que les photos de sa femme et de son fils dans leurs cadres de pacotille, il remit les clés du camp à Young Billy et alla prendre sa retraite au milieu de ses pêcheurs, en Géorgie occidentale.

Young Billy fit cesser les battues, rendit les chiens à leurs maîtres et commanda des affiches « On recherche... » donnant la photo et le signalement de Rudy. Ensuite, il prit deux décisions immédiatement applicables. Le 1^{er} du mois suivant, tous les gardiens devraient être munis de fusils à répétition et tous les prévôts devraient reprendre le travail, comme les autres forcés.

Ni Plug ni Young Billy ne songèrent à ouvrir la moindre enquête lorsque le camion qu'on avait envoyé prendre le cadavre de Doosy revint à vide.

Brockton avait oublié la chasse à l'homme. Les garçons venaient de rentrer de vacances et avaient recommencé à s'entraîner au football sur le terre-plein. Le maïs était rentré ; quant à la canne à sucre, elle avait l'air, cette année-là, de devoir être plus belle que jamais. Il était question de l'école. On emmenait les grands en ville pour les habiller de neuf, car pour la première fois, ils allaient pouvoir fréquenter le cours secondaire de la ville.

Il commençait à faire froid le matin. La chasse à l'homme était finie. Avec le temps, le fugitif et ses poursuivants s'étaient évanouis dans le grand silence des marais.

Ginn avait reçu une réponse à la lettre indignée qu'il avait adressée aux autorités pour se plaindre des mauvais traitements de Plug envers Leslie. On lui avait promis d'ouvrir une enquête. Mais il avait appris la démission de Plug et cela lui suffisait.

La question Plug étant réglée, Ginn porta toute son attention sur les problèmes de l'orphelinat.

Entre autres décisions importantes, l'une des premières concernait le choix d'un chauffeur pour le camion. Clancy n'étant plus là, c'était au tour de Bradley. Toutefois, Ginn hésitait. La conduite du camion impliquait des responsabilités et il n'était pas certain que Bradley pût s'acquitter de cette tâche. Les derniers jours, il avait remarqué que Bradley passait de plus en plus de temps dans la chapelle. Quand il l'avait interrogé à ce propos, Bradley avait répondu qu'il avait sauvé son âme. Ginn en aurait été ravi s'il s'était agi de tout autre que Bradley. Il l'observait au réfectoire, pendant les repas. Il tenta même de lui parler plusieurs fois de la rentrée des classes maintenant toute proche, mais il ne put rien en tirer.

Le jour où il convoqua Bradley, ils causèrent d'un tas de choses puis Ginn aborda la question du « salut » :

— Qu'avez-vous découvert qui vous ait ainsi (il s'interrompit un instant)... rapproché du Seigneur, mon fils ?

— Je n peux pas l'expliquer, monsieur Ginn. J'ai seulement l'impression que j'suis vraiment et totalement sauvé. Que si j'mourais cette nuit, j'irais tout droit au paradis, affirma Bradley avec un calme qui mit Ginn mal à l'aise.

— Eh bien ! je suis heureux de l'apprendre, fils. Mais si je vous ai convoqué, c'est surtout pour vous parler de la conduite du camion. Je crains de ne pas pouvoir vous confier ce poste.

— Mais pourquoi, monsieur ? demanda désespérément Bradley. Je conduis bien.

— Je regrette, Tom. Je sais que c'est votre tour, mais j'ai peur que cela ne nuise à votre travail de classe.

— Mais j'suis prêt à travailler deux fois plus dur, affirma Bradley, qui avait pris un ton quasi enfantin pour plaider sa cause.

— Non. Je ne le souhaite pas. La conduite du camion n'a pas tellement d'importance.

— Mais elle en a pour moi, monsieur.

— Non, navré, Tom. Mais je ne peux pas vous confier le camion.

— Bien, monsieur.

— Ne le prenez pas trop à cœur. Et je tiens à ce que vous sachiez que je me réjouis immensément de vous voir dans le droit chemin. (Ginn fit une pause.) Vous n'avez plus eu de difficultés comme celles dont nous avons discuté il y a quelques mois ?

— Quelles difficultés, monsieur ?

— Quand vous vous amusiez tout seul ?

— Je n'le fais plus, monsieur Ginn. J'suis sauvé, à présent.

Bradley sortit du bureau et se rendit sur le terre-plein. Il regarda la séance d'entraînement sans grand intérêt. Il n'avait jamais aimé le football. Le jeu, brutal à vous rompre les os, qu'on pratiquait à Brockton, faute d'équipement, n'avait aucun attrait pour lui.

Il fit lentement le tour du terre-plein, en fumant. En approchant de la chapelle, il aperçut Leslie et Jimmy qui arrivaient de la Grande Maison. Ils l'observaient ; il les regarda lui aussi, d'un air indifférent. C'était la première fois qu'il les voyait depuis le soir où il s'était saoulé à l'alcool de contrebande. Il allait parler, quand l'expression qu'il lut sur le visage de Leslie l'arrêta net. Il y avait dans ses yeux et autour de sa bouche une dureté qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Ce détail lui fit peur. Il jeta un coup d'œil à Jimmy et découvrit sur son visage la même maturité. Il ne put s'empêcher pourtant de leur parler.

— Comment va, Les ? Et toi, Jim ? marmonna-t-il.

Ils passèrent devant lui en le dévisageant froidement, sans rien dire.

Bradley fit demi-tour et se dirigea précipitamment vers la chapelle.

A présent, c'était là seulement qu'il se sentait en paix. Dans la chapelle, il était incapable de se mentir à lui-même. C'était un sanctuaire où il se sentait protégé contre l'atroce personnalité de Tom Bradley, contre ses désirs coupables et ses rêveries.

Il savait qu'une fois sorti de la chapelle, il redeviendrait lui-même. Dès qu'il ne serait plus sous l'aile protectrice de la grâce divine, dès qu'il se retrouverait à l'extérieur, où le monde entier l'attendait pour

le ridiculiser, l'insulter, l'accuser, le tenter et le mépriser, il ne pourrait plus y résister.

Il serait incapable, il le savait, de taire les secrets qu'il connaissait. Il les révélerait. Il savait qu'un jour viendrait où il oublierait sa résolution ; alors il décrirait aux autres la scène avec Philomena. Il savait qu'à un moment donné, dans l'avenir, il raconterait ce qu'il savait sur le bagnard évadé et sur le bateau de Leslie. Il lui suffirait d'avoir une brève absence et ses secrets aussitôt s'envoleraient.

Les yeux écarquillés, Bradley se leva et s'avança jusqu'à l'autel. Il tomba à genoux et se mit à prier.

Sa prière fut courte. Quand il eut fini, il se releva, s'essuya le visage sur sa manche et sortit de la chapelle. Il se dirigea tout droit vers le réservoir d'eau et grimpa au sommet.

Alors même qu'il tombait, que la glaise rougeâtre et sale se précipitaient à sa rencontre, il eut le temps de penser : « Si seulement ils m'avaient confié le camion ! »

*

Leslie n'apprit le suicide de Bradley qu'après le repas du soir. Quand Benny Cecille eut achevé son récit, Leslie se détourna pour vomir.

— Donne-moi une sèche, finit-il par dire. (Benny lui en passa une et Leslie tira coup sur coup plusieurs bouffées.) Pourquoi il a fait ça ?

— Oh ! va donc savoir ? En tout cas, c'était un salaud et un cinglé.

— Il a laissé une lettre ou quelque chose ?

— Rien. Un ou deux des copains l'ont vu ; y avait le petit Dexter. Il était dans la cour du poulailler. Il dit qu'il a levé la tête et qu'il l'a vu tomber et s'écraser.

— Seigneur !

Leslie ferma les yeux.

— Il a même rebondi, assura Benny avec beaucoup de détachement. Dexter est prêt à jurer qu'il a rebondi.

Leslie lança autour de lui un regard affolé.

— Où est Jimmy ?

— Y a longtemps qu'il a bouffé. Y doit être au second. Dis, j'ai oublié de te raconter, j'ai acheté la génisse du vieux Sims.

Mais Leslie ne l'entendit pas. Il grimpa les marches et trouva Jimmy allongé sur son lit.

— On t'a dit, pour Bradley ?

— Ouais.

— Pourquoi il a fait ça ?

— Y en a qui disent que c'est parce que M. Ginn a pas voulu lui confier le camion.

— Non, ça doit être autre chose. Un mec se bousille pas simplement parce qu'on l'empêche de conduire un camion.

— Y en a qui l'font. Bradley par exemple.

— Mais t'en es pas sûr, dit Leslie en se regardant les mains. Tu peux pas en être sûr, puisque Benny dit qu'il a pas laissé de lettre.

— T'avais peur qu'il bavarde ? Pourquoi que ça t'inquiétait, puisque tu savais même pas s'il savait quelque chose ?

— J'avais pas peur qu'il bavarde, puisque maintenant Plug n'est plus au pénitencier ; c'est M. Ginn qui m'l'a dit. Il a démissionné. C'est l'jeune type à la sale gueule qu'est gardien-chef, maintenant.

— Alors n'y pense plus. Il est mort et ça sert à rien de pleurer. (Jimmy se redressa et regarda fixement Leslie.) Y a quelque chose que j'veux te demander, Les.

— Quoi ?

— T'es pas forcé d'y répondre si tu veux pas.

— Quoi ?

Jimmy hésita.

— As-tu aidé Rudy et l'nègre à s'débiner ?

— Non. Mais je les ai quand même aidés dans un certain sens. Je me rappelle qu'il m'a posé des tas d'questions sur la façon d'aller à Warsaw, sur l'endroit où se trouvait le bateau, s'il était capable de tenir la mer...

— Comment ça se fait qu't'as pas parlé de tout ça à Plug ?

— Je ne sais pas au juste, fit pensivement Leslie. Je l'aimais bien, Rudy. Et j'ai compris qu'Plug mentait quand il m'a dit que Rudy avait tué sa femme et ses gosses. Mais j'sais pas pourquoi, j'ai rien dit. Peut-être que ça vient de ce qu'il a laissé les gens amocher Philomena. Peut-être parce que c'est un salaud tout ce qu'il y a de vache. J'en sais rien. Pourquoi que tu m'questionnes comme ça ?

— T'es mon ami, non ? J'ai le droit de savoir. En plus, j'suis dans le coup, moi aussi.

— Ouais. C'est vrai.

— T'as bouffé ?

— Ouais. Mais en apprenant l'coup de Bradley, j'ai tout rendu.

— Moi aussi. Comme la moitié de l'orphelinat, je parie. Y avait des mecs en train de dégueuler dans tous les coins. On voyait si un type savait, rien qu'à sa gueule.

— Si on filait à Shadyside ? On boira des coca-cola et on bouffera des petits pains. J'ai un peu d'fric. Un copain qui m'a remboursé à son

retour de vacances.

— D'ac.

La lune descendait déjà derrière les pins quand ils parvinrent à la seconde route neuve. Ils marchaient lentement dans la nuit noire. Ils étaient à mi-chemin de la boutique quand Les se décida à parler :

— Je vais pas au collège technique, Jimmy.

Jimmy était stupéfait.

— Pourquoi ? Je croyais que c'était réglé ?

— Je peux plus y aller maint'nant.

— Pourquoi pas ?

— Les choses sont plus les mêmes.

— Quelles choses ?

— Les choses, simplement. (Leslie aspira une profonde bouffée d'air nocturne, pour en savourer tout le parfum.) Elles ne sont pas comme avant.

— Tu veux dire à cause de Bradley ?

— Non. C'est autre chose. J'suis pas sûr de ce que c'est. Mais j'veux plus y aller.

Jimmy se tut un long moment, puis demanda :

— C'est rien que pour le collège technique que tu dis ça, ou c'est pour toutes les écoles ?

— Je ne veux pas partir d'ici, déclara Leslie dans un rauque murmure.

Il s'arrêta et resta la tête penchée de côté, à écouter le bruissement doux des frondaisons et les cris des écureuils dans leurs nids. Il les entendait, comme il distinguait également les autres bruits nocturnes, sous les pins sombres qui l'entouraient.

— Tu veux pas quitter l'orphelinat ?

— Je veux pas partir de l'orphelinat. Je vais demander à M. Ginn s'il veut bien s'occuper de me trouver du boulot comme journalier agricole quand j'aurai fini mes classes.

— Mais, bon sang ! Pourquoi veux-tu faire une chose pareille ? Qu'est-ce que tu trouves de si agréable à rester dans le coin ?

— Je peux pas t'expliquer. Si j'pouvais, je l'ferais, mais j'peux pas. C'est quelque chose que je sens.

— Tu sens *quoi* ? Bon sang, Les, mais y a rien ici, que des pins, du soleil et... et des nègres ! Alors tu veux bouffer du poisson et de la bouillie pour le restant de ta foutue vie ! C'est ça que t'envisages ?

— Qu'est-ce que ça a d'anormal ? Qu'est-ce qu'il y a d'anormal à mener une vie qu'on connaît bien ?

— Et merde ! Tu trouves ça intéressant de passer sa vie, là où tu

connais tout ? fit Jimmy, l'air dégoûté. Merde ! Avant que t'aies le temps de t'en rendre compte, tu vas sauter du haut du réservoir, toi aussi !

Ils passaient devant la maison de Philomena. Elle n'était pas éclairée, semblait-il ; mais ils finirent pas apercevoir un faible rayon qui filtrait par une fente du carton qu'elle avait cloué sur la fenêtre défoncée.

— Tu veux qu'on entre ? demanda Jimmy.

— Non. Elle est devenue complètement folle. Elle a couru après un copain l'autre soir. Il revenait de vacances et il était pas au courant. Il s'est amené avec du maïs et elle l'a pourchassé dans les bois avec un couteau. Elle a perdu la boule. Elle gueulait comme un putois.

— Moi, je l'aimais bien, dit Jimmy.

— Mais ce n'est jamais qu'une pauvre négresse !

— Tu parlais sérieusement tout à l'heure, Les ?

— Tout ce qu'y a d'sérieux. J'ai toujours cru que je détestais ce pays. Et la vie du Sud. Mais plus maintenant.

— Et ce que tu disais des gens du pays qui ont tabassé Philomena et tout le reste ? Tu disais que tu les détestais pour ça ?

— C'est vrai. Je les déteste toujours pour ça. Mais en tout cas, ici, à Savannah, je connais leur façon d'agir. Et si ça me déplaît, je peux me tenir à l'écart. Y en a que j'aime, et d'autres pas. Mais c'est quand même mes compatriotes. Et c'est mon pays.

— Tes compatriotes ?

— Oui. Qu'est-ce que je pourrais bien fabriquer à New York ou à Washington ? Trouver du boulot et devenir un grand ingénieur ? Admets que je gagne des tas de fric. Je finirais par retrouver les mêmes choses que j'aurai ici. Des gens que je connais. Une maison, peut-être pas tellement épatante, mais un endroit d'où regarder le monde passer. Et une femme et des gosses, peut-être. Mais ici j'ai pas besoin d'apprendre la manière, pour y arriver. Je connais déjà le jeu dans ce coin-ci. Je me suis trouvé une place. Je suis plus tout seul.

Ils marchèrent en silence jusqu'à Shadyside, en écoutant le murmure des bois autour d'eux.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la boutique quand leur parvint soudain le son assourdissant d'une machine à disques, tandis qu'une voix d'homme nasillard se lamentait en déplorant l'infidélité d'une épouse et tous les chagrins endurés par la suite. Ils poussèrent la porte garnie de toile métallique et entrèrent. Ils se rendirent tout droit à la glacière rouge de coca-cola, dans le coin. Leslie y puisa deux bouteilles ruisselantes, en fit sauter les capsules et en tendit une à Jimmy.

Mme Juntney écarta les rideaux qui séparaient l'appartement de la boutique, pour jeter un coup d'œil. Elle eut une petite moue dédaigneuse, remit ses lunettes en place et se replongea dans la lecture de son magazine de cinéma.

Ce n'étaient que deux gamins de l'orphelinat qui venaient boire un coca.

*Achevé d'imprimer
le 29 mai 1972.
Imprimerie Firmin-Didot
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 16820
Dépôt légal : 2^e trimestre 1972. – 9123*

Un jour, Leslie, qui n'avait plus ni père
ni mère, entendit un cri, dans la clairière.
Un cri inaudible pour tout autre que lui.
Le cri retenu d'un forçat,
parmi les crissements des chaînes,
les coups de pic. Le cri d'un malheureux
qui sait la révolte impossible.
Et Leslie l'innocent reconnut que ce cri
avait été poussé par un frère
de détresse, un paumé de la vie,
comme lui.

